POÉSIES COMPLÈTES

DE MARCELINE

DESBORDES-VALMORE

PUBLIÉES

par Bertrand Guégan

AVEC DES NOTES ET DES VARIANTES.

Tome Premier.



A PARIS,

Aux Editions du Trianon,

Rue de Cluny, N° 11.

1931.

à Monsieur Abel Lefranc

qui, comme moi, aime le

XVIe siècle et, comme moi,

Madame Desbordes-Valmore

en respectueux hommage

Bertrand Guégan

POÉSIES COMPLÈTES

DE MARCELINE

DESBORDES-VALMORE.



MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Martin Drolling pinxit (vers 1810) G. Gonvel. Sculpr.

POÉSIES COMPLÈTES

DE MARCELINE

DESBORDES-VALMORE

PUBLIÉES

par Bertrand Guégan

AVEC DES NOTES ET DES VARIANTES.

Tome Premier.



A PARIS,

Aux Editions du Trianon,

Rue de Cluny, N° 11.

1931.

* 0 0 6 0 5 5 6 2 3 1 *

CALENDRIER
VALMORIEN.

Le 20 *juin, Marceline Félicité Josèphe Desbordes, fille de* 1786.
Antoine Félix Joseph Desbordes, doreur et peintre en armoiries, et de Catherine Josèphe Lucas, naît à Douai, au n° 36 de la rue Notre-Dame. Elle passe son enfance dans sa ville natale en compagnie de ses sœurs Cécile et Eugénie (nées en 1777 et en 1780), et de son frère Félix (né en 1782). Elle apprend à lire avec Cécile et fréquente très irrégulièrement l'école, où, plus que l'histoire ou l'arithmétique, les Ursulines lui enseignent la couture, le chant et l'art de « faire des pelotes ». Elle a de jeunes amies qu'elle n'oubliera jamais : Albertine Gantier et Rose-Marie Dassonville.

Catherine Desbordes, lasse des privations et de la gêne Vers 1799.
dans laquelle elle se débat, décide de partir pour la Guadeloupe avec sa fille Marceline, afin de retrouver une cousine dont le mari a fait fortune. Les deux femmes, se rendant à Bordeaux, passent par Lille, où Catherine va demander de l'argent à une ancienne actrice qu'elle connaît. L'amie refuse de prêter quoi que ce soit, mais conseille à Catherine de faire jouer sa fille. Le conseil est immédiatement suivi : Marceline tient quelque temps des rôles d'enfant au théâtre de

Lille, puis la mère se dirige sur Bordeaux avec sa fille. On retrouve la jeune actrice à Rochefort et à Bordeaux, où la directrice du théâtre fait banqueroute et ne verse aucun acompte sur ce qui était dû à la troupe. Grâce à l'argent que donne une jeune comédienne, Mlle Tigé, les voyageuses gagnent Pau, Toulouse, Tarbes et Bagnères. Partout Marceline tient

1801. *des rôles d'ingénue. A Bayonne, une logeuse compatissante prête à Catherine Desbordes l'argent de la traversée. La mère et la fille retournent à Bordeaux et s'embarquent dans les derniers mois de 1801.*

Arrivées en Amérique, elles trouvent la « cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur ». Catherine Desbordes est emportée par la fièvre. Secourue par la femme d'un capitaine de vaisseau, Mme Guédon, et par une jeune veuve chez qui elle trouve une affectueuse hospitalité, Marceline réussit à s'embarquer à la Basse-Terre sur un petit bâtiment.

1802. *Marceline débarque à Dunkerque en automne. Elle se rend à Lille où une représentation est donnée au bénéfice de « la jeune Marceline Desbordes échappée aux massacres de la Guadeloupe ». De là elle part pour Douai où son père vit avec ses deux sœurs ; son frère s'était engagé, deux ans auparavant, et faisait la guerre en Italie. Elle gagne d'abord sa vie en faisant des travaux de couture, puis, comme ses amies lui conseillent de se produire au théâtre, elle débute à Douai, le 22 novembre, dans le* Philinte de Molière, *comédie de Fabre d'Églantine.*

1803. *Au mois de mai, Marceline est engagée au théâtre de Rouen pour tenir l'emploi d'ingénue dans la comédie et celui d'amou-*

reuse dans l'Opéra. Elle arrive à Rouen avec son père et l'une de ses sœurs : l'autre l'y rejoint bientôt, tandis que son père retourne à Douai.

Sur la recommandation des chanteurs Elleviou et Martin 1804.
qui l'avaient remarquée à Rouen, Grétry fait venir Marceline à Paris. Elle débute le 29 décembre 1804, à l'Opéra-Comique, dans Lisbeth *de Grétry et le* Prisonnier *de Della Maria.*

Le 12 mars, Marceline crée à l'Opéra-Comique Julie ou le 1805.
Pot de fleurs *de Fay et Spontini. « Elle joue et débite très bien, dit le* Journal de Paris, *mais elle ne chante pas. » Marceline interprète encore le* Tableau parlant *de Grétry,* Camille *et* Alexis *de Dalayrac, le* Calife de Bagdad *de Boïeldieu, l'*Amoureux de quinze ans *de Martini, etc... Elle habite chez Grétry qui l'a prise en amitié, et le célèbre Garat lui donne des leçons de chant.*

Elle s'éprend du docteur Alibert, médecin de l'Opéra-Comique ; mais c'est un « amour tout blanc », selon l'expression de M. Lucien Descaves.

Le théâtre ayant fermé ses portes du 5 juillet au 2 septembre « pour réparations urgentes à faire à la salle », Marceline va donner cinq représentations à Lille (du 22 au 30 juillet). A la réouverture du théâtre, elle crée le Grand-père, *opéra en un acte de Favières et Jadin (14 octobre).*

Marceline ne joue presque plus. On l'a nommée sociétaire 1806.
sans qu'elle l'ait demandé. Mais comme sa part ne s'élève qu'à 80 francs par mois, elle refuse à Pâques de renouveler son engagement, et elle retourne en province, « dans l'intérêt de son père » qu'elle fait vivre. En mai, elle joue à Lille ; en

octobre, elle joue la comédie à Rouen, où elle se trouve encore en janvier 1807.

1807. *Marceline est engagée au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, aux appointements de 4800 francs, comme jeune première et comme dugazon. Elle débute, le 4 mai, dans* Une heure de mariage, *opéra-comique en un acte de Dalayrac, et la* Femme jalouse, *comédie de Desforges. Son jeu lui vaut d'éclatants succès.*

1808. *Au mois d'avril, la situation du théâtre est des plus critiques ; Marceline vient à Paris chercher un engagement. Sans ressources et sans emploi, elle habite — ce n'est là qu'une hypothèse, mais fort plausible — chez son oncle Constant, dans l'ancien couvent des Capucines. Sa sœur Eugénie épouse, vers la fin de l'année, Désiré Drapier, contremaître dans une filature aux Andelys.*

1809. *Entre le mois de mai 1808 et le mois de septembre 1809, Marceline rencontre chez l'actrice Délia Amoreux celui qui devait être son amant.*

1810. *Le 25 juin, naît à Paris Marie-Eugène, le fils naturel de Marceline. Marceline est gravement malade. A peine rétablie, elle se rend en Normandie, avec l'enfant, chez l'une de ses sœurs, où elle vivra elle-même jusqu'à son retour à Paris. Avant la naissance de l'enfant, elle avait rompu violemment avec son amant, et celui-ci était parti pour l'Italie*[1]. *— Vers la fin de 1810, le père de Marceline vient habiter aux Andelys chez Eugénie Drapier.*

1813. *Marceline revient à Paris, au début de l'année, pour y*

1. Peut-être aussi l'amant n'a-t-il fait ce voyage qu'en 1815, après la seconde rupture.

trouver une place. Le 29 avril, elle débute à l'Odéon dans Claudine de Florian, *comédie en trois actes de Pigault-Lebrun*[1]. *Elle paraît ensuite dans* Eveline, le Déserteur, l'Habitant de la Guadeloupe, Misanthropie et Repentir, le Vieillard et les Jeunes gens, la Coquette fixée, Mathilde, *etc... Son succès est très grand; Martainville écrit d'elle : « Elle ne joue pas le drame, elle est le drame ». Mais elle décide, en juillet 1815, de quitter ce théâtre où elle n'était appointée ni selon son talent ni selon ses besoins : elle avait à sa charge son père, qui était retourné à Douai. — Marceline avait renoué avec son amant en 1813 ou en 1814; en 1815 elle rompt définitivement avec lui et, semble-t-il, d'un commun accord.*

Engagée au théâtre de la Monnaie aux appointements de 1815. *5 000 francs, Marceline part pour Bruxelles; elle emmène son fils. Le 11 septembre, elle débute dans* les Deux Frères *de Patrat et* l'Épreuve nouvelle *de Marivaux. Elle joue Rosine du* Barbier de Séville *et remporte un grand succès dans* la Pie voleuse.

Le fils de Marceline meurt le 10 avril, à Bruxelles, à l'âge 1816. *de cinq ans et demi.*

Vers la fin d'avril, Marceline se rend à Douai, où son père 1817. *meurt le 10 juin. Le 4 septembre, elle épouse à Bruxelles François-Prosper Lanchantin, dit Valmore, qui jouait à la Monnaie depuis avril 1817 (Né le 18 octobre 1793, Valmore était fils d'un vieil acteur et neveu d'un général de l'Empire; Marceline l'avait tenu sur ses genoux au théâtre de Bordeaux,*

1. Marceline avait renoncé au chant, qui lui donnait, disait-elle, des troubles nerveux; n'est-ce pas plutôt parce qu'elle n'avait qu' « un filet de voix » ? (Voir les critiques de 1805.)

quand il avait six ans et qu'elle en avait treize. Elle l'épousa par amour).

1818. *Marceline touche 6 000 francs d'appointements, son mari n'en touche que 5 000. Le 22 juillet, Marceline met au monde une fille, Junie, qui meurt en nourrice le 11 août suivant.*

1819. *En janvier, Marceline publie chez Fr. Louis son premier recueil de vers :* Élégies, Marie, Romances, *qu'elle a grossi d'une nouvelle en prose ayant pour titre :* Marie. *Albertine Gantier, l'amie d'enfance de Marceline, meurt à Bruxelles, le 7 avril. A la fin de l'année, Valmore et Marceline rentrent à Paris. Prosper Valmore est engagé à l'Odéon (Le 1er décembre, il joue* Un moment d'imprudence *de Fulgence et Wafflard).*

1820. *2 janvier. Naissance à Paris d'Hippolyte Valmore ; il est mis en nourrice à Saint-Rémi, près des Andelys. Valmore joue, toute l'année, à l'Odéon. Une seconde édition du recueil de 1819 paraît chez le libraire F. Louis sous le titre* Poésies.

1821. *Les Valmore, engagés au théâtre de Lyon, arrivent à Lyon à la fin de mars 1821. Ils débutent, lui, le 3 mai dans Dorante du* Menteur, *elle, le 7 mai, dans les deux rôles d'Agnès de* l'École des femmes *et de* la Fausse Agnès *de Destouches. Marceline joue malgré sa grossesse jusqu'au 30 septembre ; le 1er novembre, elle met au monde sa fille Hyacinthe-Marceline, que l'on appellera Ondine. Le 3 décembre, Marceline remonte sur les planches. — En décembre, mort de la mère de Prosper Valmore. — Le libraire Louis publie, cette année-là,* Les Veillées des Antilles, *nouvelles en prose de Mme Desbordes-Valmore.*

1822. *Une pension est accordée par le Roi à Marceline, mais elle*

lui est bientôt retirée. Le libraire Grandin donne une « troisième édition revue, corrigée et augmentée » des Poésies de Madame Desbordes-Valmore.

Leur engagement expiré, les Valmore quittent Lyon au mois d'avril en emmenant Hippolyte (Ondine est laissée en nourrice); ils se rendent à Bordeaux où Prosper Valmore est engagé au Grand-Théâtre. Valmore débute à Bordeaux, le 5 mai 1823, dans le Menteur. *Marceline a renoncé définitivement au théâtre.* 1823.

Le libraire Ladvocat publie, en 1825, Élégies et Poésies nouvelles, *par Mme Desbordes-Valmore. Le 29 novembre, naissance à Bordeaux de Blanche-*Inès *Valmore. En décembre, Marceline refuse la pension (traitement d'académicien) que lui offrait Mathieu de Montmorency, conseillé par Mme Récamier.* 1825.

Au mois de février, Mme Récamier obtient pour Marceline une pension régulière de 1 000 francs sur les fonds du ministère. Marceline voulait la refuser, en raison de son « antipathie pour la source dont elle venait »; mais son oncle Constant, « très royaliste et très malheureux », lui ordonne *de l'accepter.* 1826.

L'engagement de Valmore se termine en avril. Singier, le directeur du théâtre de Lyon, le réengage; et les Valmore reviennent à Lyon, au mois de mai, avec leurs trois enfants. Prosper Valmore débute dans Tartufe, *le 27 mai.* 1827.

Constant Desbordes, l'oncle de Marceline, meurt à Paris dans les derniers jours d'avril. 1828.

Marceline réunit ses Poésies *qui paraissent chez Boulland, en deux volumes in-8°, puis en trois volumes in-16. La même année, Boulland publie l'*Album du jeune âge. 1830.

1831. *A la suite des émeutes de Lyon, le théâtre ferme ses portes (mai 1831) et ne rouvre que le 1er juillet.*

1832. *Le Grand-Théâtre change de directeur. Les Valmore quittent Lyon et arrivent, le 28 avril, à Rouen, où Prosper Valmore était appelé par un engagement (ses appointements se montent à 6 000 francs). Au mois de novembre, Marceline va conduire son fils à Grenoble dans un pensionnat où le docteur Pierquin l'a fait admettre ; elle revient à Rouen, le 14 décembre.*

1833. *Au mois de mai, Valmore, sifflé par la cabale des Classiques, est renvoyé du théâtre de Rouen sans indemnité ni dédit. Marceline vient à Paris pour obtenir que son mari soit engagé aux Français. Elle ne trouve d'emploi pour Valmore qu'à la Porte-Saint-Martin ; les appointements offerts par Harel sont d'ailleurs si modiques, que Valmore accepte, vers la fin de l'année, un engagement à Lyon. — Le père de Valmore était décédé en août 1833, à l'âge de 75 ans. — En 1833, Marceline publie un nouveau recueil de vers,* les Pleurs *(Charpentier), et deux romans :* l'Atelier d'un peintre *(Charpentier-Dumont) et* Une Raillerie de l'Amour *(Charpentier).*

1834. *Le 14 janvier, Valmore, venu seul à Lyon, débute dans* la Tour de Nesle. *Marceline le rejoint quelques jours avant la sanglante émeute d'avril. Thiers rétablit « temporairement » la pension de Marceline ; mais le montant de la pension n'est plus que de 350 francs par an. — En 1834, Marceline publie des contes en prose chez Charpentier, sous le titre :* le Livre des petits enfants.

1835. *Le 1er décembre, Marceline est nommée « associée » de l'Académie provinciale de Lyon à l'unanimité des suffrages.*

Charpentier publie le Salon de lady Betty, *recueil de nouvelles en prose.* 1836.

Valmore n'est pas réengagé. La famille regagne Paris en avril : Marceline et ses deux filles sont parties les premières et se sont réfugiées chez Caroline Branchu. Le docteur Alibert meurt le 6 novembre 1837. Le 1er décembre, Valmore entre à l'Odéon comme administrateur-gérant. 1837.

L'Odéon ferme ses portes à la fin de juin 1838. Valmore signe alors un contrat de 7 000 francs avec un impresario qui forme une troupe pour donner des représentations à Milan, aux fêtes du couronnement de l'empereur Ferdinand comme roi de Lombardie. La tournée doit ensuite se rendre à Gênes, à Rome, à Naples, etc... Valmore part, le 7 juillet, avec sa femme et ses deux filles ; il a laissé son fils en pension à Paris. La troupe arrive à Milan le 19 juillet. Les représentations n'ayant aucun succès, l'impresario est abandonné par son commanditaire, qui cesse, dès le second mois, de payer les acteurs. Les Valmore regagnent Paris en septembre, au prix de mille difficultés. 1838.

Valmore part seul pour Lyon à la fin d'avril et débute le 4 mai dans Tartufe. *En mai, Marceline fait un court séjour à Orléans, chez Caroline Branchu. Elle envoie sa fille Ondine à Lyon pour l'éloigner de Latouche qui la courtisait. Ondine rentre à Paris en septembre, et Marceline, à son tour, se rend à Lyon, d'où elle revient à la fin d'octobre. — L'éditeur Dumont publie un roman de Marceline* (Violette) *et un nouveau recueil de vers* (Pauvres fleurs). 1839.

En mars, Villemain transforme la pension temporaire de Marceline en une pension de 1 200 francs « pour toujours ». 1840.

Valmore, ayant rompu son engagement, rentre à Paris au début d'avril. En août, il joue à Bruxelles ; Marceline va le voir au début d'octobre et revient, le mois suivant, par Douai où elle retrouve son frère Félix. Elle séjourne à Douai du 9 au 15 novembre, et rentre à Paris dans la soirée du 16 (Ondine avait passé les mois d'août et de septembre à Douai, chez Mme Saudeur). Valmore rentre à Paris à la fin de l'année. — Trois ouvrages de Marceline paraissent, en 1840, chez l'éditeur lyonnais Boitel : Contes en vers, Contes en prose *et* Le Livre des Mères et des Enfants.

1841. *Ondine est malade ; on l'envoie, au mois d'août, à Londres, chez le docteur Curie, parent de Caroline Branchu. Valmore entre à l'Odéon en septembre* (Un jeune homme, *de Camille Doucet, 29 oct. ;* Ivan de Russie, *31 déc., etc...*). *Hippolyte a tiré un mauvais numéro à la conscription ; on lui achète un remplaçant grâce à la générosité du docteur Dessaix. En décembre, Mme Desbordes-Valmore va chercher Ondine à Londres et rentre avec elle à Paris.* — L'Inondation de Lyon en 1840, *poème de Marceline, paraît en brochure, sans nom d'éditeur.*

1842. *En mars, Ondine, qui tousse de nouveau, retourne à Londres avec Paméla Lefèvre, fille de Mme Branchu, chez qui elle habitera. En juin, après la fermeture de l'Odéon, Valmore va jouer une tragédie du marquis de La Rochefoucauld à Lyon et à Genève. En juillet, Marceline va voir à Orléans son amie Caroline Branchu. — Sainte-Beuve publie chez Charpentier un Choix de* Poésies *de Mme Desbordes-Valmore,*

1843. *En juin, Marceline se rend à Londres pour chercher Ondine, qui passera quelque temps chez sa tante, à Charleval. Pen-*

dant l'été Valmore fait une tournée en province (Rouen, Le Havre, etc...). Marceline publie chez Dumont un nouveau recueil de vers sous le titre : Bouquets et Prières.

Valmore joue toujours à l'Odéon (21 janvier, Tartufe ; *10 février,* le Vieux Consul, *etc...). Ondine passe en août ses derniers examens et devient sous-maîtresse dans le pensionnat de Mme Bascans, aux appointements de 500 francs par an.* 1844

En juin, Valmore est renvoyé par Bocage, le nouveau directeur de l'Odéon. L'éditeur Chlendowski publie Huit Femmes, *recueil de nouvelles de Marceline.* 1845.

En avril, Valmore est engagé comme régisseur au théâtre de Bruxelles. Le 4 décembre, Inès meurt de la poitrine. 1846.

Après la faillite de la Monnaie, Prosper Valmore retourne à Paris. Marceline perd, cette année-là, deux amis fidèles qui l'avaient secourue maintes fois : Martin du Nord, ancien ministre de la justice et des cultes (12 mars 1847) et Mlle Mars (20 mars 1847). 1847.

Ondine est nommée par Marrast « dame inspectrice des institutions de demoiselles dans le département de la Seine ». Hippolyte, nommé surnuméraire à l'Instruction Publique, gagne 40 francs par mois. 1848.

Mort de Mme Récamier, le 11 mai 1849. Marceline publie des contes en vers et en prose chez Desesserts, sous le titre : Les Anges de la Famille. 1849.

Eugénie Drapier, la sœur de Marceline, meurt à Paris, le 7 septembre. Caroline Branchu meurt le 14 octobre. 1850.

Ondine épouse, le 16 janvier, l'avocat Jacques Langlais, député de la Sarthe. Latouche meurt le 5 mars, et Félix Desbordes, le 26 mai, à l'hôpital de Douai. 1851.

1852. *Le 18 janvier, Ondine accouche d'un enfant qui meurt à l'âge de quatre mois. Ondine, malade, va se reposer dans la Mayenne où Marceline la rejoint au mois de septembre. Marceline rentre à Paris avec sa fille à la fin de l'année. Le 1er septembre, Valmore est attaché à la rédaction du catalogue de la Bibliothèque Nationale.*

1853. *Mort d'Ondine Valmore, le 12 février 1853.*

1854. *L'Académie décerne le prix Laroche-Lambert (2000 francs) aux* Anges de la Famille, *dont le libraire Bonneville donne une nouvelle édition. Cécile Richard, la sœur aînée de Marceline, meurt à Rouen le 18 novembre. Le 11 décembre, Valmore est nommé sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, aux appointements de 1300 francs.*

1855. Jeunes têtes et jeunes cœurs, *contes en prose pour les enfants, paraissent chez le libraire Bonneville.*

1858. *Mort de Pauline Duchambge, le 29 avril 1858.*

1859. *Marceline Desbordes-Valmore meurt, le 23 juillet, à 1 heure du matin ; elle est inhumée civilement, le lendemain, au cimetière Montmartre. Sa tombe se trouve dans la 26e division, 4e ligne, n° 12 de l'avenue de la Cloche. Quelques jours avant sa mort, l'Académie Française lui avait attribué un prix de 3000 francs « en raison de la moralité de ses écrits et pour honorer les derniers jours d'une femme dont l'infortune avait achevé le talent commencé par la passion ».*

1860. *Gustave Révilliod fait imprimer à Genève, chez Jules Fick, les* Poésies inédites *de Mme Desbordes-Valmore.*

B. G.

POÉSIES.

L'ARBRISSEAU.

A MONSIEUR ALIBERT.

La tristesse est rêveuse, et je rêve souvent ;
La nature m'y porte, on la trompe avec peine :
Je rêve au bruit de l'eau qui se promène,
Au murmure du saule agité par le vent.
J'écoute : un souvenir répond à ma tristesse ;
Un autre souvenir s'éveille dans mon cœur :
Chaque objet me pénètre, et répand sa couleur
Sur le sentiment qui m'oppresse.
Ainsi le nuage s'enfuit,
Pressé par un autre nuage ;
Ainsi le flot fuit le rivage,
Cédant au flot qui le poursuit.

J'ai vu languir, au fond de la vallée,
Un arbrisseau qu'oubliait le bonheur ;
L'aurore se levait sans éclairer sa fleur,
Et pour lui la nature était sombre et voilée.

Ses printemps ignorés s'écoulaient dans la nuit ;
L'amour jamais d'une fraîche guirlande
A ses rameaux n'avait laissé l'offrande :
Il fait froid aux lieux qu'Amour fuit.
L'ombre humide éteignait sa force languissante ;
Son front pour s'élever faisait un vain effort ;
Un éternel hiver, une eau triste et dormante
Jusque dans sa racine allait porter la mort.

« Hélas ! faut-il mourir sans connaître la vie !
« Sans avoir vu des cieux briller les doux flambeaux !
« Je n'atteindrai jamais de ces arbres si beaux
« La couronne verte et fleurie !
« Ils dominent au loin sur les champs d'alentour :
« On dit que le soleil dore leur beau feuillage ;
« Et moi, sous leur impénétrable ombrage,
« Je devine à peine le jour !
« Vallon où je me meurs, votre triste influence
« A préparé ma chute auprès de ma naissance.
« Bientôt, hélas ! je ne dois plus gémir !
« Déjà ma feuille a cessé de frémir...
« Je meurs, je meurs ! » Ce douloureux murmure
Toucha le dieu protecteur du vallon.
C'était le temps où le noir Aquilon
Laisse, en fuyant, respirer la nature.

« Non ! dit le dieu ; qu'un souffle de chaleur
« Pénètre au sein de ta tige glacée !
« Ta vie heureuse est enfin commencée ;
« Relève-toi, j'ai ranimé ta fleur.
« Je te consacre aux nymphes des bocages ;
« A mes lauriers tes rameaux vont s'unir,
« Et j'irai quelque jour sous leurs jeunes ombrages
« Chercher un souvenir. »

L'arbrisseau, faible encor, tressaillit d'espérance ;
Dans le pressentiment il goûta l'existence ;
Comme l'aveugle-né, saisi d'un doux transport,
Voit fuir sa longue nuit, image de la mort,
Quand une main divine entr'ouvre sa paupière,
Et conduit à son âme un rayon de lumière :
L'air qu'il respire alors est un bienfait nouveau ;
Il est plus pur : il vient d'un ciel si beau !

IDYLLES:

LES ROSES.

L'air était pur, la nuit régnait sans voiles ;
Elle riait du dépit de l'Amour ;
Il aime l'ombre, et le feu des étoiles,
En scintillant, formait un nouveau jour :
Tout s'y trompait. L'oiseau, dans le bocage,
Prenait minuit pour l'heure des concerts ;
Et les zéphyrs, surpris de ce ramage,
Plus mollement le portaient dans les airs.
Tandis qu'aux champs quelques jeunes abeilles
Volaient encore en tourbillons légers,
Le Printemps en silence épanchait ses corbeilles,
Et de ses doux présents embaumait nos vergers.
O ma mère ! on eût dit qu'une fête aux campagnes,
Dans cette belle nuit, se célébrait tout bas ;
On eût dit que de loin mes plus chères compagnes
Murmuraient des chansons pour attirer mes pas.

J'écoutais, j'entendais couler, parmi les roses,
Le ruisseau qui, baignant leurs couronnes écloses,

Oppose un voile humide aux brûlantes chaleurs ;
Et moi, cherchant le frais sur la mousse et les fleurs,
Je m'endormis. Ne grondez pas, ma mère !
Dans notre enclos qui pouvait pénétrer ?
Moutons et chiens, tout venait de rentrer,
Et j'avais vu Daphnis passer avec son père.
Au bruit de l'eau, je sentis le sommeil
Envelopper mon âme et mes yeux d'un nuage,
Et lentement s'évanouir l'image
Que je tremblais de revoir au réveil :
Je m'endormis. Mais l'image, enhardie,
Au bruit de l'eau se glissa dans mon cœur.
Le chant des bois, leur vague mélodie,
En la berçant, fait rêver la pudeur.
En vain, pour m'éveiller, mes compagnes chéries,
En me tendant leurs bras entrelacés,
Auraient fait de mon nom retentir les prairies ;
J'aurais dit : « Non ! je dors, je veux dormir ! dansez ! »

Mille songes couraient ; c'étaient les seuls nuages
Que la lune teignît de ses vagues lueurs :
Comme les papillons sur leurs ailes volages
De l'air qui les balance empruntent les couleurs.

Calme, les yeux fermés, je me sentais sourire ;
Des songes prêts à fuir je retenais l'essor ;

Mais las de voltiger, (ma mère, j'en soupire !)
Ils disparurent tous ; un seul me trouble encor ;
Un seul. Je vis Daphnis franchissant la clairière ;
Son ombre s'approcha de mon sein palpitant ;
C'était une ombre, et j'avais peur pourtant ;
Mais le sommeil enchaînait ma paupière.
Doucement, doucement, il m'appela deux fois ;
J'allais crier, j'étais tremblante ;
Je sentis sur ma bouche une rose brûlante,
Et la frayeur m'ôta la voix.
Depuis ce temps, ne grondez pas, ma mère,
Daphnis, qui chaque soir passait avec son père,
Daphnis me suit partout, pensif et curieux.
O ma mère ! il a vu mon rêve dans mes yeux !

LA JOURNÉE PERDUE.

Me voici.... je respire à peine !
Une feuille m'intimidait ;
Le bruit du ruisseau m'alarmait ;
Je te vois...! Je n'ai plus d'haleine !
Attends..... Je croyais aujourd'hui
Ne pouvoir respirer auprès de ce que j'aime.
Je me sentais mourir, en ce tourment extrême,
De ta peine et de mon ennui.

Quoi ! je cherche ta main, et tu n'oses sourire ?
Ton regard me pénètre et semble m'accuser ?
Je te pardonne, ingrat, tout ce qu'il semble dire ;
Mais laisse-moi du moins le temps de m'excuser.

J'ai vu nos moissonneurs réunis sous l'ombrage ;
Ils chantaient ; mais pas un ne dit bien ta chanson.
Ma mère, lasse enfin de veiller la moisson,
Dormait. Je voyais tout, les yeux sur mon ouvrage.
Alors, en retenant le souffle de mon cœur,

Qui battait sous ma collerette,
Je fuyais dans les blés ainsi qu'une fauvette,
Quand on l'appelle, ou qu'elle a peur.
Je suivais, en courant, ton image chérie,
Qui m'attirait, souriait comme toi ;
Mais aux travaux de la prairie
Les malins moissonneurs m'enchaînaient malgré moi.
L'un m'appelait si haut qu'il éveillait ma mère ;
Je revenais confuse, en cueillant des pavots,
Et, caressant ses yeux de leur fraîcheur légère,
Je grondais le méchant qui troublait son repos.
Hélas ! j'aurais voulu m'endormir auprès d'elle,
Mais je ne dors jamais le jour ;
La nuit même, la nuit me paraît éternelle,
Et j'aime mieux te voir que de rêver d'amour.
Que mon cœur est changé ! comme il était tranquille !
Je le sentais à peine respirer.
Ah ! quand il ne fait plus que battre et soupirer,
L'heure qui nous sépare au temps est inutile.
En voyant le soleil encor si loin du soir,
Je me disais : « Mon Dieu ! que ma mère est heureuse !
Le repos la surprend dès qu'elle peut s'asseoir ;
Ma mère n'est pas amoureuse ! »
Et je fermais les yeux pour rêver le bonheur ;
Et mes yeux te voyaient couché dans ce bois sombre,

Et, quand tu gémissais à l'ombre,
Le soleil me brûlait le cœur.
De ce bois où mon âme était tout attachée,
Deux fois j'ai vu sortir ton chien ;
Par ton ordre peut-être il appelait le mien ;
Le mien n'osait répondre, et j'en étais touchée.
Pauvres chiens ! vieux amis ! frères du même jour,
Comme en vous revoyant votre joie est paisible !
Olivier ! l'amitié n'a donc rien de pénible ?
Ils sont donc plus heureux ? mais ils n'ont pas d'amour.
Olivier, voudrais-tu ?... Que ton sourire est tendre !
L'amitié n'est pas là ! Je ne puis plus parler,
Dis-moi... que disions-nous ? Oh ! comment rappeler
Tout ce qui me reste à t'apprendre ?

Regarde : ce matin j'avais tressé ces fleurs ;
Mais quoi ! Tout a langui des feux de la journée ;
Et la couronne à l'Amour destinée
N'a servi qu'à voiler mes pleurs.
Je pleurais : c'est que l'heure, à présent si légère,
Dormait comme ma mère.
Enfin le jour se cache et me prend en pitié ;
Enfin l'agneau bêlant quitte le pâturage ;
Ma mère sans me voir est rentrée au village ;
Et déjà ma promesse est remplie à moitié.

Je te vois, je te parle, et je te donne encore
Ce bouquet dont l'éclat s'est perdu sur mon sein.
Demande-lui si je t'adore ;
Moi, j'accours seulement pour te dire : « A demain ! »

L'ADIEU DU SOIR.

Dieu ! qu'il est tard ! quelle surprise !
Le temps a fui comme un éclair ;
Douze fois l'heure a frappé l'air,
Et près de toi je suis encore assise !
Et loin de pressentir le moment du sommeil,
Je croyais voir encore un rayon de soleil !

Se peut-il que déjà l'oiseau dorme au bocage !
Ah ! pour dormir il fait si beau !
Les étoiles en feu brillent dans le ruisseau,
Et le ciel n'a pas un nuage ;
On dirait que c'est pour l'Amour
Qu'une si belle nuit a remplacé le jour !
Mais, il le faut, regagne ta chaumière ;
Garde-toi d'éveiller notre chien endormi,
Il méconnaîtrait son ami,
Et de mon imprudence il instruirait ma mère.
Tu ne me réponds pas ; tu détournes les yeux !
Hélas ! tu veux en vain me cacher ta tristesse ;

Tout ce qui manque à ta tendresse,
Ne manque-t-il pas à mes vœux ?
De te quitter donne-moi le courage ;
Écoute la raison, va-t-en. Laisse ma main !
Il est minuit ; tout repose au village,
Et nous voilà presqu'à demain !
Écoute ! si le soir nous cause un mal extrême,
Bientôt le jour saura nous réunir,
Et le bonheur du souvenir
Va se confondre encore avec le bonheur même.
Mais, je le sens, j'ai beau compter sur ton retour,
En te disant adieu chaque soir je soupire ;
Ah ! puissions-nous bientôt désapprendre à le dire !
Ce mot, ce triste mot n'est pas fait pour l'amour.

L'ORAGE.

O quelle accablante chaleur !
On dirait que le ciel va toucher la montagne.
Vois ce nuage en feu qui rougit la campagne :
Quels éclairs ! quel bruit sourd ! ne t'en va pas ; j'ai peur !
Les cris aigus de l'hirondelle
Annoncent le danger qui règne autour de nous ;
Son amant effrayé la poursuit et l'appelle,
Pauvres petits oiseaux, vous retrouverez-vous ?

Reste, mon bien-aimé ! reste, je t'en conjure ;
Le ciel va s'entr'ouvrir.
De l'orage sans moi tu veux braver l'injure ;
Cruel ! en me quittant, tu me verrais mourir.
Ce nuage embrasé qui promène la foudre,
Vois-tu bien, s'il éclate, on est réduit en poudre !
Encourage mon cœur, il palpite pour toi.....
Ta main tremble, Olivier. As-tu peur comme moi ?
Tu t'éloignes ; tu crains un danger que j'ignore :
En est-il un plus grand que d'exposer tes jours ?



MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Constant Desbordes. del. (vers 1817) *Georges Gonvel. Sculp. 1931.*

Je donnerais pour toi ma vie et nos amours ;
Si j'avais d'autres biens, tu les aurais encore.
En cédant à tes vœux, j'ai trahi mon devoir ;
Mais ne m'en punis pas. Elle est loin, ta chaumière.
Pour nous parler d'amour, tu demandais le soir ;
Eh bien ! pour te sauver, prends la nuit tout entière ;
Mais ne me parle plus de ce cruel amour ;
Je vais l'offrir à Dieu, dans ma tristesse extrême :
C'est en priant pour ce que j'aime
Que j'attendrai le jour.

Sur nos champs inondés tourne un moment la vue.
Réponds ! Malgré mes pleurs veux-tu partir encor ?
Méchant, ne souris plus de me voir trop émue ;
Peut-on ne pas trembler en quittant son trésor ?
Je vais me réunir à ma sœur endormie.
Adieu ! laisse gronder et gémir l'aquilon ;
Quand il aura cessé d'attrister le vallon,
Tu pourras t'éloigner du toit de ton amie.

Mais quel nouveau malheur ! Qu'allons-nous devenir ?
N'entends-tu pas la voix de mon vieux père ?
Ne vois-tu pas une faible lumière ?
De ce côté, Dieu ! s'il allait venir !
Pour une faute, Olivier, que d'alarmes !

Laisse-moi seule au moins supporter son courroux ;
Puis tu viendras embrasser ses genoux,
Quand je l'aurai désarmé par mes larmes.
Non ! la porte entr'ouverte a causé ma frayeur :
On tremble au moindre bruit lorsque l'on est coupable.
Laisse-moi respirer du trouble qui m'accable,
Laisse-moi retrouver mon cœur.
Séparons-nous, je suis trop attendrie ;
Sur ce cœur agité ne pose plus ta main ;
Va ! si le ciel entend ma prière chérie,
Il sera plus calme demain :
Demain, au point du jour, j'irai trouver mon père ;
Sa bonté préviendra mes timides aveux ;
De nos tendres amours pardonnant le mystère,
Il ne t'appellera que pour combler tes vœux.

Déjà le vent rapide emporte le nuage,
La lune nous ramène un doux rayon d'espoir ;
Adieu ! je ne crains plus d'oublier mon devoir,
O mon cher Olivier ! j'ai trop peur de l'orage !

LA NUIT.

Viens ! le jour va s'éteindre... il s'efface, et je pleure.
N'as-tu pas entendu ma voix ? Écoute l'heure ;
C'est ma voix qui te nomme et t'accuse tout bas ;
C'est l'Amour qui t'appelle, et tu ne l'entends pas !
Mon courage se meurt. Tout à ta chère idée,
D'elle, de toi toujours tendrement obsédée,
Pour ton ombre j'ai pris l'ombre d'un voyageur,
Et c'était un vieillard riant de ma rougeur.

Eh quoi ! le jour s'éteint ? n'est-ce pas un nuage,
Un vain semblant du soir, un fugitif orage ?
Que je voudrais le croire ! Hélas ! un si beau jour
Ne devrait pas mourir sans consoler l'Amour.
Viens ! ce voile jaloux ne doit pas te surprendre.
Dans les cieux à son gré laisse-le se répandre ;
Ne va pas comme moi le prendre pour la nuit
Quand son obscurité m'importune et me nuit !
Si le soleil plus pur allait paraître encore !
Si j'allais avec lui revoir ce que j'adore !

Si je pouvais du moins, en lui livrant ces fleurs,
Me cacher dans son sein, et rougir de mes pleurs !
Il me dirait : « Je viens, j'accours, ma bien-aimée !
« Ce nuage qui fuit t'aurait-il alarmée ?
« La nuit est loin, regarde ! » Et je verrais ses yeux
Rendre la vie aux miens, et la lumière aux cieux.

Non ! le jour est fini. Ce calme inaltérable,
L'oiseau silencieux fatigué de bonheur,
Le chant vague et lointain du jeune moissonneur,
Tout m'invite au repos... tout m'insulte et m'accable.
Un seul et doux objet me plaint dans ce séjour,
Il a subi mon sort : c'est la pâle anémone,
Sous le vent qui l'effeuille, elle tombe ; et ce jour,
Pour nous brûler ensemble, en orna ma couronne.

Mais adieu tout ; adieu, toi qui ne m'entends pas ;
Toi qui m'as retenu la moitié de mon être,
Qui n'as pu m'oublier, qui vas venir, peut-être !
Tu trouveras au moins la trace de mes pas,
Si tu viens ! Adieu, bois où l'ombre est si brûlante ;
Nuit plus brûlante encor, nuit sans pavots pour moi,
Tu règnes donc enfin ! Oui, c'est toi, c'est bien toi !
Quand me rendras-tu l'aube ? Oh ! que la nuit est lente !
Hélas ! si du soleil tu balances le cours,
Tu vas donc ressembler au plus long de mes jours !

L'alouette est rentrée aux sillons ; la cigale
A peine dans les airs jette sa note égale ;
Un souffle éveillerait les échos du vallon,
Et les échos muets ne diront pas mon nom.
Et vous, dont la fatigue a suspendu la course,
Vieillard ! ne riez plus ; si mes tristes accents...
Non ! déjà le sommeil appesantit ses sens ;
Il rêve sa jeunesse au doux bruit de la source.
Oh ! que je porte envie à ses songes confus !
Que je le trouve heureux ! Il dort, il n'attend plus.

L'ABSENCE.

L'avez-vous rencontré ? guidez-moi, je vous prie.
Il est jeune, il est triste, il est beau comme vous,
Bel enfant ; et sa voix, par un charme attendrie,
De la voix qui l'accueille est l'écho le plus doux.
Oh ! rappelez-vous bien ! Sa démarche pensive
Fait qu'on le suit longtemps et du cœur et des yeux.
Il vous aura souri. De l'enfance naïve,
Naïf encore, il aime à contempler les jeux.

Écoute ! ses regards distraits, chargés d'alarmes,
Effleuraient tes doux jeux, peut-être sans les voir.
Plains-moi, car c'est pour moi qu'il dévorait ses larmes,
Et de m'en consoler il a seul le pouvoir.
Guide-moi ; réponds-moi !... Mais tu ne peux m'entendre :
Tu demandes son nom ?
Ah ! s'il t'avait parlé, m'aurais-tu fait attendre ?
L'aurais-tu méconnu dans ma prière ? oh ! non,
Va jouer, bel enfant, va rire avec la vie,
Car ton âge est sa fête, et déjà je l'envie.

Va ! mais si ton bonheur te l'amène aujourd'hui,
Souviens-toi que je pleure, et ne le dis qu'à lui.
Comme la route au loin se prolonge isolée !
Eh ! pour qui ces jardins, ce soleil, ces ruisseaux ?
Je suis seule, et là-bas, sous de noirs arbrisseaux,
La moitié de mon âme est errante et voilée.
Mes suppliantes mains voudraient la retenir :
J'ai cru respirer l'air qui va nous réunir !
L'avez-vous rencontré, nymphe à la voix plaintive ?
L'avez-vous appelé ? s'est-il penché vers vous ?
Si son ombre a passé dans votre eau fugitive,
Nymphe, rendez-la moi, je l'attends à genoux.
Mais jusqu'à l'oublier si vous êtes légère ;
Mais si vous n'emportez que vous dans l'avenir ;
Si l'image qui fuit vous devient étrangère,
De quoi vous plaignez-vous, nymphe sans souvenir ?

Quelle est cette autre enfant sous les saules couchée ?
De paisibles rameaux enveloppent son sort ;
Comme une jeune fleur dans la mousse cachée,
A l'abri des vents, elle dort.
L'orage aux traits brûlants ne l'a pas effeuillée ;
Loin du monde et du jour lentement éveillée,
Un jeune songe à peine osé effleurer ses sens ;
Elle rit... qu'offre-t-il à ses vœux caressants ?...

L'avez-vous rencontré, dites, belle ingénue ?
Sa voix, qui fait rêver, vous est-elle connue ?
Au fond d'un doux sommeil écoutez-vous ses pas ?
Non ! si vous l'aviez vu, vous ne dormiriez pas !
Dormez. Je vous rendrais et pensive et peureuse,
Vous diriez : « Dès qu'on aime on n'est donc plus heureuse ? »
Je ne sais. Pour la paix de vos nuits, de vos jours,
Ignorez-le toujours.

Mais de nouveaux sentiers s'ouvrent à ma tristesse :
Je voudrais tous les suivre, et je n'ose choisir.
L'espoir les choisit tous. Oh ! qu'il a de vitesse !
Il m'appelle partout... Où vais-je le saisir ?
Au pied de la chapelle où serpente le lierre,
Courbé par la prière,
Un vieillard indigent porte aussi ses douleurs.
Allons ! ses yeux éteints ne verront pas mes pleurs.
Comme il prie ! on dirait qu'une lumière heureuse,
Pour éclairer son front, vient d'entr'ouvrir les cieux ;
On dirait que le jour est rentré dans ses yeux,
Ou qu'il bénit tout bas une main généreuse.
Dieu ! l'a-t-il rencontré ? Si calme, si content,
Presse-t-il un bienfait sur son cœur palpitant ?
Est-ce lui qu'il bénit ? et la voix que j'adore,
Dans ce cœur consolé résonne-t-elle encore ?

Écoutez-moi, mon père, au nom de ce bienfait !
Celui qui vous l'offrit à vous m'a demandée
Peut-être ?... Oh ! que ma main, par la sienne guidée,
Joigne son humble offrande au don qu'il vous a fait.
Mais, en vous consolant, soupirait-il, mon père ?
Déchiré du tourment dont il me désespère,
Injuste, mais fidèle, en soupçonnant ma foi,
Vous a-t-il dit : « Priez et pour elle et pour moi ? »
Oui, je sais qu'il est triste, et qu'un accent plus tendre
Au malheureux jamais n'a su se faire entendre.
Oui, je vais retrouver mon bonheur qu'il troubla,
Car mon bonheur, c'est lui, mon père, et le voilà !

LE MIROIR.

Comme un enfant cruel tourmente la douceur
De l'agneau craintif qu'il enchaîne,
Amour, je t'ai vu rire à l'accent de ma peine.
J'en ai pleuré pour toi, de honte et de douleur.
Mais l'agneau gémissant rêve au joug qui l'opprime ;
Il le brise en silence et retourne au vallon.
Adieu, cruel enfant dont je fus la victime,
Adieu, le pauvre agneau m'a rendu la raison.
Joyeux et bondissant des vallons aux prairies,
Dégagé de l'anneau de fer
Qui le blessa longtemps sous des chaînes fleuries,
Il voit l'herbe plus verte et le ruisseau plus clair.
Ma fierté languissante est enfin éveillée ;
Je repousse en fuyant tes amères faveurs,
Et, sous ma guirlande effeuillée,
J'ai brisé tes fers imposteurs.

Ne viens pas me troubler, Amour ! je suis heureuse ;
Je ne sens plus le poids d'un lien détesté.

Mais quoi ! sa fraîche empreinte est encor douloureuse.
Ah ! laisse un long repos au cœur qui l'a porté !
Va rendre ce lien à l'ingrat que j'oublie :
C'est à toi d'obéir, tu n'es plus mon vainqueur ;
Tu ne l'es plus ! Mes chants, ma liberté, ma vie,
J'ai tout repris avec mon cœur.
Qu'il promène le sien sur tes ailes légères.
Je le verrai sans trouble ; il n'est plus rien pour moi.
Je ne l'attendrai plus aux fêtes bocagères ;
A peine il me souvient qu'il y surprit ma foi.
Je l'ai fui tout un jour sans répandre de larmes,
Tout un jour ! Ah ! pour lui mes yeux n'ont plus de pleurs.
Je souris au miroir en essayant des fleurs,
Et le miroir m'apprend qu'un sourire a des charmes.
Comme le lin des champs flotte au gré des zéphyrs,
J'abandonne ma chevelure,
Qui va flotter à l'aventure,
Ainsi que mes nouveaux désirs.
Oui, l'air qui m'environne, épuré par l'orage,
Me rendra, comme aux fleurs, l'éclat et la beauté,
Et bientôt mon sort, sans nuage,
Brillera comme un jour d'été.

Mais non, je ne veux point de fleurs dans ma parure ;
Ce qu'il aimait ne doit plus m'embellir.

Cachons-les avec soin ; s'il venait, le parjure,
Il croirait que pour lui j'ai daigné les cueillir.
S'il venait... Qu'ai-je dit ? Quoi ! son audace extrême
Le ramènerait-elle où mon courroux l'attend ?
Pourrait-il s'arracher à ce monde qu'il aime,
A ce juge léger qui flatte un inconstant ?

Au fond de mon miroir je vois errer son ombre ;
Une ombre plus légère appelle son regard ;
Il la cherche lui-même, il l'aborde ; il fait sombre ;
Il soupire... Ah ! perfide ! est-ce encor le hasard ?...
Oh ! comme il la regarde ! Oh ! comme il est près d'elle !
Comme il lui peint l'ardeur qu'il feignit avec moi !
Il ne feint plus, car elle est belle :
Amour ! va les unir, ils n'attendent que toi !
Je garde mes bouquets. Ma parure est finie.
Ma parure ! Et pour qui tant de soins superflus ?
Ce beau jour est voilé, cette glace est ternie,
Et le miroir ne sourit plus.

LE RETOUR AUX CHAMPS.

Que ce lieu me semble attristé !
Tout a changé dans la nature ;
Le printemps n'a plus de verdure ;
Le bocage est désenchanté !
Autrefois, l'onde fugitive
Arrosait, en courant, les cailloux et les fleurs :
Je ne vois qu'un roseau languissant sur la rive,
Et mes yeux se couvrent de pleurs !

Hélas ! on a changé ta course,
Ruisseau, de l'inconstance on te fait une loi,
Et je n'espère plus retrouver à ta source
Les serments emportés par toi.
Ah ! si pour rafraîchir une âme désolée
Il suffit d'un doux souvenir,
Ruisseau, pour ranimer l'herbe de la vallée,
Parfois n'y peux-tu revenir ?

J'entends du vieux berger la plaintive musette ;
Mais qu'est devenu le troupeau ?

Sous l'empire de sa houlette,
Il n'a plus même un innocent agneau.
Tout en rêvant il gravit la montagne :
Il traîne avec effort son âge et son ennui ;
Les moutons ont quitté la stérile campagne ;
Le chien est resté près de lui.
Mais que sa peine est facile et légère !
Du bonheur qui n'est plus il n'a point à rougir ;
Sans trouble, sur un lit de mousse ou de fougère,
Quand la nuit vient, il peut dormir.

Que de riches pasteurs lui porteraient envie !
Combien voudraient donner les plus nombreux troupeaux,
La houlette, la bergerie,
Pour une nuit d'un doux repos !

Et moi, d'amis aussi je fus environnée ;
Mon avenir alors était brillant et sûr.
Vieux berger, comme toi je suis abandonnée ;
Le songe est dissipé, mais le réveil est pur !

Me voici devant la chapelle
Où mon cœur sans détour jura ses premiers vœux.
Déjà mon cœur n'est plus heureux,
Mais à ses vœux trahis il est encor fidèle.

J'y vins offrir, l'autre printemps,
Une fraîche couronne, aujourd'hui desséchée.
Cette chapelle, hélas! dans les ronces cachée,
N'est-elle plus l'amour des simples habitants?
Seule, j'y ferai ma prière:
Mon sort, je le sais trop, me défend d'espérer;
Eh bien! sans espérance, à genoux sur la pierre,
J'aurai du moins la douceur de pleurer.

LES DEUX BERGÈRES.

DORIS

Que fais-tu, pauvre Hélène, au bord de ce ruisseau ?

HÉLÈNE

Je regarde ma vie, en voyant couler l'eau.
Son cours languit, Doris, il n'aime plus la rive ;
Dans nos champs qu'il arrose il roule quelque ennui.
Écoute ! il porte au bois sa musique plaintive ;
Et je voudrais au bois me plaindre comme lui.

DORIS

De quoi te plaindrais-tu ?

HÉLÈNE

Je ne saurais le dire.
Ce ruisseau paraît calme, et pourtant il soupire.
On ne sait trop s'il fuit... s'il cherche... s'il attend...
Mais il est malheureux, puisque mon cœur l'entend.

DORIS

Tu rêves. Son cristal est pur, vif et limpide ;
On le dirait joyeux de caresser des fleurs.

HÉLÈNE

Pour moi, j'y reconnais une douleur timide :
Souvent dans un sourire on devine des pleurs.
Toi qui chantes toujours, tu ne peux le comprendre.
Ma voix n'a plus d'essor, et j'ai le temps d'apprendre
Qu'un chagrin se révèle en soupirant tout bas :
Si je pouvais chanter, je ne l'entendrais pas !

DORIS

S'il parle, il dit au bois que nous sommes jolies,
Que s'il a ralenti son cours précipité,
C'est qu'il croit voir en toi les grâces recueillies,
Et qu'il prend du plaisir à doubler ma beauté.
Voilà (je te dis tout) ce qu'un berger m'assure ;
Sa parole est sincère, et, pour preuve, il le jure.

HÉLÈNE

Il le jure. Ah ! prends garde ! et si tu veux bien voir,
Doris, ne choisis pas un flatteur pour miroir.

DORIS

Si tu savais son nom, tu serais bien honteuse.

HÉLÈNE

Bergère, il est berger ; sa parole est douteuse.

DORIS

Il m'a dit qu'au rivage il tracerait un jour,
Pour l'orgueil du ruisseau, mon chiffre et son amour.

HÉLÈNE

L'amour aime à tracer les serments sur le sable ;
Un coup de vent répond de sa fidélité.
D'une plume légère il compose une fable ;
Ses flèches dans nos cœurs gravent la vérité.

DORIS

Oh ! les tristes leçons ! Du ruisseau qui les donne
Troublons les flots jaloux ; qu'ils n'affligent personne !

HÉLÈNE

Tu peux troubler ses flots, mais non pas les tarir,
Quand les jours sont moins purs, cessent-ils de courir ?
La pierre d'un long cercle a ridé sa surface ;
Elle tombe, l'eau roule, et le cercle s'efface.

DORIS

O ma chère compagne ! en est-il des beaux jours
Comme de ce tableau ?

HÉLÈNE

C'est celui des amours.

DORIS

Mais par une amoureuse et touchante aventure,
Lorsque tu le crois seul, errant et malheureux,
Il trouve un filet d'eau caché sous la verdure,
Et l'emporte gaîment dans son sein amoureux.

HÉLÈNE

Mais il arrive à peine au fond de la vallée.
Surpris par le torrent qui l'entraîne à son tour,
Il y jette à regret son onde désolée,
Et les ruisseaux unis s'y perdent sans retour.

DORIS

Eh bien ! je n'irai pas jusqu'au torrent, bergère,
Donner à leur destin d'inutiles soupirs ;
J'irai me regarder à la source légère
Qui se livre, naissante, au souffle des zéphyrs.

Sur ses rives de mousse et de roseaux parées,
Le soir, je conduirai mes brebis altérées.
Ainsi, dans l'eau, qui change au caprice des vents,
Tu verras tes ennuis, je verrai mes beaux ans.

HÉLÈNE

Oh ! n'abandonne pas nos tranquilles demeures !
Laisse y couler en paix tes innocentes heures ;
Ne donne ni tes pas ni tes vœux au hasard !
On se hâte, on s'arrête, on tremble... il est trop tard.
Évite le sentier trop voisin de son onde ;
Il égare, il conduit loin, bien loin du hameau,
Dans une solitude isolée et profonde,
Où l'eau, comme des pleurs, coule auprès d'un tombeau.
Un cœur tendre s'y cache au jour qu'il semble craindre ;
Il n'a que ce ruisseau pour l'entendre et le plaindre ;
Peut-être qu'à lui seul il confie un regret...
Doris, ne va jamais surprendre son secret !

LA JEUNE ÉPOUSE.

« Que je suis heureuse avec toi !
Que mon âme est contente, et que ma vie est pure !
Ainsi coule un ruisseau sous le ciel qui l'azure ;
Ainsi devrait couler le règne d'un bon roi.
Je voudrais en voir un, s'il en est. Mais qu'importe ?
Ce n'est pas aux bergers d'en approcher jamais.
Aux champs, du Roi des rois nous sentons les bienfaits ;
Les autres n'y vont pas, le torrent les emporte ;
Il m'effraie. Ah ! laissons le cours de nos beaux ans
Se perdre sans éclat dans une paix profonde.
Tu crains le bruit, je crains le monde,
Et l'écho me déplaît, s'il n'a pas tes accents.
Mais que j'aime à l'entendre au loin dans la prairie,
Dès qu'il vient m'annoncer le déclin d'un beau jour,
Qu'il m'apporte ces mots avec ta voix chérie :
Voici la nuit, voici l'Amour !
Au-devant de tes pas je me jette dans l'ombre ;
Je demeure attachée à tes bras caressants,
Et, dans nos transports ravissants,

Je ne sais s'il fait jour, s'il est tard, s'il fait sombre :
Il fait beau. Tout est calme, et je vois dans ton cœur ;
Je sens que ton regard est plongé dans mon âme ;
Mes soupirs l'ont mêlée à ton souffle de flamme,
Et nous avons tous deux exprimé le bonheur.
Le bonheur !... Quand le ciel nous en donna le gage,
Le ciel en avait fait ton portrait gracieux ;
Mais, comme un jeune oiseau s'envole avant l'orage,
L'ange, avant de souffrir, s'envola dans les cieux ! »

Voilà comment parlait une bergère,
Heureuse épouse et malheureuse mère.
« Son plus doux rêve est, dit-elle, un miroir,
Où chaque nuit un ange vient se voir.
Du jeune époux l'espérance craintive
Confie à Dieu sa prière naïve,
Et le baiser du soir, qui charme les douleurs,
Unit leur âme et s'éteint dans les pleurs. »

LE RUISSEAU.

Le soleil brûlait la plaine,
Les oiseaux étaient muets ;
Le vent balançait à peine
Les épis et les bluets ;
Quelques chèvres, dispersées
Sur le penchant des coteaux,
Broutaient aux jeunes ormeaux
Les vignes entrelacées ;
Les troupeaux, au fond des bois,
S'égaraient dans la bruyère ;
Les chiens étaient sans colère,
Les bergers étaient sans voix.

On entendait le murmure
D'un ruisseau vif et jaseur,
Qui livrait à l'aventure
Le secret d'un jeune cœur.
Sur les flots de son rivage
Chloé, fuyant le soleil,

Penchait sa brûlante image,
Belle comme un fruit vermeil.
« A cette heure où mes compagnes
Cherchent l'ombre à l'autre bord,
Qu'au bruit vague des campagnes
Tout s'engourdit et s'endort,
Sous ma guirlande nouvelle,
Dites-moi, petit ruisseau,
Me trouvez-vous aussi belle
Que Daphnis me paraît beau ?
En vain avec ma couronne
J'ai l'air aussi d'une fleur ;
Tout l'éclat qu'elle me donne
Ne fait pas battre mon cœur.
Aux bergères de mon âge
Je vois les mêmes appas ;
Elles dorment sous l'ombrage,
Et je n'en soupire pas !
Sans Daphnis tout m'est contraire :
Daphnis a donc plus d'attraits ?
Et je sens qu'on ne peut plaire
Qu'en ayant les mêmes traits.

« O Daphnis ! si la parure
Me rendait belle à tes yeux,

J'apprendrais, dans l'onde pure,
A tresser mes longs cheveux.
J'irais supplier mon père
De m'accorder, pour un jour,
Le ruban qu'avait ma mère
Quand il lui parla d'amour.
Je cultiverais des roses,
Pour les cueillir avec toi.
J'inventerais mille choses
Pour t'attirer près de moi.
Hélas ! ma triste espérance
Néglige un frivole soin ;
Si j'avais ta ressemblance,
Je n'en aurais pas besoin !
Tes yeux bleus ont une flamme
Pareille aux astres tremblants,
Leurs rayons pénètrent l'âme ;
Les miens sont noirs et brûlants.
Sur ton front ta chevelure
Forme un gracieux bandeau ;
La mienne ombre ma ceinture,
Quand je quitte mon chapeau.
Comme des feuilles dorées
Se balancent sur les fleurs,
Sous mille boucles cendrées

Brillent tes vives couleurs.
Le jeune orme est ton image,
Et (tout me parle aujourd'hui !)
Au lierre il prête un ombrage :
Je suis faible comme lui.
O Daphnis !... » Et quelques larmes
Tombèrent dans le ruisseau ;
Elles en troublèrent l'eau,
Comme elles voilaient ses charmes.
Dans le léger mouvement
De cette glace agitée,
Sur la surface argentée
Elle entrevit son amant.
« O prodige ! cria-t-elle,
Je vois l'ombre du pasteur,
Et cette glace fidèle
Réfléchit jusqu'à mon cœur. »
Du saule le doux feuillage
Dans les airs se balança.
Sur les pleurs de son visage
Un souffle amoureux passa.
L'enfant qui porte des ailes
Se sauvait d'un ciel de feu ;
De brûlantes étincelles
Aux champs annonçaient un dieu :

On n'en sait pas davantage.
Le dieu baissa son bandeau,
Couvrit le jour d'un nuage
Et fit taire le ruisseau.

PHILIS.

Presse-toi, vieux berger, tout annonce l'orage.
Le vent courbe les blés, détruit la fleur sauvage ;
Un murmure plaintif circule au fond des bois,
Et l'écho me répond en attristant ma voix.
De ton chien prévoyant la garde est plus austère,
Il rôde, en haletant, d'un air triste et sévère ;
Du fond de la vallée il ramène un agneau
Et le chasse en grondant jusqu'au sein du troupeau.

L'ouragan tourbillonne et ravage la plaine.
L'éclair poursuit l'éclair, il tonne, il va pleuvoir,
Tout s'efface ; il fait nuit longtemps avant le soir ;
Et le toit de Philis ne se voit plus qu'à peine.
Laisse-moi te guider. Si tu ne peux courir,
Je soutiendrai tes pas. Ne crains point ma jeunesse ;
J'ai déjà quatorze ans ; j'honore la vieillesse,
Et je suis assez grand, du moins, pour la chérir.
La petite Philis t'ouvrira sa chaumière ;
Son père m'a vu naître, il m'appelle son fils.

Peut-être qu'autrefois tu connaissais sa mère ;
Elle n'est plus... mais viens, tu connaîtras Philis !
Oui, berger, c'est Philis qui m'a dit tout à l'heure :
« Olivier, le ciel gronde ; on s'enferme au hameau.
Nous sommes à l'abri, mais au pied du coteau
Je vois un vieux berger ; qu'il vienne en ma demeure !
Regarde sur son front voler ses cheveux blancs ;
Comme il lève les yeux vers le ciel en colère !
Il se met à genoux... C'est qu'il a des enfants,
Et qu'il demande au ciel de leur garder un père ! »
Et Philis de mes mains a retiré sa main,
Et jusqu'au fond du cœur j'ai cru sentir ses larmes,
Et j'ai couru vers toi. Mais, au bout du chemin,
Tu verras s'il est doux de calmer ses alarmes.
Berger, voilà Philis ! — Elle nous tend les bras :
Vois comme son sourire est mêlé de tristesse !
Elle songe à sa mère et pleure de tendresse ;
Sa mère lui sourit... mais ne lui répond pas !
Entrons. — Le vieux berger rêve à ton doux langage,
Philis ; il te regarde, il est moins abattu.
On est calme avec toi, même au bruit de l'orage.
O Philis ! on est bien auprès de la vertu !
Tandis que ses moutons, sous la feuillée obscure,
Arrachent à la terre une humide verdure,
Je lui raconterai, pour charmer ta frayeur,

Le plus beau de mes jours, le jour où je t'ai vue.
Si tu crains d'un éclair la lueur imprévue,
Tant que je parlerai, cache-toi sur mon cœur.

Cache-toi... Ma Philis n'avait pas dix années,
Quand le hasard lia nos âmes étonnées.
Je l'aimai plus que moi, plus que mon cher agneau
Que j'offris à Philis et qu'elle trouvait beau.
C'était un jour de fête, et cet agneau volage
S'enfuit, malgré mes cris, loin de notre village.
Sous ce bouquet de houx, qui cache une maison,
L'agneau vint se jeter... Hélas ! qu'il eut raison !
J'y rencontrai Philis ; je crus la reconnaître ;
Je crus l'avoir aimée avant même de naître ;
Je sentis que mon cœur s'enfuyait vers le sien,
Et je vis dans ses yeux qu'elle attendait le mien.
Elle avait à ses pieds sa guirlande effeuillée ;
Elle pleurait... C'était une rose mouillée.
Saisi de sa douleur, je ne pouvais parler ;
Je ne pouvais la joindre, hélas ! ni m'en aller.
Son œil noir dans les pleurs brillait comme une étoile,
Ou comme un doux rayon quand il pleut au soleil.
On eût dit que mes yeux se dégageaient d'un voile
Et que ce doux regard enchantait mon réveil !
J'oubliai mon hameau, mes parents, ma chaumière ;

Mon âme pour la voir venait sous ma paupière.
J'oubliai de punir l'agneau capricieux,
Je regardais Philis, et je voyais les cieux.

« Qui t'alarme, lui dis-je, ô petite bergère ?
As-tu peur d'un bélier caché dans la bruyère ?
Ou quelque méchant pâtre, en grossissant sa voix,
Ose-t-il t'empêcher de courir dans les bois ?
Je voudrais... Je voudrais savoir comme on t'appelle.
Moi, je suis Olivier. — Je suis Philis, dit-elle.
Je n'ai vu qu'un agneau qu'appelait un enfant,
Et je n'ai pas eu peur à la voix d'un méchant.
Mais, en cueillant des fleurs pour couronner ma tête,
Je disais : Ce fut donc encore un jour de fête,
Puisqu'on m'avait parée avec de blancs atours,
Que ma mère en priant s'endormit pour toujours.
Elle avait demandé le pasteur du village.
Le pasteur avait dit : « Espérance et courage ! »
Il bénit son sommeil, et, pleurant avec nous,
Parlait bas à mon père immobile à genoux.
Les bergers pour la voir entouraient la chaumière.
Son nom, qu'ils aimaient tous, unissait leur prière.
Sous le même rideau je voulus me cacher ;
Mon père, en gémissant, put seul m'en détacher.
Vers le soir, dans son lit un ange vint la prendre ;

Il emporta ma mère, et je la vis descendre
A travers le sentier qu'éclairaient deux flambeaux.
On chantait, mais ce chant m'arrachait des sanglots.
Je lui tendais les bras du haut de la montagne,
Quand je vis des hiboux voler dans la campagne.
Je n'osai plus crier : ma voix me faisait peur.
Son nom, qui m'étouffait, s'enferma dans mon cœur.
L'ombre m'enveloppa : le reste, je l'ignore.
On me trouva plongée en un profond sommeil.
Hélas ! dans ce sommeil on pleure, on aime encore.
Il en est un, dit-on, sans amour, sans réveil !
Depuis ce jour de fête, on n'a pas vu ma mère ;
Au sentier, chaque soir, elle appelle mon père ;
Mais, quand je veux savoir s'il l'a vue en chemin,
Il soupire et me dit : « Je la verrai demain ! »
Voilà, petit berger, la cause de mes larmes.
A mon père attristé je cache mes alarmes ;
Pour lui plaire, souvent je me pare de fleurs,
Et j'apprends à sourire en retenant mes pleurs. »

Son père l'écoutait à travers la fenêtre ;
Je le pris pour le mien, en le voyant paraître.
D'un air triste et content il sourit à Philis,
Et depuis ce moment il m'appela son fils.
L'agneau sautait près d'elle et broutait sa couronne.

Hors de moi, je saisis ce précieux larcin ;
En tremblant de plaisir, je le mis dans mon sein.
« Si mon agneau te plaît, prends-le, je te le donne,
Dis-je alors à Philis. Chaque jour, chaque soir,
Si ton père y consent, je reviendrai le voir.
Il semble qu'il demande et choisit sa maîtresse ;
Comme il me caressait, je vois qu'il te caresse.
Les nœuds pour l'arrêter sont déjà superflus.
Tu lui parles, Philis, il ne m'écoute plus ! »

Son père, en l'embrassant, nous permit cet échange.
Il fallut m'en aller. Je courus, sous la grange,
A mes tendres parents raconter mon bonheur.
Je montrai la guirlande encore sur mon cœur ;
Je parlais de Philis et j'embrassais ma mère ;
Je brûlais que le jour nous rendît sa lumière.
En respirant des fleurs enfin je m'endormis,
Et mon rêve disait : — Philis ! Philis ! Philis !
Ce nom charme en tous lieux mon oreille ravie ;
Il a frappé mon âme et commencé ma vie ;
Mes lèvres, en dormant, savent le prononcer,
Et, dans l'ombre, ma main essaie à le tracer.
C'est pour l'unir au mien que j'apprends à l'écrire...
Éveille-toi, Philis ! je n'ai plus rien à dire.
Tu peux ouvrir les yeux, le calme est de retour ;

Le soleil épuré recommence un beau jour ;
Avant de les quitter, il sèche nos campagnes,
Et de ses derniers feux redore les montagnes.

O berger ! si le ciel ici t'a fait venir,
C'est que le ciel nous aime, et qu'il va nous bénir !
Mais tes moutons joyeux se jettent dans la plaine ;
La pluie et la poussière ont pénétré leur laine ;
Demain, dans le ruisseau qui baigne le vallon,
J'irai t'aider moi-même à blanchir leur toison ;
J'irai... de ma Philis tu vois venir le père ;
Elle court dans ses bras, et l'atteint la première.
O berger, si jamais, seul et loin de ton fils,
L'orage te surprend, souviens-toi de Philis !

LA FONTAINE.

Et moi je n'aime plus la fontaine d'eau vive,
Dont la molle fraîcheur m'attirait vers le soir ;
Et comme l'autre été, dormeuse, sur sa rive,
Je ne vais plus m'asseoir.

Dans les saules émus passe-t-elle affaiblie ?
Je fuis vers le sentier qui ramène au hameau,
Sans oser regarder si du plus jeune ormeau
Elle baigne l'écorce, et le nom que j'oublie !
Que son cristal mouvant épure les zéphyrs,
Que la fleur soit contente en s'y voyant éclore,
Qu'un front riant s'admire en son eau qu'il colore,
L'eau ne roulera plus au bruit de mes soupirs.

Je l'aimais l'autre été, j'aimais tout. Simple et tendre,
Je croyais tout sincère à l'égal de mon cœur :
Eh bien ! comme une voix que j'y venais entendre,
A présent tout me semble infidèle et moqueur.

Cette murmurante fontaine,
Appelant un secret qu'elle ne comprend pas,
Semblait me demander ma peine,
Et son charme égarait mes pas.

Elle est douce à l'oreille : oh ! c'est qu'elle est flatteuse.
Une image nouvelle y glisse tous les jours.
Elle parle... elle est libre... hélas ! elle est heureuse ;
Mais libre, elle est ingrate et s'échappe toujours.

Et moi je n'aime plus la fontaine d'eau vive,
Dont la molle fraîcheur m'attirait vers le soir,
Et comme l'autre été, rêveuse, sur sa rive,
Je ne vais plus m'asseoir.

UNE JEUNE FILLE ET SA MÈRE.

LA JEUNE FILLE

Ce jour si beau, ma mère, était-ce un jour de fête ?

LA MÈRE

Quel jour ? dors-tu ? d'où vient que tu n'achèves pas ?

LA JEUNE FILLE

C'est qu'en le rappelant, ma voix tremble et s'arrête ;
Je cesse d'en parler pour y penser tout bas...
Ce jour donnait des fleurs que je n'avais point vues ;
Mille parfums nouveaux sortaient des champs plus verts,
Et pour ces douceurs imprévues,
Les oiseaux plus nombreux inventaient des concerts ;
Le soleil répandait comme une autre lumière,
Il embrasait le ciel, il brûlait ma paupière,
Il éclairait ma vie avec d'autres couleurs...

LA MÈRE

D'où vient qu'un si beau jour te fait verser des pleurs ?
D'où vient que de tes mains s'échappe ton ouvrage ?

LA JEUNE FILLE

Ma mère, je languis, je n'ai plus de courage.
Si vous saviez mon mal, vous pourriez le guérir :
Forcez-moi de parler, car j'ai peur de mourir.

LA MÈRE

Parle donc ! N'est-ce pas le jour de ta naissance ?
Car c'est la fête aussi du maternel séjour.

LA JEUNE FILLE

Non. Je plaignais alors ceux qu'afflige l'absence ;
Et Daphnis, au hameau, n'était pas de retour.

LA MÈRE

Daphnis ! Que fait Daphnis à la nature entière ?
De son père à la ville il conduit les troupeaux ;
Il a déjà sans doute oublié sa chaumière.

LA JEUNE FILLE

Non ! ma mère. C'est lui qui fait les jours si beaux !

LA MÈRE

Je l'ai cru pour six mois absent de la contrée.

LA JEUNE FILLE

Je le craignais aussi ; mais il m'a rencontrée.
Il arrivait tout seul, j'étais seule à mon tour...
Ma mère, quel bonheur ! Daphnis m'a dit bonjour.

LA MÈRE

Et toi ?

LA JEUNE FILLE

J'ai dit bonjour, car vous aimez son père.
Il a bien des vertus, n'est-il pas vrai, ma mère ?

LA MÈRE

Et son fils ?

LA JEUNE FILLE

On dirait que c'est son père enfant.
Ce bon vieillard se plaint de n'avoir point de fille :
« C'est une fleur, dit-il, qui pare une famille. »
Alors, il me regarde et m'embrasse souvent.

LA MÈRE

Et son fils ?

LA JEUNE FILLE

Il soutient que l'absence est cruelle :
Je le savais ! il sait qu'on peut mourir par elle,
Qu'à chaque instant du jour il faut en soupirer,
Et qu'en chantant surtout on est près de pleurer.
« Dans mes ennuis, dit-il, j'ai fait une couronne ;
« Elle est fanée, hélas ! pourtant je te la donne. »
Je l'ai sentie alors descendre sur mes yeux,
Et je n'y voyais plus ; mais sa voix est si tendre !
Et depuis si longtemps je n'avais pu l'entendre !
Et quand on n'y voit plus, ma mère, on entend mieux.

LA MÈRE

Qu'a-t-il donc ajouté ?

LA JEUNE FILLE

Que son cœur lui conseille
De quitter un vain bruit pour le calme des champs,
Pour nos danses du soir, nos fêtes, nos doux chants,
Pour retrouver ma voix qui manque à son oreille ;
Que son père le plaint et le fait revenir :
« Mais, a-t-il dit plus bas, que vais-je devenir ?
« Mon père te connaît, il sait donc que je t'aime ;
« Et moi, je ne sais pas si tu penses de même ? »

Je n'ai pu le lui dire avant de vous parler,
Ma mère, et j'ai senti qu'il fallait m'en aller.

LA MÈRE

Tu l'as quitté ?

LA JEUNE FILLE

J'étais tremblante,
Je ne pouvais courir. Une joie accablante
Me retenait toujours ; toujours je m'arrêtais.

LA MÈRE

Et que répondais-tu ?

LA JEUNE FILLE

Ma mère, j'écoutais.
Depuis, pour vous parler, je reste à la chaumière ;
Daphnis en vain m'attend, je pleure en vain tout bas ;
Je ne puis parler la première,
Et vous ne me devinez pas !
Je tremble auprès de lui ; je tremble ici de même :
Nos tourments ne sont pas finis !
Jamais je n'oserai vous dire que je l'aime...

LA MÈRE

Eh bien ! je te permets de le dire à Daphnis.

LA VISITE AU HAMEAU.

Eh quoi ! c'est donc ainsi que tu devais m'attendre ?
Dors-tu ? Fais-tu semblant de ne pas nous entendre ?
J'accours ; mais au signal, déjà trop attendu,
Ta vigilante mère a seule répondu.
Au songe qui te flatte avec peine arrachée,
De ses vagues erreurs lentement détachée,
Ta paupière savoure un reste de pavots,
Croit prolonger la nuit et s'obstine au repos.
J'attends. Le poids léger de ta seizième année
Peut-il, quand l'aube arrive, appesantir tes sens ?
Viens ! viens voir avec moi s'éveiller la journée :
Hélas ! qu'on dort bien à seize ans !
Mais ton œil qui s'entr'ouvre a subi la lumière ;
Tes pas qui languissaient se mesurent aux miens ;
De la cité qui fuit nous passons la barrière,
Et le songe a brisé ses fragiles liens.

Vois-tu sur la montagne étinceler l'aurore ?
Vois-tu tous ces hameaux dans les plaines épars ?

Le Rhône est à leurs pieds ; ses liquides remparts
Dans leurs flots ralentis nous les offrent encore.
Ainsi l'un d'eux, la nuit, se peint dans mon sommeil ;
Comme un jardin en fleurs tu vas le voir paraître.
C'est lui ! mon cœur ému vient de le reconnaître ;
Tiens ! le voilà brillant des rayons du soleil.
L'orme et le vieux tilleul versent leur ombre unie
Sur l'enceinte où, le soir, autour d'un frais ruisseau,
Des anges dans leur vol balancent le berceau
D'une enfant, dont le ciel dans mes pleurs m'a bénie.
C'est mon dernier amour. Viens ! car elle rira,
Lorsque sous mes baisers elle s'éveillera.
Du fond de sa chaumière un vieillard me salue :
C'est l'augure des champs, il protège ces lieux ;
Il m'annonce ma joie, et de loin je l'ai lue
Sur son front satisfait qu'interrogent mes yeux.
Les mères en passant rassurent mon voyage ;
Tout relève mon cœur de crainte combattu :
La beauté de ma fille est l'orgueil du village,
On me nomme comme elle, on en parle ! entends-tu ?

Prenons ce vert sentier, car la route est brûlante.
Laisse ces fleurs, là-bas, nous allons en cueillir.
A me suivre jamais je ne te vis si lente ;
Avance, avance !... Attends... Je me sens défaillir,

Et je tombe, et tu ris ! La chaleur me colore,
Et dans l'eau transparente, où je viens de me voir,
Tes regards éblouis cherchent un frais miroir.
Le soleil te fait peur, tu n'es pas mère encore :
Jeune épouse, à ton tour tu presseras mes pas.
Quand, pour revoir un fils, oubliant ta parure,
Tu seras nonchalante à nouer ta ceinture,
Je dirai : « Prends donc garde, et songe à tes appas ! »
Je le jure, avant peu tu seras moins dormeuse.
Toi qui cherches déjà ton image en tous lieux,
Tu la verras alors mouvante sous tes yeux,
Dans tes bras, sur ton sein : que tu seras heureuse !
Que ce miroir vivant, doux prix de tes douleurs,
Te rendra, sans atours, simple et belle, humble et fière !
Comme la vigne enlace et pare un jeune lierre,
Ton appui, tes baisers, ton sourire, tes fleurs,
Tu lui donneras tout. A la tienne mêlée,
Une autre image encore y confondra tes vœux :
C'est ressaisir deux fois son enfance écoulée,
C'est d'une double flamme éterniser les feux !

Ne dis pas non, tais-toi ! levons-nous ! le temps vole ;
Tu penses l'amuser par ta grâce frivole,
Mais écoute des bois les nouveaux habitants,
Et demande à ton cœur ce qu'ils font du printemps !

Toi, déjà fiancée, écoute leurs cadences ;
Elles font aux passants de douces confidences.
Quelle immuable joie et quel ordre enchanteur !
Quel est donc leur monarque ou leur législateur ?
Ils proclament l'amour jusqu'au ciel qui le donne,
Mais ce n'est qu'au printemps que sa bonté l'ordonne.
Crois-moi, l'amour tardif est un soleil d'hiver,
Jour incomplet, levé tard, couché vite :
Dans la saison dorée imprudent qui l'évite !
Le plus doux fruit s'attache au buisson le plus vert.

On regarde en pitié la plante solitaire,
Qui s'exile et languit au toit de nos maisons ;
Quand sa sœur à ses pieds croît et peuple la terre,
L'autre se déshérite et n'a pas deux saisons ;
Sans liens, sans famille, elle sèche ignorée,
Elle tombe avec la fleur dont elle était parée.
Mais te voilà rêveuse et tu ne réponds pas :
Oui ! bientôt à mon tour j'arrêterai tes pas.

Mois d'amour ! en passant j'adore tes merveilles !
Quand l'humide flambeau se promène et nous luit,
Quelle main diligente ouvre les fleurs vermeilles,
Et prépare, au sein de la nuit,
Des parfums à nos sens, et du miel aux abeilles ?

Tout veut naître, tout naît : l'été brûle en courant
La glace qu'il atteint se fond en murmurant.
Pour aimer, pour braver la saison des orages,
Le papillon, l'oiseau, les roses, les ombrages,
Tout rit, tout vient d'éclore, et... vois sur le chemin
Un enfant accourir en me tendant la main ;
Moins jeune que ma fille, il me cherche, il m'appelle.

Toi que le même lait a rendu beau comme elle,
Enfant, cours à ta mère : heureuse mère, hélas !
Qui, fière, sous mes yeux tient ma fille en ses bras,
Qui la berce, l'endort, et depuis sa naissance
Me condamne, jalouse, à la reconnaissance !

Laisse-moi dire ! Un soir... oh ! que n'y suis-je encor !
Quand mon sein palpita sous mon nouveau trésor,
Quand j'entendis souffler sa faible et douce haleine,
Pour veiller son sommeil je respirais à peine ;
Mes forces suffisaient à ce facile emploi ;
J'étais assez pour elle, elle était tout à moi !
Pour moi, de mon bonheur affaiblie, étonnée,
Le passé du présent n'osait plus me punir ;
Du moins sa sombre image, un moment détournée,
Me laissait regarder ma fille et l'avenir.
Mais quand ses premiers cris demandèrent la vie,

Moi... ce ne fut plus moi qui la tins sur mon cœur !
Et peut-être qu'au ciel reprochant ma langueur,
Pour la première fois je devinai l'envie.
Sans la repousser un moment,
Comme un bien préparé pour elle,
Mon enfant épuisa cette coupe nouvelle,
Et changea ma frayeur en doux étonnement.

Ne l'éprouve jamais cette douceur amère,
Toi que vient d'attrister ma subite pâleur ;
Puisses-tu tressaillir, au nom sacré de mère,
D'un bonheur aussi grand que le fut ma douleur !...
Viens voir ma fille, viens ! la moitié d'une année
Enchaîne les beaux jours dont elle est couronnée ;
Age muet encor, mais si pur, si joyeux !
Idole d'une mère, amour de tous les yeux !

C'est ici. Quel silence et quel calme autour d'elle !
On entendrait la mouche et le bruit de son aile.
Entrons, viens nous offrir à son naïf transport...
Qui va-t-elle embrasser ?... Ah ! prends garde, elle dort !

LE SOIR D'ÉTÉ.

Venez, mes chers petits ; venez, mes jeunes âmes ;
Sur mes genoux, venez tous les deux vous asseoir.
Au soleil qui se couche il faut dire bonsoir.
Voyez comme il est beau dans ses mourantes flammes !
Sa couronne déjà n'a plus qu'un rayon d'or ;
Demain, plus radieux vous le verrez encor,
Car on ne l'a point vu s'enfuir sous un nuage.
La cigale a chanté : nous n'aurons point d'orage.
Ce soleil mûrira les fruits que vous aimez ;
Il vous rendra vos jeux, vos bouquets parfumés.
Dès qu'il s'éveillera, je vous dirai moi-même :
« Allons voir le soleil. » Jugez si je vous aime !
Les charmantes Heures viendront
Danser autour de la journée,
Et, riantes, s'envoleront,
Formant avec des fleurs la trame de l'année.
Et vous appellerez le faible agneau qui dort ;
Pour le baigner ce soir il n'est pas assez fort ;
Huit jours font tout son âge ; il se soutient à peine,
Et vous le fatiguez à courir dans la plaine.

Venez, il en est temps, vous baigner au ruisseau.
Tout semble se pencher vers son cristal humide :
Le moucheron brûlant y pose un pied timide ;
Et, fatigué du jour, le flexible arbrisseau
Y trace de son front la fugitive empreinte.
A ses flots attiédis confiez-vous sans crainte ;
Je suis là. Voyez-vous ces poissons innocents ?
Ne les effrayez pas, ils s'enfuiront d'eux-mêmes.
De vos jeunes désirs on dirait les emblèmes ;
Sans les troubler encor ils glissent sur vos sens.

Saluez, mes amours, cette vieille bergère :
Son sourire aux enfants donne une nuit légère.
Quoi ! vous voulez courir, pauvres petits mouillés ?
Ce papillon tardif, que la fraîcheur attire,
Baise dans vos cheveux les lilas effeuillés,
Et, tout en vous bravant, je crois l'entendre rire.
C'est assez le poursuivre et lui jeter des fleurs,
Enfants ! Vos cris de joie éveillent la colombe.
Un roseau qui s'incline, une feuille qui tombe,
Rompt le charme léger qui suspend les douleurs.
Écoutez dans son nid s'agiter l'hirondelle :
Tout lui semble un danger ; car elle a des petits.
Peut-être elle a rêvé qu'ils étaient tous partis ;
La voilà qui se calme ; elle les sent près d'elle !

Mais la lune se lève, et pâlit mes crayons.
Ne bravez pas dans l'eau ses humides rayons ;
Les pavots vont pleuvoir sur sa lente carrière.
Au ciel, qui donne tout, offrez votre prière ;
Elle est pure et charmante, et vous la dites bien.
La voix est faible encor ; mais c'est Dieu qui l'écoute !
Un faible accent vers lui sait trouver une route ;
Il entend un soupir ; il ne dédaigne rien.
Et maintenant dormez ! Leurs mains entrelacées
Semblent lier encor leurs naïves pensées.
Hélas ! ces cœurs aimants qu'elles viennent d'unir,
Ne les séparez pas, mon Dieu, dans l'avenir !

Ils dorment. Qu'ils sont beaux ! que leur mère est heureuse !
Dieu n'a pas oublié ma plainte douloureuse ;
Sa pitié m'écouta... Tout ce que j'ai perdu,
Sa pitié, je le sens, me l'a presque rendu !

Sommeil ! ange invisible, aux ailes caressantes,
Verse sur mes enfants tes fleurs assoupissantes ;
Que ton baiser de miel enveloppe leurs yeux,
Que ton vague miroir réfléchisse leurs jeux ;
Au pied de ce berceau que mon amour balance,
Fais asseoir avec toi l'immobile silence.
Ma prière est sans voix ; mais elle brûle encor.
Dieu ! bénissez ma nuit ! Dieu ! gardez mon trésor !

ÉLÉGIES.

L'INQUIÉTUDE.

Qu'est-ce donc qui me trouble ? et qu'est-ce que j'attends ?
Je suis triste à la ville, et m'ennuie au village ;
Les plaisirs de mon âge
Ne peuvent me sauver de la longueur du temps.

Autrefois, l'amitié, les charmes de l'étude,
Remplissaient sans effort mes paisibles loisirs.
Oh ! quel est donc l'objet de mes vagues désirs ?
Je l'ignore et le cherche avec inquiétude.
Si pour moi le bonheur n'était pas la gaîté,
Je ne le trouve plus dans ma mélancolie ;
Mais si je crains les pleurs autant que la folie,
Où trouver la félicité ?
Et vous qui me rendiez heureuse,
Avez-vous résolu de me fuir sans retour ?
Répondez, ma raison ; incertaine et trompeuse,
M'abandonnerez-vous au pouvoir de l'Amour ?...
Hélas ! voilà le nom que je tremblais d'entendre.
Mais l'effroi qu'il inspire est un effroi si doux !
Raison, vous n'avez plus de secret à m'apprendre,
Et ce nom, je le sens, m'en a dit plus que vous.

LE CONCERT.

Quelle soirée ! ô Dieu ! que j'ai souffert !
Dans un trouble charmant je suivais l'Espérance ;
Elle enchantait pour moi les apprêts du concert,
Et je devais y pleurer ton absence.

Dans la foule cent fois j'ai cru t'apercevoir ;
Mes vœux toujours trahis n'embrassaient que ton ombre ;
L'Amour me la laissait tout à coup entrevoir.
Pour l'entraîner bientôt vers le lieu le plus sombre.
Séduite par mon cœur toujours plus agité,
Je voyais dans le vague errer ta douce image,
Comme un astre chéri, qu'enveloppe un nuage,
Par des rayons douteux perce l'obscurité.

Pour la première fois insensible à tes charmes,
Art d'Orphée, art du cœur, j'ai méconnu ta loi ;
J'étais toute à l'Amour, lui seul régnait sur moi,
Et le cruel faisait couler mes larmes !
D'un chant divin goûte-t-on la douceur

Lorsqu'on attend la voix de celui que l'on aime ?
Je craignais ton charme suprême,
Il nourrissait trop ma langueur,
Les sons d'une harpe plaintive,
En frappant sur mon sein, le faisaient tressaillir :
Ils fatiguaient mon oreille attentive,
Et je me sentais défaillir.

Et toi ! que faisais-tu, mon idole chérie,
Quand ton absence éternisait le jour ?
Quand je donnais tout mon être à l'amour,
M'as-tu donné ta rêverie ?
As-tu gémi de la longueur du temps ?
D'un soir... d'un siècle écoulé pour attendre ?
Non ! son poids douloureux accable le plus tendre ;
Seule, j'en ai compté les heures, les instants :
J'ai langui sans bonheur, de moi-même arrachée ;
Et toi, tu ne m'as point cherchée !

Mais quoi ! l'impatience a soulevé mon sein,
Et, lasse de rougir de ma tendre infortune,
Je me dérobe à ce bruyant essaim
Des papillons du soir, dont l'hommage importune.
L'heure, aujourd'hui si lente à s'écouler pour moi,
Ne marche pas encore avec plus de vitesse ;

Mais je suis seule au moins, seule avec ma tristesse,
Et je trace, en rêvant, cette lettre pour toi,
Pour toi, que j'espérais, que j'accuse, que j'aime !
Pour toi, mon seul désir, mon tourment, mon bonheur !
Mais je ne veux la livrer qu'à toi-même,
Et tu la liras sur mon cœur.

PRIÈRE AUX MUSES.

Votre empire a troublé mon bonheur le plus doux ;
Muses rendez-moi ce que j'aime !
L'Amour fut son maître suprême ;
Il n'en a plus d'autre que vous.
Ce n'est plus pour moi qu'il délire ;
Il a banni mon nom de ses écrits touchants.
O Muses ! loin de lui sourire,
Par pitié pour l'Amour, n'écoutez plus ses chants !

Cette fièvre qui le dévore
En rêvant le transport à vos divins concerts ;
Et, doucement pressé sur le cœur qui l'adore,
Je l'entends murmurer des vers.
Que cherche-t-il ? est-ce la gloire ?
Il la plaçait dans mon amour ;
Les aveux d'un tendre retour
Étaient sa plus douce victoire.
Pensive, et seule au rendez-vous,
Que devient sa jeune maîtresse ?

Elle est muette en sa tristesse,
Quand l'ingrat chante à vos genoux.
Que sert de lui donner ma vie
S'il est heureux sans moi?
Que deviendra l'amour dans mon âme asservie,
S'il échappe à sa loi?
Cette loi si simple, si tendre,
Quand je l'apprenais dans ses yeux,
Ses yeux alors me la faisaient comprendre
Bien mieux qu'Ovide dans ses chants amoureux!
Ah! sans la définir notre âme la devine:
L'art n'apprend pas le sentiment.
Il est gravé pour moi, par une main divine,
Dans le regard de mon amant!
Où donc est-il ce regard plein d'ivresse?
Il brûle encor, mais c'est d'une autre ardeur!
J'ai donné toute ma tendresse;
Cœur partagé peut-il payer mon cœur?

Mais si d'une brillante et trompeuse chimère
L'ambitieux est épris pour jamais;
Si vous rejetez ma prière,
Muses! qu'il soit heureux, du moins, par vos bienfaits!
Heureux sans moi! je fuirai son exemple;
Trop faible en le suivant, je pourrais m'égarer.

Ouvrez-lui vos trésors, ouvrez-lui votre temple ;
A celui de l'Amour, seule, j'irai pleurer.
L'obscurité que le sort me destine
M'éloigne d'un mortel ivre de vos faveurs ;
Eh bien ! j'irai l'attendre au pied de la colline
Qu'il gravira par un sentier de fleurs.
Si quelquefois la romance attristée
Peint mon ennui, le trouble de mes sens,
Inspirée au village, elle y sera chantée ;
Et les bergers naïfs rediront mes accents.
Adieu, Muses ! la gloire est trop peu pour mon âme ;
L'amour sera ma seule erreur :
Et pour la peindre en traits de flamme,
Je n'ai besoin que de mon cœur.

LE BILLET.

Message inattendu, cache-toi sur mon cœur;
Cache-toi ! je n'ose te lire :
Tu m'apportes l'espoir; ne fût-il qu'un délire,
Je te devrai du moins l'ombre de mon bonheur !
Prolonge dans mon sein ma tendre inquiétude;
Je désire à la foi et crains la vérité :
On souffre de l'incertitude,
On meurt de la réalité !

Recevoir un billet du volage qu'on aime,
C'est presque le revoir lui-même.
En te pressant déjà j'ai cru presser sa main;
En te baignant de pleurs, j'ai pleuré sur son sein;
Et, si le repentir y parle en traits de flamme,
En lisant cet écrit je lirai dans son âme,
J'entendrai le serment qu'il a fait tant de fois,
Et j'y reconnaîtrai jusqu'au son de sa voix.
Sous cette enveloppe fragile
L'Amour a renfermé mon sort...

Ah ! le courage est difficile,
Quand on attend d'un mot ou la vie ou la mort.
Mystérieux cachet, qui m'offres sa devise,
En te brisant rassure-moi ;
Non, le détour cruel d'une affreuse surprise
Ne peut être scellé par toi.
Au temps de nos amours je t'ai choisi moi-même ;
Tu servis les aveux d'une timide ardeur,
Et sous le plus touchant emblème
Je vais voir le bonheur.
Mais, si tu dois détruire un espoir que j'adore,
Amour, de ce billet détourne ton flambeau ;
Par pitié, sur mes yeux attache ton bandeau,
Et laisse-moi douter quelques moments encore !

L'INSOMNIE.

Je ne veux pas dormir... O ma chère insomnie !
Quel sommeil aurait ta douceur !
L'ivresse qu'il accorde est souvent une erreur,
Et la tienne est réelle, ineffable, infinie.
Quel calme ajouterait au calme que je sens ?
Quel repos plus profond guérirait ma blessure ?
Je n'ose pas dormir ; non, ma joie est trop pure ;
Un rêve en distrairait mes sens.

Il me rappellerait peut-être cet orage
Dont tu sais enchanter jusques au souvenir ;
Il me rendrait l'effroi d'un douteux avenir ;
Et je dois à ma veille une si douce image !
Un bienfait de l'Amour a changé mon destin :
Oh ! qu'il m'a révélé de touchantes nouvelles !
Son message est rempli, je n'entends plus ses ailes,
J'entends encor : Demain, demain !
Berce mon âme en son absence,
Douce Insomnie, et que l'Amour

Demain me trouve, à son retour,
Riante comme l'espérance!
Pour éclairer l'écrit qu'il laissa sur mon cœur,
Sur ce cœur qui tressaille encore,
Ma lampe a ranimé sa propice lueur,
Et ne s'éteindra qu'à l'aurore.
Laisse à mes yeux ravis briller la vérité;
Écarte le sommeil, défends-moi de tout songe:
Il m'aime, il m'aime encore! O Dieu! pour quel mensonge
Voudrais-je me soustraire à la réalité?

SON IMAGE.

Elle avait fui de mon âme offensée ;
Bien loin de moi je crus l'avoir chassée.
Toute tremblante, un jour, elle arriva,
Sa douce image, et dans mon cœur rentra.
Point n'eus le temps de me mettre en colère,
Point ne savais ce qu'elle voulait faire ;
Un peu trop tard mon cœur le devina.

Sans prévenir, elle dit : « Me voilà !
« Ce cœur m'attend. Par l'Amour, que j'implore,
« Comme autrefois j'y viens régner encore. »
Au nom d'amour ma raison se troubla :
Je voulus fuir, et tout mon corps trembla.
Je bégayai des plaintes au perfide ;
Pour me toucher il prit un air timide ;
Puis à mes pieds, en pleurant, il tomba.
J'oubliai tout dès que l'Amour pleura.

L'IMPRUDENCE.

Comme une fleur, à plaisir effeuillée,
Pâlit, tombe et s'efface une brillante erreur.
Ivre de toi, je rêvais le bonheur :
Je rêvais, tu m'as éveillée.
Que ce réveil va me coûter de pleurs !
Dans le sein de l'Amour pourrai-je les répandre ?
Il m'enchaînait à toi par des liens de fleurs ;
Tu me forces à les lui rendre.
Un seul mot à nos yeux découvre l'avenir ;
Un reproche souvent attriste l'espérance.
Hélas ! s'il faut rougir d'une tendre imprudence,
Toi qui la partageas, devais-tu m'en punir ?
Loin de moi va chercher un plus doux esclavage,
Va ! de tout mon bonheur j'ai payé ton bonheur.
Eh bien ! pour t'en venger, tu m'as rendu mon cœur,
Et tu me l'as rendu brûlant de ton image.
Je le reprends ce cœur blessé par toi ;
Pardonne à mon imprévoyance :
Je lui dois ton indifférence ;
Que te faut-il encor pour te venger de moi ?

LA PRIÈRE PERDUE.

Inexplicable cœur, énigme de toi-même,
Tyran de ma raison, de la vertu que j'aime,
Ennemi du repos, amant de la douleur,
Que tu me fais de mal, inexplicable cœur !

Si l'horizon plus clair me permet de sourire,
De mon sort désarmé tu trompes le dessein ;
Dans ma sécurité tu ne vois qu'un délire ;
D'une vague frayeur tu soulèves mon sein.
Si de tes noirs soupçons l'amertume m'oppresse,
Si je veux par la fuite apaiser ton effroi,
Tu demandes du temps, quelques jours, rien ne presse ;
J'hésite, tu gémis, je cède malgré moi.
Que je crains, ô mon cœur, ce tyrannique empire !
Que d'ennuis, que de pleurs il m'a déjà coûté !
Rappelle-toi ce temps de liberté,
Ce bien perdu dont ma fierté soupire.
Tu me trahis toujours, et tu me fais pitié.
Crois-moi, rends à l'amour un sentiment trop tendre ;

Pour ton repos, si tu voulais m'entendre,
Tu n'en aurais encor que trop de la moitié !
« Non, dis-tu, non, jamais ! » Trop faible esclave, écoute,
Écoute ! et ma raison te pardonne et t'absout :
Rends-lui du moins les pleurs ! Tu vas céder sans doute ?
Hélas ! non ! toujours non ! O mon cœur ! prends donc tout.

A L'AMOUR.

Reprends de ce bouquet les trompeuses couleurs,
Ces lettres qui font mon supplice,
Ce portrait qui fut ton complice ;
Il te ressemble, il rit, tout baigné de mes pleurs.

Je te rends ce trésor funeste,
Ce froid témoin de mon affreux ennui.
Ton souvenir brûlant, que je déteste,
Sera bientôt froid comme lui.
Oh ! reprends tout. Si ma main tremble encore,
C'est que j'ai cru te voir sous ces traits que j'abhorre.
Oui, j'ai cru rencontrer le regard d'un trompeur ;
Ce fantôme a troublé mon courage timide.
Ciel ! on peut donc mourir à l'aspect d'un perfide,
Si son ombre fait tant de peur !

Comme ces feux errants dont le reflet égare,
La flamme de ses yeux a passé devant moi ;
Je rougis d'oublier qu'enfin tout nous sépare ;
Mais je n'en rougis que pour toi.

Que mes froids sentiments s'expriment avec peine !
Amour... que je te hais de m'apprendre la haine !
Éloigne-toi, reprends ces trompeuses couleurs,
Ces lettres, qui font mon supplice,
Ce portrait, qui fut ton complice ;
Il te ressemble, il rit, tout baigné de mes pleurs !

Cache au moins ma colère au cruel qui t'envoie ;
Dis que j'ai tout brisé, sans larmes, sans efforts ;
En lui peignant mes douloureux transports,
Tu lui donnerais trop de joie.
Reprends aussi, reprends les écrits dangereux,
Où, cachant sous des fleurs son premier artifice,
Il voulut essayer sa cruauté novice
Sur un cœur simple et malheureux.
Quand tu voudras encore égarer l'innocence,
Quand tu voudras voir brûler et languir,
Quand tu voudras faire aimer et mourir,
N'emprunte pas d'autre éloquence.
L'art de séduire est là, comme il est dans son cœur !
Va, tu n'as plus besoin d'étude.
Sois léger par penchant, ingrat par habitude ;
Donne la fièvre, Amour, et garde ta froideur.
Ne change rien aux aveux pleins de charmes
Dont la magie entraîne au désespoir :

Tu peux de chaque mot calculer le pouvoir,
Et choisir ceux encore imprégnés de mes larmes.
Il n'ose me répondre, il s'envole... il est loin.
Puisse-t-il d'un ingrat éterniser l'absence !
Il faudrait par fierté sourire en sa présence :
J'aime mieux souffrir sans témoin.
Il ne reviendra plus, il sait que je l'abhorre ;
Je l'ai dit à l'Amour, qui déjà s'est enfui.
S'il osait revenir, je le dirais encore :
Mais on approche, on parle... Hélas ! ce n'est pas lui !

LE RUBAN.

Cette couleur, autrefois adorée,
Ne doit plus être ma couleur ;
Elle blesse mes yeux, elle attriste mon cœur,
En retraçant l'espoir qui m'avait égarée.
Pour un objet plus frivole que moi,
Reprenez ce lien qui n'a rien de durable ;
Celui qui m'enchaîna longtemps sous votre loi
Ne me parut que trop aimable !
Il est brisé par vous, et brisé sans retour.
Faut-il en rappeler le souvenir pénible ?
Oubliez que je fus sensible,
Je l'oublîrai peut-être un jour.

Je pardonne à votre inconstance
Les maux qu'elle m'a fait souffrir ;
Leur excès m'en a su guérir :
C'est à votre abandon que je dois l'existence.
J'ai repris le serment d'être à vous pour toujours ;

Mais mon âme un instant fut unie à la vôtre,
Et, je le sens, jamais un autre
N'aura mes vœux, ne fera mes beaux jours.
Ces jours consacrés à vous plaire,
Ces vœux, si tendres et si doux,
Et toujours inspirés par vous,
Désormais qu'en pourrai-je faire ?
Aime-t-on dès qu'on veut aimer ?
Si je trouve un amant plus fidèle et plus tendre,
Mieux que vous il saura m'entendre ;
Mais comme vous saura-t-il me charmer ?
Pourquoi feignez-vous de le croire ?
Vous offensez l'amour, en accusant mon cœur.
Ah ! cet amour eût fait ma gloire,
S'il avait fait votre bonheur !
Votre bonheur hélas ! sera d'être volage ;
Vous séduirez encor dès qu'on vous entendra ;
Vous ferez le tourment de qui vous aimera ;
Et de vous, en fuyant, j'ai gardé cette image :

« Aussi léger que prompt à s'enflammer ;
De l'amour en riant il inspire l'ivresse ;
Mais pourquoi quand son amour cesse,
Ne cesse-t-on pas de l'aimer ? »

LES LETTRES.

Hélas ! que voulez-vous de moi,
Lettres d'amour, plaintes mystérieuses ?
Vous dont j'ai repoussé longtemps avec effroi
Les prières silencieuses.
Vous m'appelez... je rêve, et je cherche, en tremblant,
Sur mon cœur, une clef qui jamais ne s'égare :
D'un éclair l'intervalle à présent nous sépare,
Mais cet intervalle est brûlant !

Je n'ose respirer ! triste sans amertume,
Au passé, malgré moi, je me sens réunir :
Las d'oppresser mon sein, l'ennui qui me consume
Va m'attendre dans l'avenir.
Je cède, prends sa place, ô délirante joie !
Laisse fuir la douleur, cache-moi l'horizon :
Elle t'abandonne sa proie,
Je t'abandonne ma raison !
Oui, du bonheur vers moi l'ombre se précipite :
De ce pupitre ouvert l'Amour s'échappe encor.

Où va mon âme ?... elle me quitte !
Plus prompte que ma vue, elle atteint son trésor !
Il est là !... toujours là, sous vos feuilles chéries,
Frêles garants d'une éternelle ardeur !
Unique enchantement des tristes rêveries
Où m'égare mon cœur !
De sa pensée échos fidèles,
De ses vœux discrets monuments,
L'Amour, qui l'inspirait, a dépouillé ses ailes
Pour tracer vos tendres serments.

Soulagement d'un cœur, et délices de l'autre,
Ingénieux langage et muet entretien !
L'empire de l'absence est détruit par le vôtre ;
Je vous lis, mon regard est fixé sur le sien !
Ne renfermez-vous pas la promesse adorée
Qu'il n'aimera que moi... qu'il aimera toujours
Cette fleur qu'il a respirée,
Ce ruban qu'il porta deux jours... ?
Comme la volupté, que j'ai connue à peine,
La fleur exhale encore un parfum ravissant ;
N'est-ce pas sa brûlante haleine ?
N'est-ce pas de son âme un souffle caressant ?
Du ruban qu'il m'offrit que la couleur est belle !
Le ciel n'a pas un bleu plus pur ;

Non, des cieux le voile d'azur
Ne me charmerait pas comme elle !

Qu'ai-je lu ?... Le voilà son éternel adieu !
Je touchais au bonheur, il m'en a repoussée ;
En appelant l'espoir, ma langue s'est glacée,
Et ma froide compagne est rentrée en ce lieu !
O constante douleur ! sombre comme la haine,
Vous voilà de retour !
Prenez votre victime, et rendez-lui sa chaîne ;
Moi, je vous rends un cœur encor tremblant d'amour !

LA NUIT D'HIVER.

Qui m'appelle à cette heure et par le temps qu'il fait ?
C'est une douce voix, c'est la voix d'une fille.
Ah ! je te reconnais ; c'est toi, Muse gentille ?
Ton souvenir est un bienfait.
Inespéré retour ! aimable fantaisie !
Après un an d'exil qui t'amène vers moi ?
Je ne t'attendais plus, aimable Poésie ;
Je ne t'attendais plus, mais je rêvais à toi.

Loin du réduit obscur où tu viens de descendre,
L'amitié, le bonheur, la gaieté, tout a fui.
O ma Muse ! est-ce toi que j'y devais attendre ?
Il est fait pour les pleurs et voilé par l'ennui.
Ce triste balancier, dans son bruit monotone,
Marque d'un temps perdu l'inutile lenteur ;
Et j'ai cru vivre un siècle, enfin, quand l'heure sonne,
Vide d'espoir et de bonheur.
L'hiver est tout entier dans ma sombre retraite :
Quel temps as-tu daigné choisir ?

Que doucement par toi j'en suis distraite !
Oh ! quand il nous surprend, qu'il est beau le plaisir !
D'un foyer presque éteint la flamme salutaire
Par intervalle encor trompe l'obscurité ;
Si tu veux écouter ma plainte solitaire,
Nous causerons à sa clarté.

Petite Muse, autrefois vive et tendre,
Dont j'ai perdu la trace au temps de mes malheurs,
As-tu quelque secret pour charmer les douleurs ?
Viens ! nul autre que toi n'a daigné me l'apprendre.
Écoute ! nous voilà seules dans l'univers,
Naïvement je vais tout dire :
J'ai rencontré l'Amour, il a brisé ma lyre ;
Jaloux d'un peu de gloire, il a brûlé mes vers.

« Je t'ai chanté, lui dis-je, et ma voix, faible encore,
Dans ses premiers accents parut juste et sonore.
Pourquoi briser ma lyre ? elle essayait ta loi.
Pourquoi brûler mes vers ? je les ai faits pour toi.
Si de jeunes amants tu troubles le délire,
Cruel, tu n'auras plus de fleurs dans ton empire ;
Il en faut à mon âge, et je voulais, un jour,
M'en parer pour te plaire, et te les rendre, Amour !
Déjà je te formais une simple couronne,

Fraîche, douce en parfums. Quand un cœur pur la donne,
Peux-tu la dédaigner? Je te l'offre à genoux ;
Souris à mon orgueil et n'en sois point jaloux.
Je n'ai jamais senti cet orgueil pour moi-même,
Mais il dit mon secret, mais il prouve que j'aime.
Eh bien ! fais le partage en généreux vainqueur :
Amour, pour toi la gloire, et pour moi le bonheur.
C'est un bonheur d'aimer, c'en est un de le dire.
Amour, prends ma couronne, et laisse-moi ma lyre ;
Prends mes vœux, prends ma vie ; enfin, prends tout, cruel !
Mais laisse-moi chanter au pied de ton autel. »

Et lui : « Non, non ! Ta prière me blesse ;
Dans le silence, obéis à ma loi :
Tes yeux en pleurs, plus éloquents que toi,
Révèleront assez ma force et ta faiblesse. »

Muse, voilà le ton de ce maître si doux.
Je n'osai lui répondre, et je versai des larmes ;
Je sentis ma blessure, et je maudis ses armes.
Pauvre lyre ! je fus muette comme vous !

L'ingrat ! il a puni jusques à mon silence.
Lassée enfin de sa puissance,
Muse, je te redonne et mes vœux et mes chants.

Viens leur prêter ta grâce, et rends-les plus touchants.
Mais tu pâlis, ma chère, et le froid t'a saisie !
C'est l'hiver qui t'opprime et ternit tes couleurs.
Je ne puis t'arrêter, charmante Poésie !
Adieu ! tu reviendras dans la saison des fleurs.

L'INCONSTANCE.

Inconstance, affreux sentiment,
Je t'implorais, je te déteste.
Si d'un nouvel amour tu me fais un tourment,
N'est-ce pas ajouter au tourment qui me reste ?
Pour me venger d'un cruel abandon,
Offre un autre secours à ma fierté confuse.
Tu flattes mon orgueil, tu séduis ma raison ;
Mais mon cœur est plus tendre, il échappe à ta ruse.
Oui, prête à m'engager en de nouveaux liens,
Je tremble d'être heureuse, et je verse des larmes ;
Oui, je sens que mes pleurs avaient pour moi des charmes,
Et que mes maux étaient mes biens.

Si tu veux m'égarer dans l'amour que j'inspire,
Si tu ne veux changer ton ivresse en remords,
Arrache donc mon âme à ses premiers transports,
A ce tourment aimé que rien ne peut décrire.
Me sera-t-il payé, même par le bonheur ?
Pour le goûter jamais, mon âme est trop sensible :

Je la donne au plaisir ; une pente invincible
La ramène vers la douleur.
Comme un rêve mélancolique,
Le souvenir de mes amours
Trouble mes nuits, voile mes jours.
Il est éteint ce feu, ce charme unique,
Éteint par toi, cruelle ! En vain à mes genoux,
Tu promets d'enchaîner un amant plus aimable,
Ce cœur blessé, dont l'amour est jaloux,
Donne encore un regret, un soupir au coupable.

Qu'il m'était cher ! que je l'aimais !
Que par un doux empire il m'avait asservie !
Ah ! je devais l'aimer toute ma vie,
Ou ne le voir jamais !
Que méchamment il m'a trompée !
Se peut-il que son âme en fût préoccupée,
Quand je donnais à son bonheur
Tous les battements de mon cœur !
Dieu ! comment se peut-il qu'une bouche si tendre
Par un charme imposteur égare la vertu ?
Si ce n'est dans l'amour, où pouvait-il le prendre,
Quand il disait : « Je t'aime, m'aimes-tu ? »

O fatale inconstance ! ô tourment de mon âme !
Qu'as-tu fait de la sienne, et qu'as-tu fait de moi ?

Non, ce n'est pas l'Amour, ce n'est pas lui, c'est toi
Qui de nos jours heureux as désuni la flamme...
Je ne pouvais le croire ; un triste étonnement
Au cœur le plus sensible ôtait le sentiment.
Mes pleurs se desséchaient à leur source brûlante,
J'étais pâle, mourante ;
Mes yeux désenchantés repoussaient l'avenir ;
Tout semblait m'échapper, tout, jusqu'au souvenir.

Mais il revient, rien ne l'effare ;
La douleur en fuyant laisse encore une trace.
Si tu m'as vue un jour me troubler à ta voix,
C'est que tu l'imitais, cet accent que j'adore :
Oui, cet accent me trouble encore,
Et mon cœur fut créé pour n'aimer qu'une fois.

ÉLÉGIE.

Toi qui m'as tout repris jusqu'au bonheur d'attendre,
Tu m'as laissé pourtant l'aliment d'un cœur tendre,
L'amour ! et ma mémoire où se nourrit l'amour.
Je lui dois le passé ; c'est presque ton retour !
C'est là que tu m'entends, c'est là que je t'adore,
C'est là que sans fierté je me révèle encore.
Ma vie est dans ce rêve où tu ne fuis jamais ;
Il a ta voix ; ta voix ! tu sais si je l'aimais !
C'est là que je te plains ; car plus d'une blessure,
Plus d'une gloire éteinte a troublé, j'en suis sûre,
Ton cœur, si généreux pour d'autres que pour moi :
Je t'ai senti gémir ; je pleurais avec toi !

Qui donc saura te plaindre au fond de ta retraite,
Quand le cri de ma mort ira frapper ton sein ?
Tu t'éveilleras seul dans la foule distraite,
Où des amis d'un jour s'entr'égare l'essaim ;
Tu n'y sentiras plus une âme palpitante
Au bruit de tes malheurs, de tes moindres revers,

Ta vie, après ma mort, sera moins éclatante ;
Une part de toi-même aura fui l'univers.
Il est doux d'être aimé ! Cette croyance intime
Donne à tout on ne sait quel air d'enchantement :
L'infidèle est content des pleurs de sa victime ;
Et, fier, aux pieds d'une autre il en est plus charmant.

L'as-tu dit ?... Oui, cruel, oui, je crois tout possible ;
Je te pardonne tout, sois heureux, tout est bien,
Le ciel qui t'avait fait pour me rendre sensible,
Oublia que pour plaire il ne me donnait rien.
Et je fuis ; je t'échappe au milieu de tes fêtes,
Où tant de vœux ont divisé nos pas !
L'éloignement, triste bienfait, hélas !
Semble un rideau jeté sur tes conquêtes.
Je n'entends plus ces déchirantes voix,
Qui vont chercher des pleurs jusques au fond des âmes ;
Ces mots inachevés, qui m'ont dit tant de fois
Les noms changeants de tes errantes flammes ;
Je les sais tous ! ils ont brisé mes vœux ;
Mais je n'étouffe plus dans mon incertitude :
Nous mourrons désunis ; n'est-ce pas, tu le veux ?
Pour t'oublier, viens voir !... qu'ai-je dit ? vaine étude,
Où la nature apprend à surmonter ses cris,
Pour déguiser mon cœur, que m'avez-vous appris ?

La vérité s'élance à mes lèvres sincères ;
Sincère, elle t'appelle, et tu ne l'entends pas !
Ah ! sans t'avoir troublé qu'elle meure tout bas !
Je ne sais point m'armer de froideurs mensongères :
Je sais fuir ; en fuyant on cache sa douleur,
Et la fatigue endort jusqu'au malheur.
Oui, plus que toi l'absence est douce aux cœurs fidèles :
Du temps qui nous effeuille elle amortit les ailes ;
Son voile a protégé l'ingrat qu'on veut chérir :
On ose aimer encore, on ne veut plus mourir.

A DÉLIE.

Du goût des vers pourquoi me faire un crime ?
Leur prestige est si doux pour un cœur attristé !
Il ôte un poids au malheur qui m'opprime ;
Comme une erreur plus tendre, il a sa volupté.
Légère, libre encor, d'hommages entourée,
Dans les plaisirs coulent vos heureux jours ;
Et, paisiblement adorée,
Vous riez avec les Amours.
Ah ! loin de la troubler, qu'ils charment votre vie !
Que pour vous le printemps soit prodigue de fleurs :
Que tout prenne à vos yeux ses brillantes couleurs !
Riez, riez toujours, ô volage Délie !
Abandonnez vos nuits aux songes les plus doux ;
Qu'ils soient de vos beaux jours une glace fidèle !
A force de bonheur soyez encor plus belle,
Et qu'au réveil l'Amour vous le dise à genoux !

Mais quoi ! si vous trouviez un rebelle à vos charmes,
Après mille serments s'il trahissait vos vœux,

La douce flamme de vos yeux
S'éteindrait bientôt dans les larmes.
Vous sentiriez alors le besoin de rêver,
De livrer au hasard votre marche incertaine,
De ralentir vos pas au bruit d'une fontaine,
Et d'y pleurer les maux que je viens d'éprouver.
N'enviez plus à votre amie
Un plaisir aussi douloureux :
Ravir la plainte aux malheureux,
C'est leur dire : Quittez la vie !

Quand je vous vois disputer au miroir
De fraîcheur et de grâce avec les fleurs que j'aime,
Quand je vous y vois prendre en secret, pour vous-même,
Tout le plaisir que l'on goûte à vous voir,
M'entendez-vous, ô ma chère Délie,
Vous reprocher un passe-temps si doux ?
Non ! je deviens moins sombre en vous voyant jolie ;
Je pardonne à l'Amour, je lui souris pour vous.
Mais si de la gaîté la parure est l'emblême,
Elle donne un éclat plus triste à la pâleur :
A la beauté brillante il faut un diadème,
Il faut un voile à la douleur.

De ce lis embaumé, qui pour vous vient d'éclore,
Couronnez votre front charmant ;

Mon front, que l'ennui décolore,
Doit se pencher sans ornement.
Du sort qui m'enchantait la fatale inconstance
De ma jeunesse a flétri l'espérance ;
Un orage a courbé le rameau délicat,
Et mes vingt ans passeront sans éclat :
Je les donne à la solitude ;
Je donne aux Muses mes loisirs.
L'art de plaire fait votre étude,
L'art d'aimer fera mes plaisirs.
Mais non, je l'oublîrai cet art, ce don funeste,
Qui servit à l'Amour quand il forma mon cœur.
Non ! ce présent des cieux ne fait pas le bonheur :
C'est pourtant le seul qui me reste !
Le monde où vous régnez me repoussa toujours ;
Il méconnut mon âme à la fois douce et fière ;
Et d'un froid préjugé l'invincible barrière
Au froid isolement condamna mes beaux jours.
L'infortune m'ouvrit le temple de Thalie,
L'espoir m'y prodigua ses riantes erreurs ;
Mais je sentis parfois couler mes pleurs,
Sous le bandeau de la Folie.
Dans ces jeux où l'esprit nous apprend à charmer,
Le cœur doit apprendre à se taire ;
Et lorsque tout nous ordonne de plaire,

Tout nous défend d'aimer.
Oh ! des erreurs du monde inexplicable exemple,
Charmante Muse ! objet de mépris et d'amour,
Le soir on vous honore au temple,
Et l'on vous dédaigne au grand jour.
Je n'ai pu supporter ce bizarre mélange
De triomphe et d'obscurité,
Où l'orgueil insultant nous punit et se venge
D'un éclair de célébrité.
Trop sensible au mépris, de gloire peu jalouse,
Blessée au cœur d'un trait dont je ne puis guérir,
Sans prétendre aux doux noms et de mère et d'épouse
Il me faut donc mourir !

Mais vous qui connaissez mon âme toujours pure,
Qui gémissez pour moi des caprices du sort,
Vous qui savez, hélas ! qu'en ma retraite obscure
Il me poursuit encor ;
Faites grâce, du moins, à l'innocent délire
Qui m'apprend, sans effort, à moduler des vers.
Seule, je suis pourtant moins seule avec ma lyre :
Quelqu'un m'entend, me plaint, dans l'univers.

A DÉLIE.

Par un badinage enchanteur,
Vous aussi, vous m'avez trompée !
Vous m'avez fait embrasser une erreur :
Légère comme vous, elle s'est échappée.
Pour me guérir du mal qu'Amour m'a fait,
Vous avez abusé de votre esprit aimable ;
Et je vous trouverais coupable,
Si je pouvais en vous trouver rien d'imparfait.
Je l'ai vu cet amant si discret et si tendre ;
J'ai suivi son maintien, son silence, sa voix.
Ai-je pu m'abuser sur l'objet de son choix ?
Ses regards vous parlaient, et j'ai su les entendre.
Mon cœur est éclairé, mais il n'est point jaloux.
J'ai lu ces vers charmants où son âme respire ;
C'est l'Amour qui l'inspire,
Et l'inspire pour vous.
Pour vous aussi je veux être la même.
Non, vous n'inspirez pas un sentiment léger ;
Que ce soit d'amitié, d'amour, que l'on vous aime,

Le cœur qui vous aima ne peut jamais changer.
Laissez-moi ma mélancolie :
Je la préfère à l'ivresse d'un jour :
On peut rire avec la Folie,
Mais il n'est pas prudent de rire avec l'Amour.
Laissez-moi fuir un danger plein de charmes,
Ne m'offrez plus un cœur qui n'est qu'à vous :
Le badinage le plus doux
Finit quelquefois par les larmes.

Mais je n'ai rien perdu, la tranquille amitié
Redeviendra bientôt le charme de ma vie ;
Je renonce à l'amant, et je garde une amie :
C'est du bonheur la plus douce moitié.

A DÉLIE.

Oui ! cette plainte échappe à ma douleur :
Je le sens, vous m'avez perdue.
Vous avez, malgré moi, disposé de mon cœur,
Et du vôtre jamais je ne fus entendue.

Ah ! que vous me faites haïr
Cette feinte amitié qui coûte tant de larmes !
Je n'étais point jalouse de vos charmes,
Cruelle ! de quoi donc vouliez-vous me punir ?
Vos succès me rendaient heureuse ;
Votre bonheur me tenait lieu du mien :
Et quand je vous voyais attristée ou rêveuse,
Pour vous distraire encor j'oubliais mon chagrin.
Mais ce perfide amant dont j'évitais l'empire,
Que vous avez instruit dans l'art de me séduire,
Qui trompa ma raison par des accents si doux,
Je le hais encor plus que vous.
Par quelle cruauté me l'avoir fait connaître ?
Par quel affreux orgueil voulut-il me charmer ?

Ah ! si l'ingrat ne peut aimer,
A quoi sert l'amour qu'il fait naître ?
Je l'ai prévu, j'ai voulu fuir :
L'Amour jamais n'eut de moi que des larmes.
Vous avez ri de mes alarmes,
Et vous riez encor quand je me sens mourir !

Grâce à vous, j'ai perdu le repos de ma vie :
Votre imprudence a causé mon malheur,
Et vous m'avez ravi jusques à la douceur
De pleurer avec mon amie !
Laissez-moi seule avec mon désespoir,
Vous ne pouvez me plaindre ni m'entendre ;
Vous causez la douleur, sans même la comprendre ;
A quoi me servirait de vous la laisser voir ?
Victime d'un amant, par vous-même trahie,
J'abhorre l'Amitié, je la fuis sans retour ;
Et je vois, à sa perfidie,
Que l'ingrate est sœur de l'Amour.

LE SOUVENIR.

A MONSIEUR ***.

Votre main bienfaisante et sûre
A fermé plus d'une blessure ;
Partout votre art consolateur
Semble porter la vie et chasser la douleur.
Hélas ! il en est une à vos secours rebelle,
Et je dois mourir avec elle.
Je n'ai pas d'autre mal ; mais il fera mon sort.
Jugez si ce mal est extrême !
Je le crois, pour votre art lui-même,
Plus invincible que la mort.
Son empire est au cœur, ses tourments sont à l'âme ;
Ses effets sont des pleurs, sa cause est une flamme
Qui dévore en secret l'espoir de l'avenir ;
Et ce mal est un souvenir.

LA SÉPARATION.

Il est fini ce long supplice!
Je t'ai rendu tes serments et ta foi,
Je n'ai plus rien à toi.
Quel douloureux effort! quel entier sacrifice!
Mais, en brisant les plus aimables nœuds,
Nos cœurs toujours unis semblent toujours s'entendre;
On ne saura jamais lequel fut le plus tendre,
Ou le plus malheureux.

A t'oublier c'est l'honneur qui m'engage,
Tu t'y soumets, je n'ai plus d'autre loi.
O toi qui m'as donné l'exemple du courage,
Aimais-tu moins que moi?
Va! je te plains autant que je t'adore;
Je t'ai permis de trahir tes amours,
Mais moi, pour t'adorer, je serai libre encore;
Je veux l'être toujours.

Je l'ai promis, je vivrai pour ta gloire.
Cher objet de mon souvenir,

Sois le charme de ma mémoire,
Et l'espoir de mon avenir.
Si jamais dans ma solitude,
Ton nom pour toujours adoré,
Vient frapper mon cœur déchiré
Qu'il adoucisse au moins ma tendre inquiétude !
Que l'on me dise : Il est heureux,
Oui, sois heureux, ou du moins plus paisible,
Malgré l'Amour, et le sort inflexible
Qui m'enlève à tes vœux.

Adieu,... mon âme se déchire !
Ce mot que, dans mes pleurs, je n'ai pu prononcer,
Adieu ! ma bouche encor n'oserait te le dire,
Et ma main vient de le tracer.

ADIEU, MES AMOURS!

Adieu, mes fidèles amours,
Adieu, le charme de ma vie!
Notre félicité d'amertume est suivie,
Et nous avons bien cher payé quelques beaux jours!
Mais le remords ne trouble point notre âme,
Et, comme toi, fidèle en mes douleurs,
Contre tous les plaisirs d'une nouvelle flamme
Je n'échangerais pas mes pleurs.

Pendant le jour, écartant ton image,
Mes souvenirs et mes vœux superflus,
Je supporte mon sort; et, presque avec courage,
Je me dis: Il ne viendra plus!

Le soir, en ma douleur, et plus faible et plus tendre,
Oubliant que pour nous il n'est plus d'avenir,
Je me laisse entraîner au bonheur de t'attendre,
Et je me dis: Il va venir!

Mais, quand l'heure a détruit cet espoir plein de charmes,
Je plains, sans l'accuser, un amant si parfait ;
Je regarde le ciel, en essuyant mes larmes,
Et je me dis : Il a bien fait !

Oui, de trop de regrets l'espérance est suivie ;
Je renonce au bonheur : j'ai perdu mes beaux jours.
Adieu, le charme de ma vie !
Adieu, mes fidèles amours !

LA PROMENADE D'AUTOMNE.

Te souvient-il, ô mon âme, ô ma vie,
D'un jour d'automne et pâle et languissant?
Il semblait dire un adieu gémissant
Aux bois qu'il attristait de sa mélancolie.
Les oiseaux dans les airs ne chantaient plus l'espoir;
Une froide rosée enveloppait leurs ailes,
Et, rappelant au nid leurs compagnes fidèles,
Sur des rameaux sans fleurs ils attendaient le soir.
Les troupeaux, à regret menés aux pâturages,
N'y trouvaient plus que des herbes sauvages;
Et le pâtre, oubliant sa rustique chanson,
Partageait le silence et le deuil du vallon;
Rien ne charmait l'ennui de la nature;
La feuille qui perdait sa riante couleur,
Les coteaux dépouillés de leur verte parure,
Tout demandait au ciel un rayon de chaleur.

Seule, je m'éloignais d'une fête bruyante;
Je fuyais tes regards, je cherchais ma raison.

Mais la langueur des champs, leur tristesse attrayante.
A ma langueur secrète ajoutaient leur poison.
Sans but et sans espoir suivant ma rêverie,
Je portais au hasard un pas timide et lent.
L'Amour m'enveloppa de ton ombre chérie,
Et, malgré la saison, l'air me parut brûlant.
Je voulais, mais en vain, par un effort suprême,
En me sauvant de toi, me sauver de moi-même.
Mon œil, voilé de pleurs, à la terre attaché,
Par un charme invincible en fut comme arraché.
A travers les brouillards, une image légère
Fit palpiter mon sein de tendresse et d'effroi ;
Le soleil reparaît, l'environne, l'éclaire,
Il entr'ouvre les cieux... Tu parus devant moi.
Je n'osai te parler : interdite, rêveuse,
Enchaînée et soumise à ce trouble enchanteur,
Je n'osai te parler : pourtant j'étais heureuse ;
Je devinais ton âme, et j'entendis mon cœur.

Mais quand ta main pressa ma main tremblante,
Quand un frisson léger fit tressaillir mon corps,
Quand mon front se couvrit d'une rougeur brûlante,
Dieu ! qu'est-ce donc que je sentis alors ?
J'oubliai de te fuir, j'oubliai de te craindre,
Pour la première fois ta bouche osa se plaindre ;

Ma douleur à la tienne osa se révéler,
Et mon âme vers toi fut prête à s'exhaler!
Il m'en souvient! T'en souvient-il, ma vie,
De ce tourment délicieux,
De ces mots arrachés à ta mélancolie :
« Ah! si je souffre, on souffre aux cieux! »

Des bois nul autre aveu ne troubla le silence.
Ce jour fut de nos jours le plus beau, le plus doux;
Prêt à s'éteindre, enfin il s'arrêta sur nous,
Et sa fuite à mon cœur présagea ton absence.
L'âme du monde éclaira notre amour;
Je vis ses derniers feux mourir sous un nuage;
Et dans nos cœurs brisés, désunis sans retour,
Il n'en reste plus que l'image.

ÉLÉGIE.

Il fait nuit : le vent souffle et passe dans ma lyre ;
Ma lyre tristement s'éveille auprès de moi :
On dirait qu'elle pleure un tourment, un délire ;
On dirait qu'elle essaie à se plaindre de toi ;
De toi, qu'elle appelait pour m'aider à t'attendre,
Qui la rendis si vraie, et par malheur si tendre !
Car tu ne peux ravir à ses accords touchants
Ton nom, toujours ton nom, qui courait dans mes chants,
Elle ne le dit plus ce nom doux et sonore ;
Elle ne le dit plus, elle le pleure encore !
Combien elle a frémi, combien elle a chanté,
Sous les prompts battements de mon cœur agité,
Alors que, dans l'orgueil des amantes aimées,
Je confiais mon âme aux cordes animées !
Je croyais que les cieux ne donnaient tant d'amour
Que pour en pénétrer une autre âme à son tour !

Ah ! j'aurais dû mourir, doucement endormie,
Dans cette erreur charmante où j'étais ton amie.
Devrait-on s'éveiller de ces rêves confus,
Pour y penser toujours, et pour n'y croire plus ?

LES REGRETS.

J'ai tout perdu ! mon enfant par la mort,
Et dans quel temps ! mon ami par l'absence,
Je n'ose dire, hélas ! par l'inconstance ;
Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort.

Mais cet enfant, cet orgueil de mon âme,
Je ne le devrai plus qu'aux erreurs du sommeil ;
De ses beaux yeux j'ai vu mourir la flamme,
Fermés par le repos qui n'a point de réveil.

Comme échappé du ciel, il passa dans le monde ;
D'un ange il y montra la forme et les attraits.
Pour payer ce moment de douceur sans seconde
Mes pleurs doivent couler pour ne tarir jamais !

Tu t'es enfui, doux trésor d'une mère,
Gage adoré de mes tristes amours ;
Tes beaux yeux, en s'ouvrant un jour à la lumière,
Ont condamné les miens à te pleurer toujours.

A mes transports tu venais de sourire ;
Mes bras tremblants entouraient ton berceau ;
Le sommeil me surprit dans cet heureux délire...
Je m'éveillai sur un tombeau.

Moment affreux dont je suis obsédée,
Pour vous tracer je n'ai force ni voix.
Faut-il le perdre, à toute heure, en idée !
Mon Dieu ! pour en mourir c'est assez d'une fois !

C'est ici, sous ces fleurs, qu'il m'attend, qu'il repose ;
C'est ici que mon cœur se consume avec lui.
Amour, plains-tu les maux où ton délire expose ?
Non ! tu nous fuis, ingrat, quand le bonheur a fui.



Carle del (1822) Gavel, sc.

DÉLIE

A DÉLIE.

Toi, dont jamais les larmes
N'ont terni la beauté,
Enveloppe tes charmes,
Enchaîne ta gaîté ;
Que ta grâce divine,
Sous un voile de deuil,
S'abandonne et s'incline
Sur le bord d'un cercueil !

Quitte cette guirlande
Qui pare tes attraits ;
Laisse-la pour offrande
A ce jeune cyprès.
C'est ici le mélange
Des roses et des pleurs ;
C'est l'asile d'un ange :
Qu'il dorme sous des fleurs !

Vois-tu, sous l'herbe tendre,
Ce précieux tombeau ?

Là mon cœur vient attendre
Qu'on en creuse un nouveau.
Oui, mon fils, l'arbre sombre
Qui se penche vers toi,
En te gardant son ombre,
Croîtra bientôt sur moi !

Toi, dont jamais les larmes
N'ont terni la beauté,
Ne voile plus tes charmes,
Rappelle ta gaîté.
Adieu, belle Délie !
Je te rends au plaisir.
Retourne vers la vie
Et laisse-moi mourir.

LA DOULEUR.

Sombre douleur, dégoût du monde,
Fruit amer de l'adversité,
Où l'âme anéantie, en sa chute profonde,
Rêve à peine à l'éternité,
Soulève ton poids qui m'opprime,
Dieu l'ordonne ; un moment laisse-moi respirer.
Ah ! si le désespoir à ses yeux est un crime,
Laisse-moi donc la force d'espérer !

Si dès mes jeunes ans j'ai repoussé la vie,
Si la mélancolie enveloppa mes jours,
Si l'amitié, si les amours,
M'ont attristée autant qu'ils m'avaient asservie ;
Si déjà mon printemps n'est qu'un froid souvenir,
Si la mort a soufflé sur une jeune flamme
Qui vient, en s'éteignant, d'éteindre aussi mon âme,
Laisse-moi vivre au moins dans un autre avenir !
Laisse-moi respirer, désespoir d'une mère !
Dieu l'ordonne, Dieu parle à mon cœur éperdu.

« Suis mon arrêt, dit-il, reste encor sur la terre. »
S'il ne venait de Dieu, serait-il entendu ?
Mais, vers l'éternité quand cette âme brûlante
S'envolera, baignée encor de pleurs,
Délivrée à jamais d'une chaîne accablante,
Je reverrai mon fils : quel prix de mes douleurs !
Éternité consolante ou terrible !
Pour le méchant, c'est l'enfer, c'est son cœur ;
Mais pour l'être innocent, malheureux et sensible,
C'est le repos, c'est le bonheur !

O Dieu ! quand de mon fils sonna l'heure suprême,
Un doute affreux ne m'a pas fait frémir :
Non, cet être charmant, au sein de la mort même,
N'a fait que s'endormir.

O tendresse ! ô douleur ! ô sublime mélange !
Ses yeux remplis d'amour se ferment sur mes yeux ;
Je m'attache à son corps... Ce n'était plus qu'un ange
Qui s'envolait aux cieux.

LES DEUX MÈRES.

N'approchez pas d'une mère affligée,
Enfant, je ne sourirai plus.
Vos jeux naïfs, vos soins sont superflus,
Et ma douleur n'en sera pas changée.
Laissez-moi seule à l'ennui de mon sort.
Quand la vie à vos yeux s'ouvre avec tous ses charmes,
Enfant, plaindriez-vous mes larmes ?
Vous ne comprenez pas la mort.
La mort ! ce mot qui glace l'espérance,
Ne touche pas votre heureuse ignorance.
Ici le malheureux cherche un autre avenir :
Hélas ! ne chantez pas lorsque j'y viens mourir.

De ces noirs arbrisseaux l'immobile feuillage,
Des pieuses douleurs les simples monuments,
D'un champ vaste, morne et sauvage,
Sont les seuls ornements.
L'écho de cette enceinte est une plainte amère.
Qu'y venez-vous chercher ? Courez vers votre mère,

Portez-lui votre amour, vos baisers et vos fleurs ;
Ces trésors sont pour elle, et pour moi sont les pleurs.
Allez ! sur l'autre rive elle s'est arrêtée ;
Abandonnez vos fleurs au courant du ruisseau ;
Doucement entraîné par l'eau,
Qu'un bouquet vous annonce à son âme enchantée.
Vous la verrez sourire, en attirant des yeux
Ce don simple apporté par le flot du rivage ;
Et, cherchant à fixer votre mobile image,
Tressaillir à vos cris joyeux.

Je l'aurais vue, au temps où j'excitais l'envie,
Même en vous caressant, rêver à mon bonheur.
Cette suave joie, où se baignait mon cœur,
N'est plus qu'un poison lent distillé sur ma vie.
Mon triomphe est passé, le sien croît avec vous :
C'est à moi de rêver à son bonheur suprême ;
Elle est mère, et je pleure. O sentiment jaloux !
On peut donc vous connaître au sein de la mort même ?
Mais pour un cœur flétri les pleurs sont un bienfait :
Le mien a respiré du poids qui l'étouffait ;
Celui de votre mère en tremblant vous appelle,
Courez vous jeter dans son sein.

Ce jour est sans nuage, oh ! passez-le près d'elle !
Un beau jour a souvent un affreux lendemain.

Ne foulez plus cette herbe où se cache une tombe ;
D'un ange vous troublez le tranquille sommeil.
Dieu ne m'a promis son réveil
Qu'en arrachant mon âme à mon corps qui succombe.

Dans cet enclos désert, dans ce triste jardin,
Tout semble m'annoncer ce repos que j'implore ;
Et, sous un froid cyprès, mon sang, qui brûle encore,
Sera calme demain.
O douce plante ensevelie !
Sur un sol immortel tes rameaux gracieux
Couvriront ma mélancolie
D'un ombrage délicieux.
Ta tige élevée et superbe
Ne craindra plus le ver rongeur
Qui veut la dévorer sous l'herbe,
Comme il a dévoré ta fleur.
Cette fleur, au temps échappée,
D'un rayon pur enveloppée,
Reprendra toute sa beauté ;
Son doux éclat fera ma gloire,
Et le tourment de ma mémoire
En sera la félicité.

Mais une jeune voix trouble encor ma prière
Et m'arrache au bonheur que je viens d'entrevoir :

Tout à coup ramenée aux songes de la terre,
J'ai tressailli, j'ai cru le voir !
Oui ! j'ai cru te revoir, idole de mon âme,
Lorsqu'avec tant d'amour tu t'élançais vers moi.
D'un flambeau consumé rallume-t-on la flamme ?
Non ! sa clarté trop vive est éteinte avec toi.
Et vous qui m'attristez, vous n'avez en partage
Sa beauté, ni la grâce où brillait sa candeur,
Enfant ! mais vous avez son âge :
C'en est assez pour déchirer mon cœur !

LE PRESSENTIMENT.

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence,
Qui, portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance.
C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir;
C'est un subit effroi dans une âme paisible;
Enfin, c'est pour l'être sensible
Le fantôme de l'avenir.

Pressentiment, dont j'éprouvai l'empire,
Oh! qui peut résister à tes vagues douleurs?
Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs,
Et de mon front joyeux tu chassas le sourire.

Oui, je t'ai vu, couvert d'un voile noir,
Aux plus beaux jours de mon jeune âge;
Tu formas le premier nuage
Qui des beaux jours lointains enveloppa l'espoir.
Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse;

Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs ;
Et je voyais la riante jeunesse
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs.
Au sein de mes chères compagnes,
Courant dans les vertes campagnes,
Frappant l'air de nos doux accents,
Qui pouvait attrister mes sens ?
Comme les fauvettes légères
Se rassemblent dans les bruyères,
La saison des fleurs et des jeux
Rassemblait notre essaim joyeux.
Un jour, dans ces jeux pleins de charmes,
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur :
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versai des larmes !
En revenant je ralentis mes pas,
Je remarquai du jour le feu prêt à s'éteindre,
Sa chute à l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre ;
Mes compagnes dansaient... moi, je ne dansai pas.
Un mois après, j'errai dans ce lieu solitaire ;
Hélas ! ce n'était plus pour y chercher des fleurs :
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs,
Et j'étais seule au tombeau de ma mère !

ÉLÉGIE.

J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie, en se formant, fut promise à la tienne ;
Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu ;
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.
Je l'entendis un jour et je perdis la voix ;
Je l'écoutai longtemps, j'oubliai de répondre.
Mon être avec le tien venait de se confondre ;
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.
Savais-tu ce prodige ? Eh bien, sans te connaître,
J'ai deviné par lui mon amant et mon maître,
Et je le reconnus dans tes premiers accents,
Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissants.
Ta voix me fit pâlir, et mes yeux se baissèrent.
Dans un regard muet nos âmes s'embrassèrent ;
Au fond de ce regard ton nom se révéla,
Et sans le demander j'avais dit : Le voilà !
Dès lors il ressaisit mon oreille étonnée ;
Elle y devint soumise, elle y fut enchaînée.
J'exprimais par lui seul mes plus doux sentiments ;

Je l'unissais au mien pour signer mes serments.
Je le lisais partout, ce nom rempli de charmes,
Et je versais des larmes.
D'un éloge enchanteur toujours environné,
A mes yeux éblouis il s'offrait couronné.
Je l'écrivais... bientôt je n'osai plus l'écrire,
Et mon timide amour le changeait en sourire.
Il me cherchait la nuit, il berçait mon sommeil,
Il résonnait encore autour de mon réveil ;
Il errait dans mon souffle, et, lorsque je soupire,
C'est lui qui me caresse et que mon cœur respire.
Nom chéri ! nom charmant ! oracle de mon sort !
Hélas ! que tu me plais, que ta grâce me touche !
Tu m'annonças la vie, et, mêlé dans la mort,
Comme un dernier baiser tu fermeras ma bouche.

ÉLÉGIE.

Je m'ignorais encor, je n'avais pas aimé.
L'amour ! si ce n'est toi, qui pouvait me l'apprendre ?
A quinze ans, j'entrevis un enfant désarmé ;
Il me parut plus folâtre que tendre :
D'un trait sans force il effleura mon cœur ;
Il fut léger comme un riant mensonge ;
Il offrait le plaisir, sans parler de bonheur ;
Il s'envola. Je ne perdis qu'un songe.
Je l'ai vu dans tes yeux cet invincible amour,
Dont le premier regard trouble, saisit, enflamme,
Qui commande à nos sens, qui s'attache à notre âme,
Et qui l'asservit sans retour.
Cette félicité suprême,
Cet entier oubli de soi-même,
Ce besoin d'aimer pour aimer,
Et que le mot amour semble à peine exprimer,
Ton cœur seul le renferme, et le mien le devine ;
Je sens à tes transports, à ma fidélité,
Qu'il veut dire à la fois, bonheur, éternité,
Et que sa puissance est divine.

ÉLÉGIE.

Ma sœur, il est parti ! ma sœur, il m'abandonne !
Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs,
Je meurs. Embrasse-moi, pleure pour moi... pardonne...
Je n'ai pas une larme, et j'ai besoin de pleurs.
Tu gémis ? Que je t'aime ! Oh ! jamais le sourire
Ne te rendit plus belle aux plus beaux de nos jours.
Tourne vers moi les yeux, si tu plains mon délire ;
Si tes yeux ont des pleurs, regarde-moi toujours.
Mais retiens tes sanglots. Il m'appelle, il me touche,
Son souffle en me cherchant vient d'effleurer ma bouche.
Laisse, tandis qu'il brûle et passe autour de nous,
Laisse-moi reposer mon front sur tes genoux.

Écoute ! ici, ce soir, à moi-même cachée,
Je ne sais quelle force attirait mon ennui :
Ce n'était plus son ombre à mes pas attachée,
Oh ! ma sœur, c'était lui !
C'était lui, mais changé, mais triste. Sa voix tendre
Avait pris des accents inconnus aux mortels,

Plus ravissants, plus purs, comme on croit les entendre
Quand on rêve des cieux aux pieds des saints autels.
Il parlait, et ma vie était près de s'éteindre.
L'étonnement, l'effroi, ce doux effroi du cœur,
M'enchaînait devant lui. Je l'écoutais se plaindre,
Et, mourante pour lui, je plaignais mon vainqueur...
Il parlait, il rendait la nature attentive ;
Tout se taisait. Des vents l'haleine était captive ;
Du rossignol ému le chant semblait mourir ;
On eût dit que l'eau même oubliait de courir.

Hélas ! qu'avait-il fait alors pour me déplaire ?
Il gémissait, me cherchait comme toi.
Non, je n'avais plus de colère,
Il n'était plus coupable, il était devant moi.

Sais-tu ce qu'il m'a dit ? des reproches... des larmes...
Il sait pleurer, ma sœur !
O Dieu ! que sur son front la tristesse a de charmes !
Que j'aimais de ses yeux la brûlante douceur !
Sa plainte m'accusait ; le crime... je l'ignore :
J'ai fait pour l'expliquer des efforts superflus.
Ces mots seuls m'ont frappée, il me les crie encore :
« Je ne te verrai plus ! »

Et je l'ai laissé fuir, et ma langue glacée
A murmuré son nom qu'il n'a pas entendu ;
Et sans saisir sa main ma main s'est avancée,
Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu.

ÉLÉGIE.

Quoi ! les flots sont calmés, et les vents sans colère
Aplanissent la route où je vais m'égarer !
J'ai vu briller le phare, et l'onde qui s'éclaire
Double l'affreux signal qui doit nous séparer !
Que fait-il ? Ah ! s'il dort, il rêve son amie ;
Bercé dans mon image, il attend le réveil !
Comme l'onde paisible, il me croit endormie,
Et son rêve abusé sourit à mon sommeil.

Emmenez-moi, ma sœur. Dans votre sein cachée,
Comme une pâle fleur de sa tige arrachée,
Sauvez-moi de ces lieux. Dites : C'est sans retour !
Cet effort finira ma vie ou mon amour.
Emportez ma douleur loin de lui, loin du monde ;
Loin de moi, s'il se peut, ma sœur, emportez-moi !
Mais la nuit qui nous couvre est-elle assez profonde ?
Oh ! non ; les flots, le ciel tout me remplit d'effroi.
Est-il temps de mourir ? Et lui, lui que j'adore,
Ne puis-je, en le fuyant, vous le nommer encore ?

Ne puis-je de sa voix appeler la douceur ?
Ne puis-je le revoir ?... Non ! Sauvez-moi, ma sœur.
Mon mal est dans sa vue ; et lorsque j'y succombe,
Mon mal doit vous toucher : ce n'est pas le remord.
Cachez-moi dans vos bras, dans la nuit, dans la tombe
Je demande à le fuir, je ne crains plus la mort.

Venez ! s'il descendait sur la plage déserte,
Un charme sur mes pas attirerait ses pas :
Prête à me confier à la vague entr'ouverte,
Je lui dirais adieu... je ne partirais pas.

Il sait tout. O ma sœur ! il demandait mon âme ;
Nos regards se parlaient malgré nous confondus.
Tout baignés de tristesse, et de pleurs et de flamme,
Dans ses regards si doux les miens se sont perdus.
Et je fuis ! et des cieux la pitié m'abandonne !
Je ne les verrai plus, ils étaient dans ses yeux.
Si tu voyais ses yeux ! Oh ! l'ange qui pardonne
Doit regarder ainsi quand il ouvre les cieux !

J'étais seule avec lui, j'écoutais son silence ;
L'heure, une fois pour nous, perdit sa vigilance.
Contre un penchant si vrai, si longtemps combattu,
Ma sœur, je n'avais plus d'appui que sa vertu.

Pour arracher mon cœur à sa peine chérie
Et distraire du sien la sombre rêverie,
Je cherchais le secours de ces accords puissants
Qui de plus d'un orage avaient calmé ses sens.
J'essayais d'une main faible et mal assurée,
Cet art consolateur d'une âme déchirée ;
Je disputais son âme à ses vagues désirs ;
Je ramenais le temps de nos plus doux loisirs ;
Son sourire trompait ma crédule espérance,
Et j'unissais ainsi la ruse à l'innocence.
Dieu ! que je m'abusais à ce calme trompeur !
Pour la première fois son regard me fit peur,
De ma gaîté timide il détruisit les charmes,
Et ma voix s'éteignit dans un torrent de larmes.
« Non ! dit-il, non, jamais tu n'as connu l'Amour ! »
J'ai voulu me sauver... il pleurait à son tour.
J'ai senti fuir mon âme effrayée et tremblante :
Ma sœur, elle est encor sur sa bouche brûlante.

Sauvez-moi ! sauvez-moi ! De lointaines clameurs
Appellent au rivage une barque tardive.
De l'écho du rocher que la voix est plaintive !
Répondez-lui pour moi, je vous suivrai... je meurs.

ÉLÉGIE.

Peut-être un jour sa voix tendre et voilée
M'appellera sous de jeunes cyprès ;
Cachée alors au fond de la vallée,
Plus heureuse que lui, j'entendrai ses regrets.
Lentement, des coteaux je le verrai descendre ;
Quand il croira ses pas et ses vœux superflus,
Il pleurera ! ses pleurs rafraîchiront ma cendre ;
Enchaînée à ses pieds, je ne le fuirai plus.
Je ne le fuirai plus ! je l'entendrai ; mon âme,
Brûlante autour de lui, voudra sécher ses pleurs ;
Et ce timide accent, qui trahissait ma flamme,
Il le reconnaîtra dans le doux bruit des fleurs.
Oh ! qu'il trouve un rosier mourant et solitaire !
Qu'il y cherche mon souffle et l'attire en son sein !
Qu'il dise : « C'est pour moi qu'il a quitté la terre ;
Ses parfums sont à moi, ce n'est plus un larcin. »
Qu'il dise : « Un jour à peine il a bordé la rive ;
Son vert tendre égayait le limpide miroir ;
Et ses feuilles déjà, dans l'onde fugitive,

Tombent. Faible rosier, tu n'as pas vu le soir ! »
Alors, peut-être, alors l'hirondelle endormie,
A la voix d'un amant qui pleure son amie,
S'échappera du sein des parfums précieux,
Emportant sa prière et ses larmes aux cieux.
Alors, rêvant aux biens que ce monde nous donne,
Il laissera tomber sur le froid monument
Les rameaux affligés dont la gloire environne
Son front triste et charmant.

Alors je resterai seule, mais consolée,
Les vents respecteront l'empreinte de ses pas.
Déjà je voudrais être au fond de la vallée :
Déjà je l'attendrais... Dieu ! s'il n'y venait pas !

ÉLÉGIE.

Il avait dit un jour : « Que ne puis-je auprès d'elle,
(Elle, alors, c'était moi !) que ne puis-je chercher
Ce bonheur entrevu qu'elle veut me cacher !
Son cœur paraît tendre ; oh ! s'il était fidèle ! »
Puis, fixant ses regards sur mon front abattu,
Du charme de ses yeux il m'accablait encore,
Et ses yeux, que j'adore,
Portaient jusqu'à mon cœur : « Je te parle, entends-tu ? »

Trop bien ! A-t-il soumis mes plus chères années ?
Je n'y trouve que lui, rien ne me fut si cher !
Et pourtant mes amours, mes heures fortunées,
N'était-ce pas hier ?

Que la vie est rapide et paresseuse ensemble !
Dans ma main qui s'égare, et qui brûle, et qui tremble,
Que sa coupe fragile est lente à se briser !
Ciel ! que j'y bois de pleurs avant de l'épuiser !

Mes inutiles jours tombent comme les feuilles
Qu'un vent d'automne emporte en murmurant :
Ce n'est plus toi qui les accueilles ;
Qu'importe leur sort en mourant ?...
Eh bien ! que rien ne les arrête ;
Je les donne au tombeau ; je m'y traîne à mon tour ;
Et comme on oublie une fête,
Jeune encor, j'oublîrai l'amour.

Pour beaucoup d'avenir j'ai trop peu de courage ;
Oui ! je le sens au poids de mes jours malheureux,
Ma vie est un orage affreux
Qui ne peut être un long orage.

ÉLÉGIE.

Qui, toi, mon bien-aimé, t'attacher à mon sort,
Te parer d'une fleur que la tombe t'envie!
Lier tes jours de gloire à ma tremblante vie,
Et ton baiser d'amour au baiser de la mort!
Me suivre, toi si cher, aux rives enchantées
Que pour jamais bientôt mes pas auront quittées!
Mes pas que tu soutiens, qui te cherchaient toujours,
Dont la trace légère effleura le rivage
Où tu m'avais montré des fleurs et des beaux jours,
Où je vais devant toi passer comme un nuage!
Oui, devant toi ma vie incline son flambeau,
De ses pâles rayons le dernier va s'éteindre.
Ces fleurs, ces belles fleurs, que je ne puis atteindre,
Tu les effeuilleras un soir sur mon tombeau.

La Mort m'a regardée, et ta plainte adorable,
Ma jeunesse, tes vœux, rien ne doit l'attendrir.
Elle m'a regardée, et cette inexorable,
Quand j'écoutais ton chant, m'a dit: Tu vas mourir...

Oh ! non ; prodigue encor les hymnes, les offrandes ;
Jette-lui ta couronne et tes lauriers en fleurs ;
Cache-moi dans ton sein, couvre-moi de guirlandes,
Et, longtemps immobile, elle craindra tes pleurs.
Conduis-moi près des flots. La nymphe qui soupire
Y rafraîchit l'air de sa voix :
Cet air doux et mortel, que ma bouche respire,
Brûle moins à l'ombre des bois.

Vois dans l'eau, vois ce lis dont la tête abaissée
Semble se dérober au sourire des cieux :
Telle, craignant l'Amour et le cherchant des yeux,
J'essayais de te fuir, innocente et blessée.
Je demandais aux bois l'oubli de tes accents ;
Un vague, un triste écho m'en rappelait les charmes,
Et dans les rameaux frémissants
Ton image venait s'attendrir à mes larmes.

Un jour, ce fut toi-même, un jour, à mes genoux,
Je te vis sous le saule, ami de mon jeune âge ;
Je ne m'y trouvai plus seule avec ton image,
Il nous cachait ensemble, il se penchait sur nous.
Trop tard, hélas ! trop tard ; et ta flamme timide
Enhardit vainement mes timides secrets.
Tu les connus trop tard ; et ma fuite rapide
T'abandonne à de longs regrets.

Oh ! que je crains pour toi l'aurore désolée
Qui ne pourra me rendre à tes vœux superflus,
Quand sa douce lueur, pour moi seule voilée,
Ne m'éveillera plus !
Mais le ruisseau répond, par un faible murmure,
Au souffle expirant des zéphyrs ;
La nymphe qui s'endort entraîne mes soupirs
A la source déjà moins pure.
Demain... L'écho plus triste a dit aussi : Demain.
Adieu, ma jeune vie ! adieu, toi que j'adore !
Ne gémis pas. Ce soir, je serre encor ta main :
Ce soir, efforce-toi de me sourire encore.

PRIÈRE POUR LUI.

Dieu ! créez à sa vie un objet plein de charmes,
Une voix qui réponde aux secrets de sa voix !
Donnez-lui du bonheur, Dieu ! donnez-lui des larmes ;
Du bonheur de le voir j'ai pleuré tant de fois !

J'ai pleuré, mais ma voix se tait devant la sienne ;
Mais tout ce qu'il m'apprend, lui seul l'ignorera ;
Il ne dira jamais : « Soyons heureux, sois mienne ! »
L'aimera-t-elle assez celle qui l'entendra ?

Celle à qui sa présence ira porter la vie,
Qui sentira son cœur l'atteindre et la chercher ;
Qui ne fuira jamais bien qu'à jamais suivie,
Et dont l'ombre à la sienne osera s'attacher !

Ils ne feront qu'un seul, et ces ombres heureuses
Dans les clartés du soir se confondront toujours ;
Ils ne sentiront pas d'entraves douloureuses
Désenchaîner leurs nuits, désenchanter leurs jours !

Qu'il la trouve demain ! Qu'il m'oublie et l'adore !
Demain ; à mon courage il reste peu d'instants.
Pour une autre aujourd'hui je peux prier encore :
Mais... Dieu ! vous savez tout, vous savez s'il est temps !

LE PRINTEMPS.

Le printemps est si beau ! Sa chaleur embaumée
Descend au fond des cœurs réveillés et surpris :
Une voix qui dormait, une ombre accoutumée,
Redemande l'amour à nos sens attendris.
La raison vainement à ce danger s'oppose,
L'image inattendue enivre la raison :
Tel un insecte ailé s'élance sur la rose,
Et la brûle d'un doux poison.
Des jeunes souvenirs la foule caressante
Accourt, brave la crainte, et l'espace et le temps :
Qui n'a cru respirer, dans la fleur renaissante,
Les parfums regrettés de ses premiers printemps ?
Et moi, dans un accent qui trouble et qui captive,
Naguère un charme triste est venu m'attendrir.
L'écouterai-je encor, curieuse et craintive,
Ce doux accent qui fait mourir ?
Ce nom... j'allais le dire ; il m'est donc cher encore ?
Ma frayeur n'a donc plus de force contre lui ?
Toi, qui ne m'entends pas, d'où vient que je t'implore ?

N'es-tu pas loin ? n'ai-je pas fui ?
Reverrai-je tes yeux, dont l'ardente prière
Obtiendrait tout des cieux ?
Oui, pour ne les plus voir j'abaisse ma paupière,
Je m'enfuis dans mon âme, et j'ai revu tes yeux !

L'oiseau né sous nos toits, dans la saison brûlante,
Tourne autour des maisons qu'il reconnaît toujours,
Effleure dans son vol l'ardoise étincelante,
S'y pose, chante, fuit, et revient tous les jours :
Ton chant avec le sien se fond dans ma pensée ;
Trop de bonheur remplit ma poitrine oppressée ;
Je pâlis de plaisir à ces cris du retour ;
J'ai ressenti ta voix, j'ai reconnu l'amour !

Dans le demi-sommeil où je tombe rêveuse,
Je te crains, je t'espère et je te sens venir ;
Tu parles, mais si bas ! une oreille amoureuse
Peut seule entendre et retenir :
« Veux-tu, mais ne dis pas que l'heure est trop rapide,
« Veux-tu voir la montagne et le courant limpide ?
« Veux-tu venir au pied du grand chêne abattu ? »
Moi, je ne réponds pas pour écouter : « Veux-tu ?
« Veux-tu, mais ne dis pas que la lune est cachée,
« Veux-tu voir notre image au bord des flots penchée ?

« Ne tremble pas, tout dort ; l'écho même s'est tu. »
Et mon refus se meurt en écoutant : « Veux-tu ! »

D'un bouquet ma tristesse hier s'est parée ;
Dans l'ombre, tout à coup, qui l'ôta de mon sein ?
Ai-je senti le feu de ta main adorée ?
Est-ce toi, mon amour, qui cueillis ce larcin ?
Pourquoi troubler mon sort qui devenait paisible ?
Dans tout ce qui me plaît viens-tu tenter ma foi ?
Dis ! pourquoi ta main invisible
Se pose-t-elle encor sur moi ?
Pourquoi ton haleine enflammée
Soulève-t-elle mes cheveux ?
Pourquoi ce faible écho, craintif comme nos vœux,
Dit-il contre mon cœur : « Bonsoir, ma bien-aimée ! »
Ah ! je t'en prie, il ne faut plus venir
Redemander mon âme presque heureuse.
Je crains de toi jusqu'à ton souvenir :
Loin du danger je suis encor peureuse...

Je ne t'accuse pas ! Qui sait si le tombeau
Sera froid sur mon corps, si ton souffle l'effleure ?
Je ne t'accuse pas ! je pleure,
Et j'aime le printemps ; le printemps est si beau !

L'ATTENTE.

Il m'aima. C'est alors que sa voix adorée
M'éveilla tout entière, et m'annonça l'amour.
Comme la vigne aimante en secret attirée
Par l'ormeau caressant, qu'elle embrasse à son tour,
Je l'aimai ! D'un sourire il obtenait mon âme.
Que ses yeux étaient doux ! que j'y lisais d'aveux !
Quand il brûlait mon cœur d'une si tendre flamme,
Comment, sans me parler, me disait-il : « Je veux ! »
Oh ! toi qui m'enchantais, savais-tu ton empire ?
L'éprouvais-tu ce mal, ce bien dont je soupire ?
Je le crois : tu parlais comme on parle en aimant,
Quand ta bouche m'apprit je ne sais quel serment.
Qu'importent les serments ? Je n'étais plus moi-même,
J'étais toi. J'écoutais, j'imitais ce que j'aime ;
Mes lèvres, loin de toi, retenaient tes accents,
Et ta voix dans ma voix troublait encor mes sens.

Je ne l'imite plus ; je me tais, et les larmes
De tous mes biens perdus ont expié les charmes.

Attends-moi, m'as-tu dit. J'attends, j'attends toujours !
L'été, j'attends de toi la grâce des beaux jours ;
L'hiver aussi, j'attends ! Fixée à ma fenêtre,
Sur le chemin désert je crois te reconnaître ;
Mais les sentiers rompus ont effrayé tes pas :
Quand ton cœur me cherchait, tu ne les voyais pas !
Ainsi le temps prolonge et nourrit ma souffrance :
Hier, c'est le regret ; demain, c'est l'espérance ;
Chaque désir trahi me rend à la douleur,
Et jamais, jamais au bonheur !
Le soir, à l'horizon, où s'égare ma vue,
Tu m'apparais encore, et j'attends malgré moi.
La nuit tombe... ce n'est plus toi ;
Non ! c'est le songe qui me tue.
Il me tue, et je l'aime ! et je veux en gémir !
Mais sur ton cœur jamais ne pourrai-je dormir
De ce sommeil profond qui rafraîchit la vie ?
Le repos sur ton cœur ! c'est le ciel que j'envie,
Et le ciel irrité met l'absence entre nous.
Ceux qui le font parler me l'ont dit à moi-même :
Il ne veut pas qu'on aime !
Mon Dieu, je n'ose plus aimer qu'à vos genoux !

Qu'ai-je dit ? Notre amour, c'est le ciel sur la terre.
Il fut, j'en crois mon cœur effrayé d'un remord,

Comme la vie, involontaire,
Inévitable, hélas ! comme la mort.
J'ai goûté cet amour ; j'en pleure les délices.
Cher amant ! quand mon sein palpita sous ton sein,
Nos deux âmes étaient complices,
Et tu gardas la mienne, heureuse du larcin.
Oh ! ne me la rends plus ! Que cette âme enchaînée,
Triste et passionnée,
Heureuse de se perdre et d'errer après toi,
Te cherche, te rappelle et t'entraîne vers moi !

L'IMPATIENCE.

Ne viens pas : non ! Punis ton injuste maîtresse :
Elle a maudit l'amour ; j'en suis tremblante encor ;
Elle a maudit ses pleurs, ses tourments, son ivresse,
Et sa révolte a pris l'essor.
Elle a dit : « J'ai perdu mes songes infidèles.
Le temps ne marche plus ; la douleur n'a point d'ailes ;
L'amour seul est rapide, ingrat, sans souvenir ;
Il devance, il dévore, il détruit l'avenir :
Je déteste l'amour. Je veux aimer la gloire :
Elle promet des biens ; je tâcherai d'y croire.
Qu'elle endorme mes maux, si je n'en peux guérir.
Quand on ne meurt pas toute, on craint moins de mourir. »
Puis, elle a dit : « La gloire est un cercle dans l'onde.
C'est l'écho de la vie ; il expire à son tour.
Eh ! que m'importera, dans une nuit profonde,
Ce vain écho d'un jour ?
Eh bien ! je hais la gloire et l'attente perdue,
Et l'amour, et l'image à mon cœur suspendue,
Je hais tout ! » Mais bientôt elle n'eut plus de voix

Que pour former ton nom, pour t'appeler cent fois ;
Elle cherchait en vain sa colère exhalée.
Oh ! la piquante abeille est moins vite envolée.
En vain l'écho trompé disait : « Je veux haïr. »
Triste, elle a murmuré : « Ciel, qu'il tarde à venir ! »

Ne viens pas ! Que la nuit, sans presser sa paupière,
Laisse battre son cœur dans la crainte et l'espoir.
Qu'une journée encor l'accable tout entière,
Sans la rendre à la vie, au bonheur de te voir !
Une journée... un siècle... auras-tu ce courage ?
Oui, l'homme est courageux. Tu dis qu'il est aimant ?
Prouve-le ! Tu le sais, l'amour est un orage.
Écris, d'un pur espoir rends-lui l'enchantement.
Ecrire !... et le temps vole ; il emporte la vie,
Il s'enfuit escorté des heures et des jours.
Imite sa vitesse ; ô mon idole, accours ;
Qu'il m'emporte avec toi, c'est tout ce que j'envie !
Oh ! Dieu ! si tu venais !... Viens, je veux te parler ;
J'ai des secrets encor, j'en ai mille à t'apprendre ;
Et les tiens, tous les tiens, viens me les révéler,
Viens m'en flatter, viens me les rendre !
Je dirai : Te voilà ! Je dirai... Mon bonheur
Inventera des mots que ma tristesse ignore.
Ne crains pas que j'en trouve un seul pour la douleur ;

Mais ceux qui te plaisaient, je les sais tous encore.
Que de voix... que d'espoir! Qui sont ceux que j'entends?
Les voici... Devant eux je demeure glacée;
Je ne les entends plus, je sens fuir ma pensée,
Et je n'ai pas vu ceux qui m'ont parlé longtemps.

Toi, tu ne viens jamais! Qu'importe que je meure?
Les minutes en vain volent autour de l'heure;
Et l'heure, en les comptant, fait tomber sans retour
Les mois, les ans, la vie! et sans toi, sans amour!

ÉLÉGIE.

Dusses-tu me punir de rompre la première
Le serment imprudent qui fit pleurer l'Amour ;
Dusses-tu repousser l'invincible retour
Qui ramène vers toi mon âme tout entière ;
Cette raison cruelle, où se cache l'orgueil,
M'a déjà coûté tant de larmes !
Va ! la souffrance est un écueil
Où viennent se briser ses armes.

Et toi, le tiendras-tu ce funeste serment ?
L'avons-nous prononcé ?... je m'en souviens à peine ;
Ce n'est pas nous ! sais-tu qui fit notre tourment ?
C'est l'orgueil : il sépare, il ressemble à la haine.
Lequel aurait pu dire adieu sans quelques pleurs ?
Hélas ! lorsque entraînés vers les mêmes rivages,
Deux ruisseaux sont unis, forcent-ils les orages
A diviser leurs flots parés des mêmes fleurs ?
Si quelque main, contraire à leur pente chérie,
Forçait l'un à couler vers un autre séjour,

La plus faible moitié serait bientôt tarie,
Et l'autre, en murmurant, sécherait à son tour.
Leurs limpides destins furent notre partage ;
J'y revois nos amours comme au fond d'un miroir :
Où sont tes yeux, ma vie ?... ah ! quand je peux les voir,
Ils m'en disent bien davantage !

L'INDISCRET.

Dans la paix triste et profonde
Où me plongeait ce séjour,
J'ignorais qu'au bruit du monde
On peut oublier l'amour.
Quelle est donc cette voix importune et cruelle
Qui déjà me détrompe avec un ris moqueur?
Comme une flèche aiguë elle siffle autour d'elle,
Et le trait qu'elle porte a déchiré mon cœur.

Au bord de ma tombe ignorée,
Ciel! par cette langue acérée,
Faut-il qu'un nom trop cher puisse m'atteindre encor!
Pour m'apprendre (nouvelle affreuse!)
Que j'étais seule malheureuse,
Et qu'on m'oublie avant ma mort!

Du plus sincère amour quel châtiment terrible!
Je n'étais pas aimée!... ô confidence horrible!
Il a parlé longtemps. Mes yeux, gonflés de pleurs,

Se détournaient en vain de ses lèvres légères,
Dont le souffle éteignait mes erreurs les plus chères,
Et dont le rire affreux outrageait mes malheurs.
Lui n'a vu mon effroi ni ma pâleur extrême ;
L'indiscret n'a point d'âme, il ne devine rien,
Du bruit de sa parole il s'étourdit lui-même,
Il s'écoute, il s'admire, il se répond : C'est bien !
Loin de moi... Mais sa voix ! elle me frappe encore ;
Son timbre me poursuit, et partout il m'attend :
Sait-il que je me meurs ? Sait-il que je l'abhorre ?
Il révèle un secret, il parle, il est content.

Ah ! j'aurais dû crier : « C'est moi... je l'aime... arrête !
Par ton Dieu, par ta mère et tes premiers amours,
Dis qu'il n'est point parjure ; oh ! dis-le ! je suis prête
A t'entendre, à tout croire, à t'écouter toujours. »
Mais non, il n'a pas vu ma main, faiblè et glacée,
Rassembler mes cheveux pour voiler mon affront ;
Il n'a pas vu la mort, par lui-même tracée,
Sous le bandeau de fleurs qui tremblaient sur mon front.
Aveugle ! il n'a pas vu se troubler et s'éteindre
Mon œil longtemps fermé !
Quand j'ai dit : Se peut-il !... ma voix n'a pu l'atteindre ;
Il n'a donc pas aimé ?

Peut-être en naissant il a perdu sa mère,
Qu'il n'a jamais connu le baiser d'une sœur,
Et qu'à ses premiers cris une dure étrangère
N'a jamais d'un sourire accordé la douceur.

Fuis, dépositaire infidèle
Des secrets imprudents confiés à ta foi !
Va ! qui trompe une amante au moins a pitié d'elle ;
Tu trahis un méchant, mais il l'est moins que toi.
Sa pudeur, ses remords prenaient soin de ma vie ;
Lui-même il frémira du mal que tu me fais :
Il laissait l'espérance à mon âme asservie,
Il se taisait enfin ; et moi... que je le hais !
Pour tromper tant d'amour qu'il s'imposa de peine !
Quelle humiliante pitié !
Mais toi, toi qui pour lui m'inspires tant de haine,
Ah ! prends-en la moitié !
Qu'elle attache à mes pleurs une longue puissance,
Qu'elle effraie à ton nom l'imprudente innocence,
Que ton cœur s'intimide à mes cris douloureux,
Qu'il devienne sensible, et qu'il soit malheureux !...
Oui, puisses-tu brûler, et languir, et déplaire
Au jeune et froid objet qui saura t'enflammer ;
Ou plutôt... tremble au vœu qu'invente ma colère,
Puisses-tu longtemps vivre, et ne jamais aimer !

LA FÊTE.

Pour la douzième fois, hier, sur ma demeure,
Nuit lente, tu passais sans jeter de pavots ;
Sur mon cœur malheureux je sentais tomber l'heure,
Et l'écho répétait l'heure avec mes sanglots.
Je regardais, sans voir, une lampe inutile
Dont les rayons brûlaient ma paupière immobile ;
« Elle s'éteint », disais-je : hélas ! c'étaient mes pleurs,
Qui d'un triste nuage entouraient ses lueurs.

Mais à travers mes pleurs et cette clarté sombre,
J'ai vu paraître une ombre,
Autrefois mon idole, aujourd'hui mon effroi :
Cette ombre était la sienne, elle avançait vers moi.
« Te voilà donc ! lui dis-je, on m'a désespérée ;
« Mon âme était si tendre ! elle s'est égarée.
« On t'a nommé trompeur, et je t'ai cru trompeur,
« Tu ne les démens pas ! tu ris... parle, j'ai peur.
« Tous ont fui, tous vont voir je ne sais quelle fête ;
« Moi je mourais. Mais parle, et mon âme s'arrête. »

L'ombre alors me repousse et m'entraîne à la fois.
Oubliant ma faiblesse et ma fièvre brûlante,
Partout pour la saisir j'étends ma main tremblante :
Tout est lui, tout m'appelle, et tout a pris sa voix.
J'ai couru, j'ai suivi des sentiers que j'ignore ;
Demi-nue, insensible au souffle de l'hiver,
J'obéissais, mourante, à ce guide si cher :
Il ne m'appelait plus, j'obéissais encore.
La pluie à longs torrents inondait le chemin ;
Le vent soufflait : « Demain ! n'attends pas à demain ! »
Et je tombe à sa porte, et presque évanouie,
Par l'éclat des flambeaux, je m'arrête éblouie.
Des danses, des parfums, des voix, des chants d'amour
Remplissaient ce séjour.
Au milieu de l'encens qui formait un nuage,
J'ai vu d'un groupe heureux se balancer l'image ;
La plus belle au plus tendre abandonnait sa main.
C'était... l'ai-je rêvé ? c'était cet inhumain,
Comblé de tous les dons que l'amour nous envoie,
Plus qu'elle encor paré d'espérance et de joie !
Un prestige cruel m'attachait sur le seuil.
Sous mon voile de deuil,
J'ai murmuré comme eux le chant de l'hyménée :
Mais il était plus triste à mon âme étonnée
Que le cri de l'oiseau qu'on entend soupirer,

Quand, blessé, sur la rive il est près d'expirer.
Dans l'ombre où m'enchaînait ma douleur curieuse,
Froide et silencieuse,
J'ai contemplé longtemps ma mort dans leur bonheur ;
Mais les flambeaux éteints m'en ont caché l'horreur !

J'ai dormi, je m'éveille, et ma fièvre est calmée.
Sommeil, affreux miroir !... Je reprends mon bandeau.
Voici l'aurore enfin ! lentement ranimée,
Je vais d'un jour encore essayer le fardeau.

L'ISOLEMENT.

Quoi ! ce n'est plus pour lui, ce n'est plus pour l'attendre,
Que je vois arriver ces jours longs et brûlants ?
Ce n'est plus son amour que je cherche à pas lents ?
Ce n'est plus cette voix si puissante, si tendre,
Qui m'implore dans l'ombre, ou que je crois entendre ?
Ce n'est plus rien ? Où donc est tout ce que j'aimais ?
Que le monde est désert ! n'y laissa-t-il personne ?
Le temps s'arrête et dort : jamais l'heure ne sonne.
Toujours vivre, toujours ! On ne meurt donc jamais ?
Est-ce l'éternité qui pèse sur mon âme ?
Interminable nuit, que tu couvres de flamme !
Comme l'oiseau du soir qu'on n'entend plus gémir,
Auprès des feux éteints que ne puis-je dormir !
Car ce n'est plus pour lui qu'en silence éveillée,
La muse qui me plaint, assise sur des fleurs,
M'attire dans les bois, sous l'humide feuillée,
Et répand sur mes vers des parfums et des pleurs.
Il ne lit plus mes chants, il croit mon âme éteinte.
Jamais son cœur guéri n'a soupçonné ma plainte ;

Il n'a pas deviné ce qu'il m'a fait souffrir.
Qu'importe qu'il l'apprenne ? il ne peut me guérir.
J'épargne à son orgueil la volupté cruelle
De juger dans mes pleurs l'excès de mon amour.
Que devrais-je à mes cris ? Sa frayeur ? son retour ?
Sa pitié ?... C'est la mort que je veux avant elle.
Tout est détruit : lui-même, il n'est plus le bonheur ;
Il brisa son image en déchirant mon cœur.
Me rapporterait-il ma douce imprévoyance,
Et le prisme charmant de l'inexpérience ?
L'amour en s'envolant ne me l'a pas rendu :
Ce qu'on donne à l'amour est à jamais perdu.

L'ACCABLEMENT.

Mes yeux rendus à la lumière,
Mais fatigués de tant de pleurs,
S'offensent des vives couleurs,
Et baissent leur faible paupière.

Les voix n'ont plus leurs doux accents,
Rien ne m'émeut, rien ne m'alarme.
Ah ! si je n'ai plus une larme,
C'est donc le bonheur que je sens ?

Croyons-le. Puisque tout m'éclaire,
C'est le bonheur qui m'est rendu ;
Puisque rien ne sait plus me plaire,
C'est le bandeau que j'ai perdu.

Je regarde à présent la vie
Comme un lieu que j'avais quitté ;
Mais une erreur longtemps suivie
Change jusqu'à la vérité.

Vers sa belle image envolée
Mon cœur ne retournera plus :
Pour ramener l'onde écoulée,
Tous les efforts sont superflus.

Mais pourquoi, lorsque le jour tombe,
Semble-t-il isoler mon sort,
Comme s'il passait sur la tombe
De tous ceux qui m'aiment encor?

Ah ! c'est que mon âme est changée,
C'est que je suis faible au malheur ;
C'est que j'ai bravé la douleur,
Et que la douleur s'est vengée.

C'est que des jeux le tendre essaim,
Déserte au cri de la souffrance,
Que tout est froid sans l'espérance,
Et qu'elle est morte dans mon sein.

Et pour celui qui fit ma peine,
Que ma voix ne sait plus nommer,
Dieu ! qu'il a mérité ma haine !
Que je voudrais ne plus l'aimer !

SOUVENIR.

Quand il pâlit un soir, et que sa voix tremblante
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé ;
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante,
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé ;
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme
Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme :
Il n'aimait pas, j'aimais !

A MADEMOISELLE
GEORGINA NAIRAC.

Ah ! prends garde à l'amour, il menace ta vie ;
Je l'ai vu dans les pleurs que tu verses pour moi.
Prends garde, s'il est temps ! il erre autour de toi,
Et c'est avec des pleurs aussi qu'il m'a suivie.
Retourne vers ta mère et ne la quitte pas.
Va, comme un faible oiseau que menace l'orage,
Contre son sein paisible appuyer ton courage ;
Portes-y ta jeunesse, enchaînes-y tes pas.
Plus heureuse que nous, de son printemps calmée,
Laisse-la te soustraire à de vaines douleurs.
Va ! tu me béniras de t'avoir alarmée ;
Je fus confiante, et je meurs.

Folle sécurité d'une âme qui s'ignore,
C'est donc ainsi toujours que vous devez finir ?
Quand on n'a pas souffert on ne sait rien encore,
On ne veut confier son cœur qu'à l'avenir.

Dans l'âge du danger, je n'avais plus de mère :
Déjà mon tendre guide, arrêté par la mort,
N'entendait plus ma plainte amère ;
Déjà ses yeux fermés n'éclairaient plus mon sort.

Retourne vers ta mère, et que ton innocence,
Prudemment effrayée au tableau de mes jours,
Joigne à mon souvenir, qu'il faut plaindre toujours,
Une longue reconnaissance.

Mais tu n'as pas souffert ? ta tranquille pitié,
Dis-le moi, n'a donné ses pleurs qu'à l'amitié ?
Non, tu n'as pas senti cette fièvre de l'âme,
Ce frisson douloureux qui passe au fond du cœur.
L'air ne t'a pas semblé comme une molle flamme,
Qui verse dans les sens la soif et la langueur ?
Ce triste isolement, ce tendre ennui, ces larmes,
Ce besoin de presser un cœur semblable au tien,
D'une voix qui poursuit le fidèle entretien,
Rien n'a comblé ta vie et de crainte et de charmes ?
Cet objet souhaité, dans un jour imprévu,
Ne t'a pas sur son sein réunie à toi-même ;
Ce tendre objet qui trompe, et qu'il faut que l'on aime,
Tu ne l'as jamais vu !...
Je l'ai vu plein d'amour, et l'amour m'a trompée ;

Je ne croyais que lui ; de lui seul occupée,
J'ai perdu mon repos dans sa félicité ;
Je l'ai voulu. Mon Dieu ! c'était sa volonté.

Il savait tant de mots pour me rendre sensible,
Pour instruire mon âme ardente à la douleur !
Lui seul a ce pouvoir, cet art, ce don flexible,
Lui seul donne la vie ensemble et le malheur.
Mais le malheur enfin détache de la vie.
Non, je ne veux plus de mon sort,
Je ne veux plus souffrir. Sais-tu ce que j'envie ?
Sais-tu ce qu'après lui j'ai souhaité ? La mort.
Son pied ne presse plus le seuil de ma demeure,
Et pour ne la plus voir il invente un chemin.
Sans lui rien demander, j'écoute passer l'heure ;
L'heure dit comme lui : « Ni ce soir, ni demain ! »
Mais je compte, j'attends que moins inexorable
Une heure, la dernière à mes maux secourable,
Éteigne sur ma cendre un importun flambeau,
Et défende à l'amour de troubler mon tombeau.

Quand celui qui me fuit ne songeait qu'à me suivre,
Le cours de mes beaux ans fut près de se tarir :
Qu'il m'eût alors été doux de mourir
Pour l'amant dont les pleurs me suppliaient de vivre !

« Ne meurs pas, disait-il, ou je meurs avec toi ! »
Et mon âme, enchaînée à cette âme amoureuse,
N'osa quitter la terre et combler son effroi.
L'imprudent ! sous ses pleurs j'allais m'éteindre heureuse.
J'allais mourir aimée. Il m'a rendu des jours,
Pour m'apprendre, ô douleur ! qu'on n'aime pas toujours.

Une nouvelle voix à son oreille est douce ;
D'autres yeux qu'il entend désarment son courroux ;
Et ce n'est plus ma main qu'il presse ou qu'il repousse,
Alors qu'il est tendre ou jaloux.
Quoi ! ce n'est plus vers moi qu'il apporte sans crainte
Son espoir, son désir, son plus secret dessein :
Et s'il est malheureux, s'il exhale une plainte,
Ce n'est plus dans mon sein !

L'ai-je trahi ? Jamais. Il eut mon âme entière.
Hélas ! j'étais étreinte à lui comme le lierre.
Que pour m'en arracher il m'a fallu souffrir !
Dans cet effort cruel je me sentis mourir.
Il détourna les yeux, il n'a pas vu mes larmes ;
Mon reproche jamais n'éveilla ses alarmes ;
Jamais de ses beaux jours je ne ternis un jour ;
Il garda le bonheur ; moi, j'ai gardé l'amour.

SOUVENIR.

Son image, comme un songe,
Partout s'attache à mon sort ;
Dans l'eau pure où je me plonge
Elle me poursuit encor.
Je me livre en vain, tremblante,
A sa mobile fraîcheur,
L'image toujours brûlante
Se sauve au fond de mon cœur.

Pour respirer de ses charmes
Si je regarde les cieux,
Entre le ciel et mes larmes,
Elle voltige à mes yeux,
Plus tendre que le perfide,
Dont le volage désir
Fuit comme le flot limpide
Que ma main n'a pu saisir !

A MA SŒUR.

Que veux-tu ? je l'aimais. Lui seul savait me plaire ;
Ses traits, sa voix, ses vœux lui soumettaient mes vœux.
Tendre comme l'amour, terrible en sa colère...
(Plains-moi, connais-moi toute à mes derniers aveux.)
Je l'aimais ! j'adorais ce tourment de ma vie ;
Ses jalouses erreurs m'attendrissaient encor ;
Il me faisait mourir, et je disais : « J'ai tort. »
A douter de moi-même il m'avait asservie.
Toi ! tu n'aurais pu voir ses pleurs sans me haïr,
Sans pleurer avec lui tu n'aurais pu l'entendre.
Oui, j'accusais mon cœur que tu connais si tendre ;
Oui, je disais : « J'ai tort », en me sentant mourir.
Ainsi, l'humble roseau tourmenté par l'orage,
Sous un ciel menaçant incline son courage,
Et se relève encor d'un souffle ranimé :
Je retrouvais la vie en son regard calmé.
Pas une plainte alors, de sa voix consolante
N'osait troubler l'accent qui reprenait mon cœur ;
Et comme lui soumise, et ravie et tremblante,
De cet orage éteint j'oubliais la rigueur.

Quel doux saisissement, Dieu ! quel muet délire,
Quand son front se cachait sur ce cœur éperdu,
Qu'il demandait pardon, qu'il m'était tout rendu,
Que je sentais ses pleurs mêlés à mon sourire !
Je n'avais pas souffert, il pleurait. Mais, ma sœur,
Je ne parlerai plus de ses torts, de ses larmes,
Ses torts où tant d'amour répandait tant de charmes :
Je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur.

Sa douceur, l'inflexible ! oh ! comme il m'a punie
De l'empire d'un jour,
Où périt mon bonheur, dont la paix fut bannie,
Et qu'irrité de craindre il détruit sans retour.
Sans retour ! le crois-tu ? dis-moi que je m'égare ;
Dis qu'il veut m'éprouver, mais qu'il n'est point barbare ;
Dis qu'il va revenir, qu'il revient... Trompe-moi,
Mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi.
Va le lui demander, va l'implorer... Demeure :
L'orgueil est entre nous, il glace, il est mortel.
N'est-ce pas qu'il me fuit, et qu'il faut que je meure ?
N'est-ce pas que je souffre, et que l'homme est cruel ?
Ne l'accuse jamais. Songe que je l'adore,
Puisque je vis encore :
Avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,
Ma sœur, j'aurai parlé pour la dernière fois.

Tout change, il a changé ; d'où vient que j'en murmure ?
Pourquoi ces pleurs amers dont mon cœur est baigné ?
Que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné !
Tout change, il a changé. C'est là sa seule injure ;
Et s'il fuit un bonheur qui n'a pu le toucher,
Ce n'est pas à l'amour à le lui reprocher.
Tes yeux seuls pleins de moi, s'il daigne un jour y lire,
Lui diront mes adieux que je n'osai lui dire.
Ton nom comme un écho lui parlera de moi ;
Qu'il soit ton seul reproche en ta douleur modeste ;
Ah ! je l'en défendrais contre tous... contre toi,
Du peu de force qui me reste.
Imite mon silence ; un stérile remord
Ne ralluma jamais une flamme épuisée ;
En oubliant qu'il l'a causée,
Dans son étonnement il pleurera ma mort.

Ma sœur, j'ai vu la mort à la triste lumière
Qui passa tout à coup dans le fond de mon cœur,
Un soir qu'il m'observait, roulant sous sa paupière
Je ne sais quoi d'amer, de sombre et de moqueur.
Oh ! que l'âme est troublée à l'adieu d'un prestige !
L'épi touché du vent tremble moins sur sa tige ;
L'oiseau devant l'éclair éprouve moins d'effroi :
Je sentis qu'un malheur tournait autour de moi.

Pour la première fois, dans sa cruelle adresse,
Jouant avec mon cœur qu'il déchirait... hélas !
Il parlait de bonheur sans parler de tendresse ;
Il parlait d'avenir, et ne me nommait pas !

Sa main, qui refusait comme lui de m'entendre,
S'éloigna de ma main ;
Ses yeux qui tant de fois me priaient de l'attendre,
Ne disaient plus : Demain !
Pâle, presque à genoux, suppliante, craintive,
J'ai dit... je n'ai rien dit, mais on entend les pleurs ;
Et ce morne silence où parlent les douleurs,
Ce cri prêt d'entr'ouvrir le sein qui le captive,
Tout en moi, tout parlait : il n'a pas entendu !
C'en était fait, ma sœur. De mes larmes suivie,
Je repris la raison sans reprendre la vie :
J'écoutai... De ses pas le bruit s'était perdu,
J'étais seule. Un enfant qu'abandonne sa mère,
Dont la voix s'est brisée en une plainte amère,
Qui l'attend immobile, interdit, sans couleur,
Trouve un aspect moins triste à son premier malheur ;
Un poids moins douloureux étouffe la pensée,
Dans son âme oppressée ;
Un fantôme moins noir l'épouvante et l'atteint,
Lorsqu'à ses yeux en pleurs l'espoir... le jour s'éteint.

Le voilà donc fini mon court pèlerinage !
Ciel ! que le sien plus beau soit ombragé de fleurs ;
Et, loin de le punir de mes tendres malheurs,
Qu'un suave laurier couronne son bel âge...

Qui fait fuir dans son nid cet oiseau palpitant ?
De ma dernière nuit c'est l'ombre avant-courrière ;
Vois comme, en s'élevant de la noire bruyère,
Aux fleurs de ma fenêtre elle monte et s'étend :
Embrasse-moi, ma sœur, car son aile invisible
M'a touchée et m'entraîne en un sommeil paisible.
Ce rayon qui s'enfuit, non, ce n'est plus le jour,
Ce n'est plus le malheur, non, ce n'est plus l'amour ;
C'est ma dernière nuit. Déjà froide comme elle,
Ma mémoire n'est plus qu'un miroir infidèle.
Oui, tout change, ma sœur, tout s'efface, et je sens
Que la paix ou la mort a coulé dans mes sens.

A MA SŒUR.

Qu'ai-je appris ! le sais-tu ? sa vie est menacée,
On tremble pour ses jours.
J'ai couru... Je suis faible... et ma langue glacée
Peut à peine... Ma sœur, je l'aime donc toujours !
Quel aveu, quel effroi, quelle triste lumière !
Eh quoi ! ce n'est pas moi qui mourrai la première,
Moi qu'il abandonna, moi qu'il a pu trahir,
Moi qui fus malheureuse au point de le haïr,
Qui l'essayai du moins ! C'est moi qui vis encore !
Et j'apprends qu'il se meurt, j'apprends que je l'adore ;
Le voile se déchire en ces moments affreux :
Comment ne plus l'aimer quand il n'est plus heureux !

Viens, ma sœur... de ses torts tu m'as crue incapable,
Et moi, je ne sais plus qui des deux fut coupable :
C'est moi, mon Dieu ! c'est moi, si vous devez punir.
Oubliez le passé, je prends son avenir :
Dans la tombe qui s'ouvre, ah ! laissez-moi l'attendre !
Qu'il m'y retrouve un jour calmée et toujours tendre ;

Que ma main le rassure en le guidant vers vous ;
Que je lui dise : « Viens ! plus d'absence entre nous ;
Viens ! j'expiai pour toi ton infidèle flamme. »
Il me reconnaîtra. Saisi d'un doux remords,
Il ne verra plus que mon âme,
Il me trouvera belle alors.

Dieu ! couvrez-le des fleurs qu'en silence il cultive !
Le monde est beau pour lui, l'amour l'attend... qu'il vive !
Donnez-lui tous les biens qui me furent promis ;
Rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis ;
Qu'ils marchent tous ensemble, et qu'il les guide encore
Vers ces lauriers lointains que le bel âge adore !...
Cette foule riante à l'aspect d'un cercueil
Allez-vous la changer en cortège de deuil ?
N'achèveront-ils pas leur veille harmonieuse ?
En exilerez-vous sa voix mélodieuse ?
Le départ d'un ami rompt souvent tous les jeux,
C'est un anneau brisé qui déjoint d'autres nœuds ;
Ah ! laissez-les chanter ! et que sa rêverie
Porte un jour quelques fleurs à ma cendre flétrie ;
Que des parfums si doux consolent mes cyprès ;
Qu'il vive de ma vie, et je meurs sans regrets !
Ma vie, hélas ! c'est peu ; mais il souffre et j'implore.
Jetez, jetez sur moi ce mal qui le dévore ;

Qu'il vive enfin... (Cruel, juge si je t'aimais !)
Qu'il vive pour une autre et m'oublie à jamais !

Dis ! crois-tu que le ciel m'exauce et lui pardonne,
Ma sœur, ou que le ciel comme lui m'abandonne ?
Qu'il rejette ma vie en le privant du jour,
Et punisse la haine où se cachait l'amour ?...
Tu fais bien d'écouter sans répondre à mes plaintes,
J'aime mieux ta pâleur et tes muettes craintes ;
Ta tristesse m'aide à souffrir :
Peux-tu me consoler, ma sœur, il va mourir !
Priez pour lui, moi je succombe.
La porte s'ouvre... elle retombe,
Ah !... que ce bruit sourd m'a fait peur !
On dirait que la mort a passé sur mon cœur.

Voyez-vous ses amis ? leur silence est horrible !
Allons au-devant d'eux, parlez, demandez-leur...
Non, la force me manque et je crains le malheur ;
Hélas ! si vous saviez, que son poids est terrible !
Que nous répondraient-ils ?... mais ils sont déjà loin.
De m'arracher le cœur nul ne prendra le soin :
J'ignorerai son sort, on m'y croit étrangère ;
Et près de sa demeure, et si triste, et si chère,
Personne, excepté vous, n'aurait guidé mes pas :
Quand j'expire à sa porte, on ne m'y connaît pas.

Pourquoi souffriraient-ils de ma lente agonie ?
Dans la foule perdus, oh ! ma chère Eugénie,
Nous croyons l'univers instruit de nos douleurs,
Et même aux cœurs heureux nous demandons des pleurs.

Laissez-moi seule, allez, retournez la première.
Voyez, le ciel se couvre, et le jour va finir ;
Voyez sous ces rideaux trembler une lumière ;
C'est là peut-être... et moi, que vais-je devenir ?
On ferme lentement ; il semble que l'on pleure :
Oh ! que je voudrais voir !
Écoutez cette cloche, écoutez... Non ! c'est l'heure,
Enfin, c'est la prière, et c'est encor l'espoir !
Priez pour lui, priez ! laissez... quittez l'envie
De rappeler le temps où j'ai cru le haïr.
Ma sœur, obtiens des cieux qu'ils lui rendent la vie,
Après, tu me diras qu'il faut encor le fuir.

POINT D'ADIEU.

Vous, dont l'austérité condamne la tendresse,
Vous, dont le froid printemps s'est perdu sans ivresse,
Qui n'offrez à l'amour que des yeux en courroux,
Pardonnez-moi mes vers, s'ils passent devant vous.

Toi, dont l'âme, à la fois aimante et malheureuse,
D'une âme qui t'entende appelle l'entretien,
Si je puis rencontrer ta paupière rêveuse,
Devine mon secret, devine... c'est le tien.

Presse alors sur ton cœur ces écrits pleins de larmes.
Dis-toi : Qu'elle a souffert, que je la plains, quel sort !
Mais d'un bien que j'attends si je goûte les charmes,
Dis-toi : Qu'elle est heureuse ! elle est calme, elle dort.

Si je m'éveille, écoute ! une voix consolante
Suivra, sans les troubler, tes pas silencieux,
Et portera ces mots à ta douleur brûlante :
Viens ! ne crains pas la mort, on aime dans les cieux !

Viens ! la mort n'est qu'un pas dans l'ombre,
Viens ! l'exil est doux à franchir :
C'est le jour après la nuit sombre,
C'est son Dieu qu'on vient de fléchir.

Oui, le malheur finit. Et moi, je vais t'attendre ;
Mon âme va chercher ce qu'elle osa prévoir :
Point d'adieu ; non, ce mot est l'effroi d'un cœur tendre ;
C'est à toi, qui m'entends, que je crie : Au revoir !

SOUVENIR.

Toujours je pleure au nom de mon enfant :
Sans sa beauté rien n'est beau dans ma vie.
Du monde et de ses biens, c'est le seul que j'envie,
Mais je ne l'attends plus, la mort me le défend.

Je le revois dans la fleur éphémère ;
Elle apparaît pour sourire et périr ;
Comme elle, mon enfant, sur le sein de sa mère,
Après avoir souri, se pencha pour mourir.

Je le revois partout où de mon âme
S'attache encor la mourante langueur :
Quand le jour sur mes yeux ne répand plus sa flamme,
Je le revois toujours : n'est-il pas dans mon cœur ?

Mon doux enfant ! ma plus vive tendresse !
Quel autre amour me tiendrait lieu de toi ?
De te garder, mon fils, je ne fus pas maîtresse ;
Mais ta fidèle image, oh ! comme elle est à moi !

LE RÊVE DE MON ENFANT.

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE.

« Mère ! petite mère ! » Il m'appelait ainsi ;
Et moi, je tressaillais à cet accent si tendre ;
Tout mon être agité s'éveillait pour l'entendre ;
Je ne l'entendrai plus : il ne dort plus ici.
Où retentit sa voix, qui calmait ma souffrance,
Comme la voix de l'espérance,
Formée (on l'aurait dit) de rosée et de miel ?
Le ciel en fut jaloux, elle doit être au ciel.
Non ! elle est dans mon cœur : je l'y tiens enfermée ;
Elle soupire encore, elle parle avec moi.
Durant mes longues nuits, cette voix tant aimée
Me dit : « Ne pleure plus ! je ne dors pas pour toi. »
Oh ! moitié de ma vie, à ma vie arrachée !
Viens ! redis-moi ton rêve ; il m'a prédit ton sort.
Que ta plainte, une fois de mon cœur épanchée,
Rappelle un jeune cygne et son doux chant de mort !
« Écoute, m'as-tu dit, écoute mon beau songe ! »

Le premier... le dernier qui berça ton sommeil !
De ce récit confus, prophétique mensonge,
Cher innocent, tu vins saluer mon réveil.
« Écoute ! je dormais ; j'avais dit ma prière.
J'ai vu venir vers moi deux anges : qu'ils sont beaux !
Je voudrais être un ange. Ils portent des flambeaux
Que le vent n'éteint pas. L'un d'eux a dit : « Mon frère,
Nous venons te chercher ; veux-tu nous suivre ? — Oh ! oui,
Je veux vous suivre... On chante ; est-ce fête aujourd'hui ?
— C'est fête. Viens chercher des parures nouvelles. »
Et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes ;
Je m'envolais comme eux, je riais... j'avais peur !
Dieu parlait ! Dieu pour moi montrait une couronne :
C'est aux enfants chéris que sa bonté la donne,
Et Dieu me l'a promise, et Dieu n'est pas trompeur.
J'irai bientôt le voir ; j'irai bientôt... — Ma vie !
Où donc étais-je alors ?... — Attends... je ne sais pas...
Tu pleurais sur la terre, où je t'avais suivie.
— Tu me laissais pleurer ? — Je t'appelais tout bas.
— Tu voulais me revoir ? — Je ne pouvais, ma mère,
Dieu ne t'appelait pas. » Un froid saisissement
Passa jusqu'à mon cœur, et cet être charmant,
Calme, rêvait encor sa céleste chimère.
Dès lors un mal secret répandit sa pâleur
Sur ce front incliné, qui brûlait sous mes larmes.

Je voyais se détruire avant moi tant de charmes,
Comme un frêle bouton s'effeuille avant la fleur.
Je le voyais ! et moi, rebelle... suppliante,
Je disputais un ange à l'immortel séjour.
Après soixante jours de deuil et d'épouvante,
Je criais vers le ciel : « Encore, encore un jour ! »
Vainement. J'épuisai mon âme tout entière ;
A ce berceau plaintif j'enchaînai mes douleurs ;
Repoussant le sommeil et m'abreuvant de pleurs,
Je criais à la mort : « Frappe-moi la première ! »
Vainement. Et la mort, froide dans son courroux,
Irritée à l'espoir qu'elle accourait éteindre
Et moissonnant l'enfant, ne daigna pas atteindre
La mère expirante à genoux.
Et quand je reparus morne et découronnée,
Après avoir longtemps craint jusqu'à l'amitié,
Cette troupe légère, un moment consternée,
Suspendit ses plaisirs, et sentit la pitié.
« D'où viens-tu ? m'a-t-on dit, et quels nuages sombres
Ont environné d'ombres
Tes yeux noyés de pleurs ?
Ton soir est loin encore,
Et ta paisible aurore
T'avait promis des fleurs. »

Oui, la rose a brillé sur mon riant voyage ;
Tous les yeux l'admiraient dans son jeune feuillage ;
L'étoile du matin l'aidait à s'entr'ouvrir,
Et l'étoile du soir la regardait mourir.
Vers la terre déjà sa tête était penchée ;
L'insecte inaperçu s'y creusait un tombeau ;
Sa feuille murmurait, en tombant desséchée :
« Déjà la nuit ! déjà... Le jour était si beau ! »

ALBERTINE.

Que j'aimais à te voir, à t'attendre, Albertine !
A te deviner, seule, en écoutant tes pas !
Oh ! que j'aimais mon nom dans ta voix argentine !
Quand je vivrais toujours, je ne t'oublîrais pas.
Comme, après un temps triste, une étoile imprévue
Jette sa lueur dans les cieux,
Mon chagrin (j'en mourais !) semblait fuir à ta vue,
Et mes yeux consolés ne quittaient plus tes yeux.
Tu chantais comme au temps où, petite et joyeuse,
Et sensible et rieuse,
Tu caressais ta mère et m'entraînais aux champs,
Pour chercher des oiseaux, pour imiter leurs chants,
Oui, tu me rappelais ton enfance ingénue,
Cette grâce étrangère et du monde inconnue,
Cette candeur, soumise à qui peut la trahir,
Qui s'étonne, qui tremble, et pleure sans haïr.
D'où venais-tu, ma chère ! On t'aurait crue heureuse ;
Le sourire toujours surmonta tes douleurs :
Quand ton sein se brisa dans une lutte affreuse,
On ignorait encor qu'il était plein de pleurs.

Albertine, Albertine ! ô ma douce compagne !
Tes pas avant les miens se sont donc arrêtés !
Tes cris qui m'appelaient, par l'écho répétés,
Ne m'attireront plus à travers la campagne !
Oh ! que c'est mourir jeune ! un jour, ta faible voix
(Elle devenait faible, et j'en étais troublée),
Ta voix me dit : « Bientôt, pour la première fois,
« Je ne guiderai plus ta course désolée :
« Tu viendras seule alors à notre rendez-vous,
« Sous le saule qui pleure au tombeau de mon frère,
« Et de même, et bientôt, tu pleureras sur nous.
« Pour moi, près de Julien, il reste assez de terre :
« J'y songe tous les jours ; on est bien dans la mort.
« Va ! le sommeil est doux quand il est sans remord. »
Et ta main, du repos marquant l'étroit espace,
Y jeta quelques fleurs pour y garder ta place.

Est-il vrai qu'on est mieux dans la mort ? Es-tu bien ?
Mais quoi, je parle seule ; elle ne répond rien !

Et quand je retournai, les fleurs étaient flétries,
Et déjà d'autres fleurs, que nous avions nourries,
Penchaient leur tête autour de son tombeau ;
Des papillons planaient gaîment sur elle,
Dans les rameaux couvait la tourterelle,
Et pour d'autres que moi le printemps était beau !

Eh quoi ! rien ne semblait manqeur à la nature !
De rustiques enfants couraient dans la verdure
De l'enclos dont l'aspect me faisait tressaillir :
Enfants, ils n'y voyaient que des fleurs à cueillir.

Et moi, quand dans la tombe on me fera descendre,
Des papillons légers voleront-ils sur moi ?
Les oiseaux viendront-ils y chanter sans effroi ?
Les rayons du soleil toucheront-ils ma cendre ?...
Seule au monde aujourd'hui, j'achève mon chemin,
Quand mon cœur est gonflé d'amertume et d'alarmes,
Tendre, tu ne viens plus le presser sous ta main,
Tu n'y viens plus verser de l'espoir ou des larmes.
Personne, quand je suis assise tristement,
Ne vient tout près, tout bas, m'appeler son amie ;
Ta seule ombre, épiant ma douleur endormie,
Vient me consoler un moment.

Si je trouve, en suivant quelque route isolée,
Un jeune arbre tombé sous ses premières fleurs,
Je regarde en pitié sa tête échevelée :
Ce qui souffre, c'est toi qui m'arraches des pleurs.

Ainsi, toujours aimante et déçue, ou trahie,
Mes plus doux sentiments se fanent tour à tour ;

Et l'amitié coûte à ma vie
Autant de larmes que l'amour.
Mais je veux te pleurer, toi ! mais je veux entendre
Ta voix, la seule voix qui me fut toujours tendre,
La seule qui n'a pu me reprocher mon sort,
Qui ne trouva jamais d'accents, que pour me plaindre,
Qui voulait m'adoucir et ma vie et ta mort,
Et me parlait du ciel sans m'apprendre à le craindre ;
Qui m'a dit, presque éteinte au dernier entretien :
« Adieu ! je vais dormir du sommeil de Julien. »

Oui, tu dors ! et l'enfant dont tu fus tant aimée,
Et le pauvre, interdit à ta porte fermée.
Tout s'arrêta pensif, tout pleura sur le seuil,
Tout s'éloigna muet et partagea mon deuil.
Et l'on m'a demandé si de mon Albertine
Le rapide destin fut un moment heureux ;
Hélas ! au souvenir de ta voix argentine,
J'ai puisé ce chant douloureux :

Humble fille de la nature,
Elle aimait la fleur sans culture,
Qui naît et meurt au fond des bois ;
Son âme, brûlante et craintive,
Aimait l'eau mobile et plaintive,
Qui répond aux plaintives voix ;

Comme l'impatiente abeille
Quitte une rose moins vermeille,
Emportant dans les airs son parfum précieux,
Cette jeune Albertine, en silence éveillée,
Quittant avant le soir sa couronne effeuillée,
Vient de s'en retourner aux cieux.

LA GUIRLANDE.

DE ROSE-MARIE.

Te souvient-il, ma sœur, du rempart solitaire
Où nous cherchions, enfants, de l'ombrage et des fleurs ?
Et de cette autre enfant qui passait sur la terre,
Pour sourire à nos jeux, pour y charmer nos pleurs ?
Son dixième printemps la couronnait de roses :
Marie était son nom, Rose y fut ajouté.
Pourquoi ces tendres fleurs, dans leur avril écloses,
Tombent-elles souvent sans atteindre l'été ?

Tu sais, ma sœur, tu sais qu'elle était belle !
Tous les enfants cherchaient à l'embrasser.
Quand son regard venait nous caresser,
Pour la voir plus longtemps nous courions après elle.
Avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas ;
Sa fuite dans nos bras n'avait plus de passage ;
Elle disait : « Cessez ! J'aimerai la plus sage. »
Et nous rompions sa chaîne, et nous parlions plus bas.

Bientôt elle eut douze ans. J'étais plus jeune encore,
Quand le malheur entra dans notre humble maison.
J'allai lui dire adieu : sa voix, frêle et sonore,
Du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom.
Elle avait dit : Déjà ! Sa surprise timide
A ce déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser.
Hélas ! elle pleurait, sa joue était humide ;
Et je pleurai longtemps sans vouloir m'apaiser.

C'est que l'exil est triste ; il fait rêver l'enfance.
Le jeune voyageur n'a d'ami que le ciel ;
Il erre sans asile, il pleure sans défense,
Comme un oiseau perdu loin du nid paternel ;
Son ramage se change en plaintes douloureuses ;
Des oiseaux inconnus les cris le font frémir,
Et même, en retournant sur des routes heureuses,
S'il veut chanter, longtemps il semble encor gémir.
A ses regrets en vain la patrie est rendue,
L'orage a dispersé la couvée éperdue ;
Ses frères sont partis ; le nid vide est tombé ;
En s'envolant, peut-être un d'eux a succombé.

Mais je reviens, je vole, et je cherche Marie ;
Je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs ;
Rien n'y paraît changé. Cette belle chérie
Comme autrefois, sans doute, y sème leurs couleurs ;

Je l'appelle ; j'attends... Sa chambre est entr'ouverte...
Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte !
Joyeuse, je palpite et j'écoute un moment ;
Sa mère sur le seuil arrive lentement :
Oh ! comme elle a vieilli ! Que deux ans l'ont courbée !
La vieillesse, vois-tu, traîne tant de regrets !
Elle relève enfin sa paupière absorbée,
Me regarde, et ne peut se rappeler mes traits.
« Où donc, lui dis-je, est Rose ? où donc est votre fille ?
A-t-elle aussi quitté sa maison, sa famille ? »
Elle s'est tue encore, et, se cachant les yeux,
D'une main défaillante elle a montré les cieux.

A ses gémissements ma voix n'a pu répondre ;
Le jardin me parut en deuil ;
Je sentis mon âme se fondre
Et mes genoux trembler en repassant le seuil.

J'allais... Je demandais... Ta sœur, presque étrangère,
Cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau :
Hélas ! les pieds joyeux évitent la fougère
Qui croît à l'entour d'un tombeau.
La mort et le malheur épouvantent la vue :
On passe en courant devant eux.
Que devient l'infortune à la fuite imprévue
D'un ami distrait ou honteux ?

Parmi tous les témoins de ma première aurore,
Le vieux rempart, les champs semblaient m'aimer encore,
Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin ;
Mais personne, ma sœur, ne me pressa la main.
Les jeux avaient cessé pour moi, pauvre et craintive :
Et celle qui pleura de nos premiers adieux,
Qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve,
Ne vint pas essuyer mes yeux !

J'ai trouvé dans un champ sa nouvelle demeure ;
Je l'ai nommée encore en tombant à genoux.
Oh ! ma sœur ! à douze ans se peut-il que l'on meure !
Quoi ! moins que sa guirlande elle a vécu pour nous !
L'herbe seule a voilé cette vierge endormie ;
Elle aimait les fleurs autrefois !
Tout est triste au tombeau de notre jeune amie ;
Son chapelet d'ivoire en orne seul la croix.

Comme on nous vit l'attendre au seuil de sa chaumière,
Pour l'entourer de notre amour,
On verra, par mes soins, quelques feuilles de lierre
De son étroit asile embrasser le contour.

A MADAME SOPHIE GAY.

Lyon.

Vous dont la voix absente enhardit mon courage,
Vous, qui m'avez cherchée en mon obscur séjour,
Dont le désir charmant de me faire un beau jour
A ralenti d'un jour le rapide voyage ;
Sophie, éprouvez-vous ce tendre étonnement
Qui naît d'une amitié nouvelle ?
Votre cœur, moins distrait, sent-il en ce moment
Qu'un cœur de plus vous nomme et vous appelle ?
De mes regrets nouveaux sentez-vous la moitié ?
Ceux qui vous oppressaient remplissent ma mémoire.
Hélas ! en m'apprenant qu'il n'est plus d'amitié,
D'où vient que vous m'y faisiez croire ?
C'est que vos doux regards étaient fixés sur moi,
C'est que l'amitié même y versait tant de flamme,
Qu'en y voyant briller quelques pleurs et votre âme,
En m'effrayant un peu vous rengagiez ma foi.
Qui se croirait heureuse et se dirait aimée,
Si vous ne l'étiez pas ?

Si quelque âme volage et désaccoutumée
Oubliait de chercher son bonheur sur vos pas,
Soyez lente à le croire ; apprenez de moi-même
Qu'on ne change plus quand on aime.
Ces bords où vos ennuis cherchaient un ciel plus doux,
Ce fleuve enorgueilli d'avoir porté Delphine,
L'écho qui dit encor sa voix jeune et divine,
Ici, tout me ressemble et tout parle de vous.

Dans le trouble riant d'une fête imprévue,
Où parut un moment m'oublier la douleur,
Comme un bel arbrisseau, fier de sa tendre fleur,
N'est-ce donc pas vous que j'ai vue ?
Quoi ! les ai-je rêvés, ces rapides discours,
Cette ombre plus rapide et belle comme un songe,
Cette amitié promise ?... Oh ! si c'est un mensonge,
Laissez-le me bercer toujours !

Mais le plaisir s'arrête.
Vous partez : de la fête
L'éclat s'est effacé.
Sous de longs flots d'ébène
La nuit couvre la plaine
Où Delphine et sa mère et ma joie ont passé.

Pardonnez, si mon âme à son chant monotone
Retourne en voyant fuir les muses et les fleurs.
Vous partez, et voici l'automne ;
On dirait qu'elle attend des pleurs.
L'été vient d'épuiser sa dernière corbeille ;
Pour vous revoir sourire il s'est éteint plus tard,
Et septembre au ciel gris, avec votre départ,
A vu fuir la dernière abeille.
La feuille commence à jaunir,
Les bois vont perdre leur parure ;
Déjà pour les amours, qu'un regret sait punir,
Leur froide retraite est moins sûre.
Quelquefois, sur moi-même arrêtant ma pitié,
Je frémis ; je regarde où s'en va l'espérance ;
Elle est loin, et de l'amitié
J'ai plus que vous peut-être éprouvé l'inconstance !

Mais vous m'avez parlé : captive à votre voix,
Tout ce que vous disiez, j'aurais voulu l'écrire,
Et tout ce que de vous à présent je reçois,
Oh ! que ne puis-je encor vous entendre le dire !

LE VIEUX CRIEUR DU RHÔNE.

A M. JARS.

On avait couronné la Vierge moissonneuse,
Le village à la ville était joint par des fleurs,
La jeunesse et l'enfance y mêlaient leurs couleurs,
Et le vieillard riait d'une vendange heureuse.
Tout à coup le plaisir cessa,
Comme le feu follet qui s'éteint dès qu'il brille ;
Et dans l'ombre un long cri glaça
Jusqu'au chant de la jeune fille.
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

« Elle n'a plus de voix pour sa douleur amère ;
Sa clameur s'est changée en un silence affreux.
L'enfant ne dira pas qu'il est bien malheureux ;
Il ne prononce encor que le nom de sa mère.

« Quoi ! pas une voix ne répond !
Ne l'avez-vous pas vu jouer sur le rivage ?
Hélas ! le Rhône est si profond,

Et l'on est si faible à cet âge !
Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

« Ses cheveux du blé mûr ont la couleur dorée,
Ses yeux sont noirs et doux, ses dents croissent encor ;
Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor,
Et de bluets tantôt sa robe était parée.

« Vous pourrez le rencontrer nu,
Car souvent la misère a dépouillé l'enfance :
Vous l'aurez bientôt reconnu,
L'ange qui pleure sans défense !
Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

Le vieux crieur se tut : de la morne assemblée
Il attendit longtemps un mot, un seul... en vain,
Les mères enchaînaient leurs enfants sur leur sein,
Et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée.

On dit qu'un mendiant passa,
Couvert d'affreux lambeaux, à la marche furtive,
Et qu'un jeune cri s'élança
Dans l'air avec la voix plaintive :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

LA SUITE
DU
VIEUX CRIEUR DU RHÔNE.
A M. JARS.

Le vieux crieur allait contant l'histoire
Du faible enfant vers le Rhône égaré ;
Un vieux soldat, tout cuirassé de gloire,
En l'écoutant sous son casque a pleuré.

Ce n'était plus quand l'été se couronne
De rayons d'or, de pampres et de fleurs ;
C'était au temps où l'hiver s'environne
De longues nuits et de mornes couleurs.
Ce n'était plus quand ma voix lamentable
Cria partout l'enfant sans l'obtenir ;
Mais aux mères toujours ce triste souvenir
Apparaissait lugubre et redoutable.

Celle que l'on crut morte en ses cris superflus,
Qu'on emporta le soir, de larmes épuisée...

Elle vit ; mais, semblable à sa plainte brisée,
Sa mémoire au malheur ne se réveille plus.
La moisson, le rivage et le Rhône rapide
Dans ses esprits confus ne viennent plus s'offrir.
Ainsi se trouble une eau limpide,
Dont la source va se tarir.

Ses yeux sans s'étonner ont revu sa demeure,
Où la foule a suivi ses pas ;
On l'entoure, on frémit, on pleure :
Elle seule ne pleure pas.
Dieu la bénit d'un long délire :
Son fils est là, dit-elle... il dort.
Elle a rapporté son sourire
A son fils... que l'on cherche encor !

Balançant un berceau, dans ces nuits rigoureuses,
Seule elle dit encor : « Les mères sont heureuses ! »
Seule elle ne sait plus son malheur si récent ;
Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnaissant.
A travers le rideau que sa main vient d'étendre,
Elle entend respirer l'enfant dans son sommeil.
Qui voudrait l'arracher à cette erreur si tendre ?
Elle écoute son souffle ; elle attend son réveil.
Ah ! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchante,

Pareil au voile épais tombé sur sa raison.
L'enfant, s'il vit encore, est loin de sa maison ;
Et près d'un berceau vide elle prie... elle chante.

Dans sa vague tristesse, on la voit tout le jour,
Et, sans nous reconnaître à peine,
Contre son sein bercer une ombre vaine
Et lui parler avec amour.
Durant la nuit, tranquille et demi-nue,
Auprès des feux négligés et mourants,
Elle charme sa veille au berceau retenue,
En regardant courir les nuages errants.

Un soir, la lune absente abandonne la terre
Au sombre autan qui règne avec fureur :
Des éléments la lutte austère
Glace les sens d'une muette horreur.
On ne voit plus que de faibles lumières ;
Les chiens hurlants menacent les chaumières ;
L'eau dans sa chute entraîne l'arbrisseau :
De cette mère, immobile et charmée,
La faible main s'endort sur le berceau
Que semble suivre encor sa paupière fermée.

Paix ! elle dort pour la première fois
Depuis le jour éteint dans sa raison perdue,

Qui la laissa sur la terre étendue,
Sans souvenir, sans larmes et sans voix.
Mais l'ouragan, dont gémit la nature,
Semble jaloux de cette longue erreur ;
Dans son sommeil il souffle la terreur,
Et, de son sein réveillant la torture,
Y jette un cri dès longtemps expiré :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré ! »
Comme l'écho frappé d'une clameur terrible,
Sa raison qui renaît répond au cri d'effroi :
« Rendez, rendez l'enfant ! rendez... » Réveil horrible !
Ce berceau découvert, il est vide, il est froid !

Pâle, muette, en ses larmes glacée,
Elle repousse et combat sa pensée ;
Puis elle dit, en se cachant les yeux :
« Je reconnais la terre, et j'ai perdu les cieux !
Dieu des mères ! mon Dieu ! vous savez s'il respire.
Rendez-le ! guidez-moi... je ne sais où... j'expire !
Il n'est plus là... je n'y peux plus rester.
Eh bien ! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
J'irai, par les chemins, traîner, finir ma vie. »
Et le jour, sur la neige on reconnaît ses pas.
Elle était douce et faible ; on ne l'observait pas,
Et personne ne l'a suivie.

Dans les sentiers déserts Dieu seul l'entend gémir ;
Mais l'aquilon a cessé de frémir.

Elle marche, elle dit : « Je veux voir la chapelle
Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois,
Où mon fils... jour trompeur qu'à présent tout rappelle !
Sur ma voix, qui chantait, voulait former sa voix.
J'y porte son berceau, c'est mon dernier hommage ;
Douloureux pour sa mère, inutile pour lui,
Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
Et dans mon âme en deuil j'offrirai son image.
Des fleurs... je n'en ai plus... Ah ! j'ai trop peu de temps ;
On meurt jeune sans l'espérance ;
Mais tant que je vivrai, fût-ce jusqu'au printemps,
J'y viendrai cacher ma souffrance ! »

Alors un saint pasteur, triste de souvenir,
Prend le berceau léger qu'il promet de bénir.

Une autre femme approche en sa misère errante ;
Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : « Donnez ! »
Elle indique un enfant aux regards consternés,
Et cet objet voilé la rend plus déchirante.
« Femme, dit l'autre mère, il faut vous secourir :
Vous cachez un enfant ; sa misère est affreuse !

Ne souffrez pas pour lui, femme ! Soyez heureuse !
Moi, je n'ai plus d'enfant... moi, je n'ai qu'à mourir ! »

Un cri perçant rompt cette plainte amère,
Et le lambeau s'agite, et le cri dit : « Ma mère ! »
Et la mère éperdue a saisi son enfant ;
Et l'affreuse étrangère à peine le défend ;
Elle fuit, elle roule au bas de la montagne,
Et, comme un noir corbeau, se perd dans la campagne.
La mère véritable écarte les lambeaux ;
Ses yeux longtemps éteints, pareils à deux flambeaux,
S'allument : « C'est mon fils !.. qu'il est pâle ! » Elle tombe :
Sous l'excès du bonheur la nature succombe ;
Car on dirait que, créés pour souffrir,
Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.
Mais l'enfant la caresse ; il la rappelle, il pleure ;
Il arrête son âme aux lèvres qu'il effleure,
Et son corps délicat, par sa mère entouré,
Palpite et tremble encor d'en être séparé.
« Ne tremble plus ; c'est moi. Vois-tu ; je suis ta mère.
O ! mon fils ! C'est mon fils ! regarde-le, mon père ;
C'est mon fils ! Ce n'est plus son fantôme trompeur ;
C'est mon enfant qui m'aime, et qui vit sur mon cœur. »

Le pasteur pour le voir se courbe devant elle ;
Il sent couler ses pleurs à son récit fidèle ;

Elle dit tout en paroles de feu ;
De baisers, de sanglots, son récit se compose.
En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu ;
Sortira-t-il du cœur où son fils se repose?
Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné!
Sans doute... il vit encor ; sa mère a pardonné.

LA FLEUR DU SOL NATAL.

A MONSIEUR D.

O fleur du sol natal! ô verdure sauvage!
Par quelle main cachée arrives-tu vers moi?
O mon pays! quelle âme aimante, à ton rivage,
A compris qu'une fleur me parlerait de toi?
Quel charme m'environne, et quel dieu rompt ma chaîne?
La vie est libre encor... Je lui pardonne tout!
Sol natal! sol natal! dans ta suave haleine,
Dans tes parfums, la vie a comme un autre goût.
Voilà le souvenir au pénétrant silence;
Sans philtre, sans breuvage, il endort la douleur:
Sur mes jours fatigués son aile se balance;
C'est une halte du malheur.

1. Je dois à cet ingénieux présent d'un compatriote une surprise dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. A deux cents lieues de mon pays, je reçus un panier de fleurs cueillies aux environs de Douai. Ceux qui n'ont pas vu leur pays depuis l'enfance jugeront de l'impression que firent sur moi ces fleurs sauvages, traversant une longue route, soigneusement cachées dans une mousse fraîche qu'elles avaient embaumée.

Le voilà ce beau lac dont l'eau n'est point amère ;
Ma nacelle dormeuse y flotte seule en paix !
Le voilà le doux chaume où m'enfanta ma mère,
Où, cachée au malheur, je ne pleurai jamais !
Cette jeune Albertine, à nos foyers restée,
Ce lilas embaumé que je croyais perdu,
O fleur, sauvage fleur de ma rive enchantée,
Transfuge de nos bois, tu m'as donc tout rendu !

Des arbres qui régnaient le long de nos rivages
Tu m'apportes le bruit... il rafraîchit mon sort :
Une colombe y pleure ; et ces profonds ombrages,
Par toi, si puissamment me protègent encor,
Que les vents balancent leur faîte,
Roulant devant eux la tempête,
L'éclair, l'ouragan, la terreur,
Et laissent à mes pieds le calme et la fraîcheur.
Emporte-moi, souffle errant, doux génie,
Sur mon rempart tant chanté, tant aimé ;
Et que ma cendre un jour soit réunie
A l'humble terre où mon cœur s'est formé !
Aux uns de l'or... à moi des fleurs sauvages ;
Oh ! dans les fleurs précipite mes pas !
J'en vois languir sur des rives esclaves,
Mais ma fierté ne s'en couronne pas.

Qu'il est frais, qu'il est doux l'air de l'indépendance
Au cœur épanoui sur un sol libre et pur!
O mon pays! ton nom, qui m'offre un ciel d'azur,
Rend à mes traits souffrants le rire de l'enfance.
Nomme encore mon pays, rêve aux accents d'amour
Jette sur mon sommeil les fleurs de ma vallée;
Que dans ce miroir consolée,
Je réchauffe ma vie au reflet d'un beau jour!
Sur l'invisible ami qui devina mon âme,
Dieu! versez les trésors qui germent dans vos mains!
Liez ses jours heureux à d'heureux lendemains,
Et de soie et de fleurs formez leur longue trame!
Que pour lui, pour lui seul, l'amour soit sans regret!
Ciel! au nom de la fleur qu'il me jeta vermeille,
Qu'un bonheur assidu chaque jour le réveille,
Et lui confie un doux secret!

A MES ENFANTS.

Oui, nous allons encore essayer un voyage.
Avril est né d'hier, il vole au fond des bois.
Doux avril ! on entend partout sa jeune voix ;
Partout ses doigts légers déroulent le feuillage.
La nature s'habille ; il faut prendre l'essor.
A l'ombre de ma vie abritez votre sort,
Innocents pèlerins, suivez ma destinée.
Dans la vôtre, que Dieu rende plus fortunée,
Allez cueillir des jours libres et triomphants ;
Moi, je bénis les miens : vous êtes mes enfants !
Le mortel le plus humble est fier de son ouvrage.
Combien ce tendre orgueil m'a donné de courage !
Oh ! que de fois, sensible et vaine tour à tour,
J'ai pensé qu'une reine envierait ma fortune !
Et je plaignais la reine en sa gloire importune :
Elle est à plaindre ; elle a d'autres soins que l'amour.

Sur son enfant qui dort ces grilles formidables,
Ces gardes sans sommeil, à l'œil toujours ouvert,

Ces hommes habillés de fer,
Disent que les palais sont des lieux redoutables.
Ses baisers maternels par jour lui sont comptés ;
Jamais sans des témoins son cœur ne se déploie ;
Et tous ses mouvements de tristesse et de joie
Sous son manteau de reine expirent arrêtés.
Elle n'a que ses yeux pour répandre son âme,
Pour caresser l'objet de ses pures douleurs ;
Son enfant l'appelle : « Madame ! »
Et Dieu seul voit tomber ses pleurs.

Moi, par le monde errante, et partout étrangère,
A vos berceaux de mousse à la hâte formés,
Seule, ardente à veiller mes amours tant aimés,
J'ai trouvé l'heure agile et ma tâche légère.
Et vous, enveloppés de pavots frais et purs,
Vous laissez votre vie à ma garde attentive ;
Vos doux jeux me rendent captive ;
Vos rêves ne sont pas moins sûrs.
Confiants, vous dansez quand votre mère chante ;
Son baiser vous délasse et vous mène au sommeil,
Sans prévoir que souvent la voix qui vous enchante
Va prier dans les pleurs jusqu'à votre réveil.
Ignorez-le toujours ! toujours, s'il est possible,
Puisez dans mes regards votre sécurité ;

Ils vous adouciront la triste vérité
Qui déchire le plus sensible !

Quand j'emportai vos jours loin d'un ciel sans chaleur,
Je vous couvais encore, ô ma jeune famille !
Et je sentais naître ma fille
Dans mon sein tout blessé des flèches du malheur.
Vous partagiez déjà notre errant esclavage,
Dociles émigrés ! faibles, tremblants et doux,
A peine éclos sur le rivage,
Vos mobiles destins s'envolaient avec nous.
Que ne peut-on fixer votre trace légère,
Votre audace riante, à la crainte étrangère !
Age heureux ! courts instants des naïves erreurs !
Inhabile aux soupçons, aux jalouses fureurs,
Moi seule, en vous berçant d'amour, de mélodie,
Je vous inoculai ma douce maladie.
Déjà vous bégayez d'imparfaites chansons,
Et vos voix et vos cœurs vibrent de mes leçons.
De ce peu que je sais je vous instruis moi-même ;
Je vous aide à m'aimer autant que je vous aime ;
Je vous aide à chercher les mots les plus touchants,
Pour charmer votre père attendri de vos chants.
Je vous dis : « Aimez Dieu, car lui seul nous protège,
Lui seul vous aime, enfants, comme si les grandeurs

A vos fronts ingénus attachaient leurs splendeurs.
Il prête sa lumière à notre humble cortège ;
Et, pour nous soutenir sur les bords du chemin,
Devant nous il étend son invisible main. »

Doux échos de mon âme, écoutez votre mère :
Un jour vous serez seuls, par la sentence amère
Qui sépare de force entre eux les voyageurs ;
Ne craignez pas pour moi d'anathèmes vengeurs ;
Relisez ces tableaux d'une innocente vie :
Purs et vrais comme vous, ils désarmaient l'envie.
Alors devant Dieu seul mettez-vous à genoux,
Enfants ! priez pour moi : j'ai tant prié pour vous !
Sur la route plus triste errez du moins ensemble !
Contemplez ce nuage. Hélas ! il nous ressemble,
Il va vite. En courant, levez parfois les yeux :
N'ayez peur, mes amis, je serai dans les cieux.

Vous comprendrez alors ces vœux mélancoliques
Où mon âme, n'osant tout haut se révéler
Dans ses alarmes prophétiques,
Vous plaignait sans vous en parler.
Car l'imprévoyante colombe,
Qui librement passait dans l'air,
Au trait parti comme l'éclair

Tressaille, tourne, expire, tombe
Aux pieds du tranquille chasseur ;
Et nul ange, ici-bas, n'a vengé sa douceur !

Je frissonne. Ma fille ! ô soudaines alarmes !
Ainsi, qui lit trop loin ne voit plus que des larmes.
Dieu ! pardonnez-les moi ; le temps doit m'en punir.
Quelle mère en secret ne vit dans l'avenir ?
Quelle mère n'a vu la saison des orages
Sur ses enfants chéris balancer leurs nuages ?
Les pleurs silencieux attendent les plus doux ;
Ils souffrent sans le dire, ils meurent à genoux.
Mais quoi ! les plus hardis seront-ils moins à plaindre ?
Que de pièges là-bas, et que d'écueils à craindre !
Que de monde autour d'eux dans ces lointains sentiers,
Où leurs pas et leurs vœux se livrent tout entiers ?
Cédez, faibles roseaux, ployez sous la tempête,
Aux souffles incléments dérobez votre tête !
Cœurs d'anges, dont le ciel a semé les penchants,
C'est donc aussi pour vous que je crains les méchants !
Quoi ! l'amour malheureux ? Quoi ! l'amitié trahie ?
L'abandon ?... Non ! je rêve et je suis éblouie ;
Non ! ce rayon divin, qui brille en leurs regards,
Ne les appelle pas à de tristes hasards ;
Non ! l'azur de tes yeux, ô ma belle Hyacinthe,

Ne se voilera pas sous d'austères douleurs !...
Mais dans tes jeunes mains tu m'apportes des fleurs :
Va ! l'augure est heureux, tu n'as pas une absinthe !

Il faut partir. Ce toit qu'il fut doux d'habiter,
Qui nous couvrit l'hiver, il faut donc le quitter !
Toujours quelque lien se rompra dans l'absence !
Je suis comme le lierre arraché malgré lui :
J'aimai si longtemps la présence
De ce que je quitte aujourd'hui !
Quoi ! toujours effleurer des rives orageuses ?
Quoi ! poursuivre sans cesse un fuyant horizon ?
Qui n'a quelque pitié des brebis voyageuses
Laissant à chaque haie un peu de leur toison ?
Oh ! que de fils brisés dans ma trame affaiblie !
Que d'adieux recélés dans le fond de mon cœur !
Déjà, je sais déjà comment fuit le bonheur ;
Je ne sais pas comme on l'oublie !
Mon âme libre encor s'élance vers d'autres lieux,
D'où me sépare une absence éternelle ;
Comme l'oiseau blessé, qui n'étend plus qu'une aile
Pour traverser les cieux !

Mais en rendant mes jours à ma tremblante étoile,
Soit qu'un dur aquilon fasse frémir ma voile,

Soit que d'un ciel brûlant me consume l'ardeur,
J'aimerai des vallons la fraîche profondeur ;
Ma pensée en soupire, et le saule, et l'yeuse,
Et près du clair ruisseau la paisible fileuse,
Le bois qui la vit naître et la verra mourir,
Me rendront des tableaux qu'il m'est doux de nourrir.
Aux coteaux de Lormont[1] j'avais légué ma cendre ;
Lormont n'a pas voulu d'un fardeau si léger ;
Son ombre est dédaigneuse au malheur étranger ;
Dans la barque incertaine il faut donc redescendre.
Venez, chers alcyons, pressez-vous sur mon cœur ;
Jetez un tendre adieu vers la rive sonore :
Je le sens, quelque vœu nous y rappelle encore,
Quelque regard nous suit, plein d'un trouble rêveur.
Adieu !... ma voix s'altère et tremble dans mes larmes
Enfants ! jetez vos voix sur l'aile des zéphyrs ;
Dites que j'ai pleuré, dites que mes soupirs
Retourneront souvent à ces bords pleins de charmes.
Là, de quatre printemps j'ai respiré les fleurs.
Ainsi, partout des biens ! ainsi, partout des pleurs !

1. Les coteaux de Lormont dominent le port de Bordeaux.

ROMANCES.

LE SOMMEIL DE JULIEN.

C'ÉTAIT l'hiver, et la nature entière
Portait son deuil, et redoublait le mien ;
Je regagnais à pas lents ma chaumière,
Les yeux fixés sur celle de Julien.

Un voile noir s'étendit sur la plaine ;
Un triste écho fit aboyer mon chien ;
Le vent soufflait et sa plaintive haleine,
Disait aux bois : Julien, pauvre Julien !

Sur mon chemin je vis la lune errante :
Qu'elle était sombre en parcourant le sien !
Je contemplai cette clarté mourante,
Moins triste, hélas ! que les yeux de Julien.

Je m'endormis, de tant d'objets lassée ;
Le ciel s'ouvrit,... et je n'entendis rien ;
Mais tout à coup la cloche balancée
Me réveilla, sans réveiller Julien.

Quand j'abordai sa sœur silencieuse,
Sa main me dit : « Il repose, il est bien ! »
Je voulus voir... Une larme pieuse
M'apprit le nom du sommeil de Julien.

LE SOIR.

En vain l'Aurore,
Qui se colore,
Annonce un jour
Fait pour l'Amour;
De la pensée
Tout oppressée,
Pour te revoir,
J'attends le soir.

L'Aurore, en fuite,
Laisse à sa suite,
Un soleil pur,
Un ciel d'azur;
L'Amour s'éveille;
Pour lui je veille;
Et, pour te voir,
J'attends le soir.

Heure charmante
Soyez moins lente!

Avancez-vous,
Moment si doux !
Une journée
Est une année,
Quand, pour te voir,
J'attends le soir.

Un voile sombre
Ramène l'ombre ;
Un doux repos
Suit les travaux ;
Mon sein palpite,
Mon cœur me quitte.
Je vais te voir ;
Voilà le soir.

LE PORTRAIT.

Riant portrait, tourment de mon désir,
Muet Amour, si loin de ton modèle !
Ombre imparfaite du plaisir,
Tu seras pourtant plus fidèle.

De ta gaîté je me plains aujourd'hui ;
Mais si jamais il cesse de m'entendre,
A toi je me plaindrai de lui,
Et tu me paraîtras plus tendre.

Si tu n'as pas, pour aller à mon cœur,
Son œil brûlant et son parler de flamme,
Par un accent doux et trompeur,
Tu n'égareras pas mon âme.

Sans trouble, à toi, je livre mon secret.
S'il était là, je fuirais vite, vite.
Je suis seule... Ah ! riant portrait,
Que n'es-tu celui que j'évite !

LE BOUQUET.

Non, tu n'auras pas mon bouquet.
Traite-moi de capricieuse,
De volage, d'ambitieuse,
D'esprit léger, vain ou coquet;
Non, tu n'auras pas mon bouquet.

Comme l'incarnat du plaisir,
On dit qu'il sied à ma figure.
Veux-tu de ma simple parure
Oter ce qui peut m'embellir,
Comme l'incarnat du plaisir?

Je veux le garder sur mon cœur;
Il est aussi pur que mon âme;
Un soupir, un souffle de flamme
En pourrait ternir la fraîcheur:
Je veux le garder sur mon cœur.

Non, non, point de bouquet pour toi :
L'éclat de la rose est trop tendre ;
Demain tu pourrais me le rendre ;
Demain... qu'en ferais-je ? dis-moi.
Non, non, point de bouquet pour toi.

LE CHIEN D'OLIVIER.

Pour trouver le bonheur, je me ferai bergère :
Le bonheur est aux champs, s'il existe pour moi !
Oui, du temps, au hameau, la course est plus légère ;
La veillée est paisible, et la nuit sans effroi.
Le laboureur, couché sous son toit de fougère,
Ne dormirait pas mieux sur l'oreiller du roi.

D'un simple ajustement j'ai déjà fait l'emplette.
On ressemble au Plaisir, sous un chapeau de fleurs ;
Les prés m'en offriront pour garnir ma houlette ;
On n'y forcera pas mon choix pour leurs couleurs ;
J'y mêlerai le lis à l'humble violette,
Sans crainte qu'un bouquet me prépare des pleurs.

Des moutons, un bélier, deux agneaux et leur mère,
Composeront ma cour, mon empire et mon bien.
L'écho me distraira d'une douce chimère
Que je veux oublier, aussi je n'en dis rien ;
Et pour me suivre aux bois, où je suis étrangère,
Il me faudrait encore... il me faudrait un chien.

Que le chien d'Olivier paraît tendre et fidèle !
Sous sa garde un troupeau bondirait sans danger.
Mais des maîtres son maître est, dit-on, le modèle ;
A le quitter pour moi je n'ose l'engager.
Ah ! pour ne pas détruire une amitié si belle,
Je voudrais qu'Olivier se fît aussi berger.

L'AVEU PERMIS.

Viens, mon cher Olivier, j'ai deux mots à te dire,
Ma mère l'a permis ; ils te rendront joyeux.
Eh bien ! je n'ose plus. Mais, dis-moi, sais-tu lire ?
Ma mère l'a permis, regarde dans mes yeux.

Voilà mes yeux baissés. Dieu ! que je suis confuse !
Mon visage a rougi ; vois-tu, c'est la pudeur.
Ma mère l'a permis, ce sera ton excuse ;
Pendant que je rougis, mets ta main sur mon cœur.

Que ton air inquiet me tourmente et me touche !
Ces deux mots sont si doux ! mon cœur les dit si bien !
Tu ne les entends pas, prends-les donc sur ma bouche,
Je fermerai les yeux, prends, mais ne m'en dis rien.

DORS MA MÈRE.

O ma vie,
Sans envie,
J'ai vu le palais du roi ;
Ma chaumière
M'est plus chère,
Quand j'y suis seule avec toi !

Au village,
Le jeune âge
N'est heureux que par l'Amour ;
Fuis la ville ;
Trop facile,
Tu m'oublîrais à la cour.

D'une reine
Souveraine
L'empire a-t-il plus d'appas ?
Ton image
Est l'image
Qui devance ou suit mes pas.

Reviens vite!
Tout m'agite :
Eh quoi! je suis seule encore!
Viens, mon âme,
De ma flamme
Partager le doux transport.

L'heure sonne,
Je frissonne.
Voici l'instant du retour.
Moins sévère
Dors, ma mère,
Et laisse veiller l'Amour.

LE SERMENT.

Idole de ma vie,
Mon tourment, mon plaisir,
Dis-moi si ton envie
S'accorde à mon désir ?
Comme je t'aime en mes beaux jours,
Je veux t'aimer toujours.

Donne-moi l'espérance ;
Je te l'offre en retour.
Apprends-moi la constance ;
Je t'apprendrai l'amour.
Comme je t'aime en mes beaux jours,
Je veux t'aimer toujours.

Sois d'un cœur qui t'adore
L'unique souvenir ;
Je te promets encore
Ce que j'ai d'avenir.
Comme je t'aime en mes beaux jours,
Je veux t'aimer toujours.

Vers ton âme attirée
Par le plus doux transport,
Sur ta bouche adorée
Laisse-moi dire encor :
Comme je t'aime en mes beaux jours,
Je veux t'aimer toujours.

LE RÉVEIL.

Sur ce lit de roseaux puis-je dormir encore ?
Je sens l'air embaumé courir autour de toi.
Ta bouche est une fleur dont le parfum dévore :
Approche, ô mon trésor, et ne brûle que moi.
Éveille, éveille-toi !

Mais ce souffle d'Amour, ce baiser que j'envie,
Sur tes lèvres encor je n'ose le ravir ;
Accordé par ton cœur, il doublera ma vie.
Ton sommeil se prolonge, et tu me fais mourir.
Je n'ose le ravir.

Viens, sous les bananiers nous trouverons l'ombrage.
Les oiseaux vont chanter en voyant notre amour.
Le soleil est jaloux, il est sous un nuage,
Et c'est dans tes yeux seuls que je cherche le jour.
Viens éclairer l'Amour.

Non, non, tu ne dors plus, tu partages ma flamme ;
Tes baisers sont le miel que nous donnent les fleurs.
Ton cœur a soupiré, viens-tu chercher mon âme ?
Elle erre sur ma bouche, et veut sécher tes pleurs.
Cache-moi sous des fleurs.

LE BILLET.

Quand je t'écris à l'ombre du mystère,
Je crois te voir et te parler tout bas ;
Mais, je l'avoue, en ce lieu solitaire,
Tout est tranquille, et mon cœur ne l'est pas,
Quand je t'écris.

En vain j'écris : quand l'âme est oppressée,
Le temps s'arrête : il n'a plus d'avenir.
Non, loin de toi, je n'ai qu'une pensée,
Et mon bonheur n'est plus qu'un souvenir :
En vain j'écris.

Si tu m'écris, je vais t'attendre encore ;
Mais si ton cœur n'est plus tel qu'autrefois,
Fais que toujours, fais que le mien l'ignore !
S'il est constant, dis un mot ; je le crois,
Si tu l'écris.

LE SOUVENIR.

O délire d'une heure auprès de lui passée,
Reste dans ma pensée !
Par toi tout le bonheur que m'offre l'avenir
Est dans mon souvenir.

Je ne m'expose plus à le voir, à l'entendre,
Je n'ose plus l'attendre,
Et si je puis encor supporter l'avenir,
C'est par le souvenir.

Le temps ne viendra pas pour guérir ma souffrance,
Je n'ai plus d'espérance ;
Mais je ne voudrais pas, pour tout mon avenir,
Perdre le souvenir !

IL VA PARLER.

Embellissez ma triste solitude,
Portrait chéri, gage d'un pur amour !
Charmez encor ma sombre inquiétude ;
Trompez mon cœur jusques à son retour.

Si quelquefois, de mes lèvres tremblantes,
J'ose presser ce portrait adoré,
Le feu subtil de ses lèvres brûlantes
Pénètre encor dans mon cœur déchiré.

A mes regards ce trésor plein de charmes
Semble répondre et paraît s'animer ;
Je crois le voir s'attendrir à mes larmes,
Et je lui prête une âme pour aimer.

Oh ! de l'amour adorable prodige !
Son œil se trouble, et ses pleurs vont couler.
Il est ému ! ce n'est plus un prestige ;
Il me sourit... j'écoute : il va parler.

A LA POÉSIE.

O douce Poésie !
Couvre de quelques fleurs
La triste fantaisie
Qui fait couler mes pleurs ;
Trompe mon âme tendre,
Que l'on blessa toujours :
Je ne veux plus attendre
Mes plaisirs des Amours.

Donne aux vers de ma lyre
Une aimable couleur,
Ta grâce à mon délire,
Ton charme à ma douleur ;
Que le nuage sombre,
Qui voile mes destins,
S'échappe, comme une ombre,
A tes accents divins.

Sois toujours attentive
Sur mes chants douloureux ;

D'une pudeur craintive
Enveloppe mes vœux ;
Cache l'erreur brûlante,
Qui trouble mon bonheur.
Mais, ô Dieu ! qu'elle est lente
A sortir de mon cœur !

LES TROIS HEURES DU JOUR.

Comme un bouton, près d'éclore,
D'un seul regard de l'Aurore
Attend le bienfait du jour ;
Dans l'âge de l'innocence,
Séduite par l'espérance,
J'attendais tout de l'Amour.

Comme la fleur imprudente
Se plaît à suivre la pente,
Qui l'expose aux feux du jour,
Je m'abandonnai, sans guide,
Au penchant non moins rapide
Qui m'entraînait vers l'Amour.

Comme la fleur desséchée,
Pâle et tristement penchée,
S'effeuille au déclin du jour,
Mon soir touche à ma naissance,
Et je pleure l'Espérance
Qui s'envole avec l'Amour.

L'ESPÉRANCE.

Comme une saine erreur,
Comme un riant mensonge,
S'évanouit le songe
Qui faisait mon bonheur.
O douce chimère !
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour !

Ce tendre sentiment
Cette aimable folie,
Ce charme de ma vie,
Sans toi n'est qu'un tourment.
O douce chimère !
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour !

Déjà pour me punir
D'avoir été trop tendre,

Je consens à te rendre
Un si cher souvenir.
O douce chimère !
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour !

Que voulez-vous de moi,
Raison trop inflexible ?
Tourment d'un cœur sensible,
Je cède à votre loi.
O douce chimère !
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour !

LA FLEUR RENVOYÉE.

Adieu, douce pensée,
Image du plaisir !
Mon âme est trop blessée,
Tu ne peux la guérir.
L'espérance légère
De mon bonheur
Fut douce et passagère,
Comme ta fleur.

Rien ne me fait envie,
Je ne veux plus te voir ;
Je n'aime plus la vie ;
Qu'ai-je besoin d'espoir ?
En ce moment d'alarme
Pourquoi t'offrir ?
Il ne faut qu'une larme
Pour te flétrir.

Par toi, ce que j'adore
Avait surpris mon cœur ;

Par toi, veut-il encore
Égarer ma candeur ?
Son ivresse est passée ;
Mais, en retour,
Qu'est-ce qu'une pensée
Pour tant d'amour ?

JE DORMAIS.

On sonne ; on sonne ; on sonne encore ;
C'est lui !... Dieu ! qu'il m'a fait souffrir !
Mais il revient, mais je l'adore :
Éveillez-vous, courez ouvrir !

Embellis-toi, sombre retraite,
Où si souvent il me trouva.
Il va venir... Mon sang s'arrête ;
Il tarde encor... Mon cœur s'en va.

Je n'y vois plus. Le ciel se couvre ;
Soulève-toi, nuage épais !
J'étends les bras, mon œil s'entr'ouvre...
Dieu !... c'est un songe, et je dormais.

REPRENDS TON BIEN.

Quand l'amitié tremblante
T'abandonna mon sort,
Que ta main bienfaisante
Me sauva de la mort,
Pour la reconnaissance
Je pris l'amour,
Et, moins que ta présence,
J'aimai le jour.

Mais ma timide flamme
Fait naître ta pitié ;
Est-ce assez pour mon âme,
D'une froide amitié ?
Vainement l'espérance
M'a su guérir
Si ton indifférence
Me fait mourir !

Contre un sort invincible
Je ne veux plus m'armer ;

Viens me rendre insensible,
Si tu ne peux m'aimer.
De mon âme asservie
Romps le lien ;
En reprenant ma vie,
Reprends ton bien !

LE PREMIER AMOUR.

Vous souvient-il de cette jeune amie,
Au regard tendre, au maintien sage et doux ?
A peine, hélas ! au printemps de sa vie,
Son cœur sentit qu'il était fait pour vous.

Point de serment, point de vaine promesse :
Si jeune encore, on ne les connaît pas ;
Son âme pure aimait avec ivresse
Et se livrait sans honte et sans combats.

Elle a perdu son idole chérie :
Bonheur si doux a duré moins qu'un jour !
Elle n'est plus au printemps de sa vie,
Elle est encore à son premier amour.

L'EXILÉ.

Oui, je le sais, voilà des fleurs,
Des vallons, des ruisseaux, des prés et des feuillages :
Mais une onde plus pure et de plus verts ombrages
Enchantent ma pensée, et me coûtent des pleurs.

« Oui, je le vois, ces frais zéphyrs
Caressent en jouant de naïves bergères ;
Mais d'un zéphyr plus doux les haleines légères
Attirent loin de moi mon âme et mes soupirs.

« Ah ! je le sens, c'est que mon cœur,
Las d'envier ces bois, ces fleurs, cette prairie,
Demande, en gémissant, des fleurs à ma patrie :
Ici rien n'est à moi, si ce n'est ma douleur. »

Triste exilé, voilà ton sort ;
La plainte de l'écho m'a révélé ta peine.
Comme un oiseau captif, tu chantes dans ta chaîne ;
Comme un oiseau blessé, j'y joins un cri de mort.

Goûte l'espoir silencieux !
Tu reverras un jour le sol qui te rappelle ;
Mais rien ne doit changer ma douleur éternelle ;
Mon exil est le monde... et mon espoir aux cieux.

GARAT A BORDEAUX.

« Avec ta gente mie,
Où vas-tu, troubadour? »
« — Je vais à ma patrie
Demander un beau jour.

Salut, rive enchantée,
Qui vis mes jeunes ans;
De mon âme agitée
Reconnais les accents.

Jadis ma souveraine
A sa cour m'arrêta;
Et pour si noble reine
Ton troubadour chanta.

Des belles la plus belle
Tombe en captivité;
Avais chanté pour elle;
Perdis ma liberté.

De l'auguste Marie
Déplorai les malheurs,
En ce temps de furie
On punissait les pleurs.

Pour charmer ma misère,
Orgueil du troubadour,
J'ai chanté Bélisaire,
Henri-Quatre et l'Amour.

N'ai sauvé de ma chaîne
Que ma lyre et l'honneur ;
Et l'or, qui tout entraîne,
N'entraîna pas mon cœur.

Pastourelle naïve
Écouta mes leçons ;
Sa voix tendre et plaintive,
Y mêla ses doux sons.

La jeune enchanteresse,
Ecolière d'Amour,
Devint dame et maîtresse
Du pauvre troubadour.

Au lieu de ta naissance,
Dit-elle, conduis-moi,
Tu m'appris ta romance,
La chanterai pour toi.

« — Venez donc, gente mie,
Lui dit ton troubadour;
Allons à ma patrie
Demander un beau jour.

Lyre ! ma douce lyre !
Obéis à mon cœur
Le chant que je soupire
Est le chant du bonheur. »

A LA NUIT.

Douce Nuit, ton charme paisible
Du malheureux suspend les pleurs ;
Nul mortel n'est insensible
A tes bienfaisantes erreurs.
Souvent dans un cœur rebelle
Tu fais naître les désirs ;
Et l'amour tendre et fidèle
Te doit ses plus doux plaisirs.

Tu sais par un riant mensonge,
Calmer un amant agité,
Et le consoler, en songe,
D'une triste réalité.
O Nuit ! pour la douleur sombre,
Et pour le plaisir d'amour
On doit préférer ton ombre
A l'éclat du plus beau jour.

Comme dans le sein d'une amie
On aime à verser sa douleur,

C'est à toi que je confie
Les premiers soupirs de mon cœur.
Cache-moi, s'il est possible,
L'objet de mon tendre effroi.
Comme moi s'il est sensible,
Qu'il soit discret comme toi !

A LA SEINE.

Rive enchantée,
Berceau de mes amours,
Onde argentée,
Image des beaux jours,
Que ton cours est limpide !
Que ta fuite est rapide !
Ah ! pour mon cœur,
C'est l'adieu du bonheur.

Déjà ma lyre
Gémit dans les roseaux,
Et mon délire
A fait frémir tes eaux.
La naïade plaintive
Se penche sur la rive
Pour m'écouter,
Me plaindre, et m'arrêter.

Cette eau si belle
T'abandonne en courant ;

Moi, plus fidèle,
Je m'éloigne en pleurant.
Demain celui que j'aime
M'appellera lui-même.
Vœux superflus !
Je ne l'entendrai plus.

Ah ! dans ta course
Emporte mes tourments ;
Mais à ta source,
Retiens tous mes serments.
Si l'objet que j'adore
Vient m'y chercher encore,
Dis-lui que l'Amour
T'a promis mon retour.

LA FIANCÉE.

A ma belle patrie
Fais mes adieux, Amour ;
La reverrai-je un jour,
Cette France chérie ?
Toi qui m'as su charmer,
Parle pour moi, mon maître :
Elle m'a donné l'être,
Tu me le fais aimer.

Dis-lui qu'à ta prière
Je retiens mes soupirs,
Mais que tes doux plaisirs
Ne m'ont pas tout entière ;
Dis-lui que ton bandeau
N'a pas séché mes larmes,
Et qu'à travers tes charmes
Je rêve à mon berceau.

Vois-tu sur le rivage
Mes compagnes en pleurs ?

En leur jetant des fleurs,
Voile-moi cette image.
L'eau m'entraîne avec toi...
Mais demain, à l'aurore,
Te trouverai-je encore
Entre le ciel et moi ?

Quelle est cette voix tendre
Qui prédit mon retour ?
Tu parles bien, Amour,
Mais laisse moi l'entendre ;
Oh ! n'en sois point jaloux,
C'est la voix de mon père !
Tout nous sera prospère,
Il a prié pour nous.

LA PÈLERINE.

« Pèlerine, où vas-tu si tard ?
Le temps est à l'orage.
Peux-tu confier au hasard
Tes charmes et ton âge ?
— Ermite, n'ayez point de peur,
Du ciel je ne crains plus la foudre :
Que ne peut-il réduire en poudre
L'image qui brûle mon cœur !

— O ma fille ! donne un moment
A l'ami qui t'appelle ;
Viens calmer ton égarement
A la sainte chapelle.
— Ermite, mon âme est à Dieu ;
Partout il me suit, il me guide ;
Il m'a dit de fuir un perfide :
Je fuis l'Amour, Ermite, adieu.

— Pèlerine, en fuyant l'Amour,
Que la pitié t'enchaîne ;

Un malheureux, depuis un jour,
Pleure ici sur sa chaîne.
— Un malheureux ! c'est un amant ;
Mon père, donnez-lui vos larmes !
Blessée au cœur des mêmes armes
Je mourrai du même tourment.

— Ma fille, lève au moins les yeux,
La pitié te l'ordonne ;
Cet amant n'est plus malheureux,
Si ton cœur lui pardonne. »
Le coupable alors se montra ;
L'Amour pria pour le parjure ;
L'ermite effaça son injure,
Et la pèlerine... pleura.

LE BAL.

L'heure du bal, enfin, se fait entendre,
Le plaisir sonne, et tu le fais attendre !
Depuis huit jours, il a pris pour signal
L'heure du bal.

Où sont les fleurs dont l'éclat étincelle ?
Elles mourront en te voyant si belle.
Mais, sous ta main, je vois rouler des pleurs...
Où sont les fleurs ?

Il est absent ! l'espérance est voilée,
Ou, pour le suivre, elle s'est envolée.
Je le devine à ton plaintif accent :
Il est absent !

Je n'irai pas ! la danse, mon amie,
Est, sans l'Amour, une grâce endormie.
Loin de la fête il enchaîne tes pas :
Je n'irai pas !

CLÉMENTINE.

IMITATION DE RICHARDSON.

Distraite et malheureuse,
Sur un bouquet de fleurs
Une fille rêveuse
Laissait tomber des pleurs ;
Un timide sourire
Dans ses pleurs se glissa ;
Mais un triste délire
A son tour l'effaça.

« Au sein de Clémentine,
Brûlé d'un fol amour,
Douce fleur d'églantine,
Tu n'as brillé qu'un jour ;
Ta courte destinée
Vient m'annoncer mon sort ;
Un seul jour dans l'année,
Pour l'Amour et la Mort.

« Vers la froide Angleterre
Quand le bonheur fuira,
Toutes deux, sur la terre,
On nous retrouvera ;
Symbole de souffrance,
Et gage de pardon,
Meurs avec l'imprudence
Qui troubla ma raison.

« Adieu, mère chérie !
Le ciel a vu nos pleurs ;
Je suis calme et guérie,
Couronnez-moi de fleurs.
Des anges en prière
J'entends les chants pieux ;
Leur voix pure et légère
M'appelle dans les cieux. »

Du monastère antique
C'étaient les saints concerts ;
L'orgue mélancolique
Gémissait dans les airs.
A la mort résignée,
La vierge y vint un jour...
L'Ange de l'hyménée
La rendit à l'Amour.

LE REGARD.

Cache-moi ton regard plein d'âme et de tristesse,
Dont la langueur brûlante affaiblit ma raison ;
De l'amour qu'il révèle il m'apprendrait l'ivresse ;
Pour les infortunés son charme est un poison.

Lèves-tu sur mes yeux ta paupière tremblante,
C'est le ciel qui s'entr'ouvre et sourit au malheur ;
C'est un rayon divin, une étoile brillante,
Qui perce la nuit sombre où gémissait mon cœur.

Oui, la douleur s'envole ; et mon âme ravie
Suit la douce clarté qui ne peut m'éblouir.
Éviter ton regard, c'est repousser la vie ;
Attache-le sur moi, je ne puis plus le fuir.

L'ÉTRANGÈRE.

Ah ! que le monde est difficile !
Hélas ! il n'est pas fait pour moi.
Ma sœur, en ton obscur asile,
J'étais plus heureuse avec toi.
On m'appelle ici l'étrangère ;
C'est le nom de qui n'a point d'or.
Si je ris, je suis trop légère,
Si je rêve... on en parle encor.

Si je mêle à ma chevelure
La fleur que j'aimais dans nos bois,
Je suis, dit-on, dans ma parure,
Timide et coquette à la fois.
Puis-je ne pas la trouver belle ?
Le printemps en a fait mon bien ;
Pour me parer je n'avais qu'elle :
On l'effeuille et je n'ai plus rien.

Je sors de cet âge paisible,
Où l'on joue avec le malheur ;

Je m'éveille, je suis sensible,
Et je l'apprends par la douleur.
Un seul être à moi s'intéresse ;
Il n'a rien dit, mais je le voi ;
Et je vois même à sa tristesse,
Qu'il est étranger comme moi.

Ah ! si son regard plein de charmes
Recèle un doux rayon d'espoir,
Quelle main essuîra les larmes
Qui m'empêchent de l'entrevoir ?
Soumise au monde qui m'observe,
Je dois mourir, jamais pleurer ;
Et je n'use qu'avec réserve
Du triste espoir de soupirer !

L'ADIEU.

Adieu pour toujours,
Mes amours ;
Ne pleure pas,
Tes pleurs ont trop d'appas !
Presse encor ma main ;
Mais, demain,
Il aura fui,
Le bonheur d'aujourd'hui.

Quand une fleur
Va perdre sa couleur
On n'y doit plus
De regrets superflus ;
Et le flambeau,
Dont l'éclat fut si beau,
Quand il s'éteint,
Cède au froid qui l'atteint.

Adieu pour toujours,
Mes amours ;

Ne pleure pas,
Tes pleurs ont trop d'appas !
Presse encor ma main ;
Mais, demain,
Il aura fui,
Le bonheur d'aujourd'hui.

Ton doux regard
M'éclaira par hasard ;
Et dans mes yeux
Il répandit les cieux.
Dès ce moment,
Si fatal... si charmant,
Mon cœur perdu
Ne me fut pas rendu.

Adieu pour toujours,
Mes amours ;
Ne pleure pas,
Tes pleurs ont trop d'appas !
Presse encor ma main ;
Mais, demain,
Il aura fui,
Le bonheur d'aujourd'hui.

LES SONGES ET LES FLEURS.

IMITATION DE MOORE.

Viens, si tu veux rêver d'amour,
Viens tresser ta couronne au fond de la campagne ;
Voici l'heure, hâtons-nous, ô ma jeune compagne !
Les songes dans les fleurs se cachent tout le jour.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges ;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin.
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Viens chercher le fragile espoir,
L'amandier le balance en sa fleur argentée.
Viens ! nous le saisirons sur la tige agitée ;
Dans un rêve d'amour il est doux de le voir.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges ;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin.
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Ne pose jamais sur ton sein
L'effroi du meurtrier, la sombre mandragore ;
De sa tige brisée un cri s'échappe encore,
Avec le rêve affreux qui poursuit l'assassin.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges ;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin,
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Cherchons celui qui vient des cieux ;
Il console en dormant la douleur méprisée.
Des larmes de la nuit la vanille arrosée
Parfume son sourire et son vol gracieux.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges ;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin.
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

LE SECRET.

Dans la foule, Olivier, ne viens plus me surprendre ;
Sois là, mais sans parler, tâche de me l'apprendre :
Ta voix a des accents qui me font tressaillir !
Ne montre pas l'amour que je ne puis te rendre,
D'autres yeux que les tiens me regardent rougir.

Se chercher, s'entrevoir, n'est-ce pas tout se dire ?
Ne me demande plus, par un triste sourire,
Le bouquet qu'en dansant je garde malgré moi.
Il pèse sur mon cœur quand mon cœur le désire,
Et l'on voit dans mes yeux qu'il fut cueilli pour toi.

Lorsque je m'enfuirai, tiens-toi sur mon passage ;
Notre heure pour demain, les fleurs de mon corsage,
Je te donnerai tout avant la fin du jour.
Mais puisqu'on n'aime pas lorsque l'on est bien sage,
Prends garde à mon secret, car j'ai beaucoup d'amour !

LA JALOUSIE.

Qu'as-tu fait d'un aveu doux à ton espérance ?
Mes pleurs, qu'en as-tu fait ? ton bonheur d'un moment.
Les secrets de mon âme ont aigri ta souffrance,
Et, pour y croire enfin, tu voulus un serment.

Le serment est livré : tu ne crois pas encore,
Tu doutes des parfums en respirant les fleurs ;
Tu voudrais ajouter des rayons à l'aurore,
Au soleil des flambeaux, à l'iris des couleurs.

Incrédule, inquiète, ingrate jalousie !
Amour, aveugle amour qui méconnaît l'amour !
Qui regarde un ciel pur, et demande le jour ;
Oh ! que je... que je t'aime, aimable frénésie !

LE RENDEZ-VOUS.

Il m'attend ! je ne sais quelle mélancolie
Au trouble de l'amour se mêle en cet instant ;
Mon cœur s'est arrêté sous ma main affaiblie ;
L'heure sonne au hameau ; je l'écoute... et pourtant,
Il m'attend !

Il m'attend ! d'où vient donc que, dans ma chevelure,
Je ne puis enlacer les fleurs qu'il aime tant ?
J'ai commencé deux fois sans finir ma parure,
Je n'ai pas regardé le miroir... et pourtant,
Il m'attend !

Il m'attend ! le bonheur recèle-t-il des larmes ?
Que faut-il inventer pour le rendre content ?
Mes bouquets, mes aveux, ont-ils perdu leurs charmes ?
Il est triste, il soupire, il se tait... et pourtant,
Il m'attend !

Il m'attend ! au retour serai-je plus heureuse ?
Quelle crainte s'élève en mon sein palpitant ?
Ah ! dût-il me trouver moins tendre que peureuse,
Ah ! dussé-je en pleurer, viens, ma mère... et pourtant,
Il m'attend !

LES SERMENTS.

Hélas ! que les vieillards savent de tristes choses !
Hier, après la fête, ils riaient des amants ;
Ils riaient ! Leurs serments, disaient-ils, sont des roses,
En voilà sous nos pieds d'aujourd'hui même écloses.
Pourquoi, mon Olivier, m'as-tu fait des serments ?

J'ai couru vers mes fleurs avec un trouble extrême ;
Je n'en veux plus cueillir, même pour me parer :
Mais si de tes amours leur durée est l'emblème,
Tu ne m'aimeras pas longtemps comme je t'aime.
La dernière s'entr'ouvre... elle m'a fait pleurer.

En vain le grand ruisseau coule au pied du bocage,
Il n'a pu les sauver des mortelles chaleurs.
Les roses, les serments s'envolaient du rivage ;
Tout fuyait comme l'onde où tremblait mon image ;
Et tu n'es pas venu pour essuyer mes pleurs !

Du discours des vieillards je demeure oppressée.
Adieu... Non, je ne veux t'écouter ni m'asseoir ;
Chaque feuille qui tombe afflige ma pensée.
Eh quoi ! comme un parfum ma joie est donc passée ?
Plus d'espoir... plus de fleurs... apporte-m'en ce soir !

BONSOIR.

Il a demandé l'heure ; oh ! le triste présage !
Autrefois j'étais seule attentive à ce soin.
Qui peut avant le soir l'appeler au village ?
Hélas ! pour me répondre, il est déjà si loin !

Je l'ai suivi des yeux pour rencontrer sa vue,
Et sans me regarder il a doublé ses pas.
Il n'a donc pas senti ma douleur imprévue ?
Je le devinais mieux quand il souffrait tout bas !

Eh bien ! je ne veux pas lui dire que je l'aime ;
Je ne l'aimerai plus, j'en aurai le pouvoir ;
Je l'ai déjà ; déjà, je ne suis plus la même...
Ah ! pour le lui prouver, que je voudrais le voir !

Non, qu'il ne vienne pas ! il prévient mon envie.
Bonsoir... pourquoi mes pleurs tombent-ils sur ma main ?
Il m'a repris son cœur, je lui reprends ma vie...
Mais, si je le pensais, vivrais-je encor demain !

L'ORAGE.

DANS sa course brûlante,
Oh ! que la nuit est lente !
De sa lueur tremblante,
Elle attriste l'amour.
J'entends gronder l'orage ;
Il trouble mon courage.
Ne reverront-ils pas le jour
Mes yeux voilés de pleurs d'amour ?

Délire où je me plonge,
Fuyez, jaloux mensonge ;
Pourquoi m'offrir en songe
La douleur dans l'amour ?
O moitié de mon âme,
Tes yeux, remplis de flamme,
Reviendront-ils, avec le jour,
Tarir enfin mes pleurs d'amour !

Mais la tardive aurore
Ne brille pas encore,

Et les yeux que j'adore
Sont fermés à l'amour.
L'orage en feu tourmente
Et la nuit et l'amante :
O toi, pour qui j'attends le jour,
Me paîras-tu mes pleurs d'amour ?

QUE JE TE PLAINS.

Dis-moi, fera-t-il beau demain?
Demain te verrai-je, ma vie?
Un beau jour te fait-il envie?
Tu te tais en quittant ma main...
Il ne fera pas beau demain.

Ta gloire te demande un jour:
Hélas! que ta gloire est heureuse!
Elle rompt ta vie amoureuse.
Pour moi dans un siècle d'amour,
La gloire n'aurait pas un jour.

Demain, nous ne pouvons nous voir:
Que n'es-tu dans un sort vulgaire!
Content de m'aimer, de me plaire;
L'amour serait ton seul devoir,
Et demain nous pourrions nous voir!

Heureux, dis-tu, qui n'aime pas !
Toi qui fuis, quelles sont tes chaînes ?
Seule dans mes brûlantes peines,
Sais-tu ce que je dis tout bas ?
« Que je te plains ! tu n'aimes pas. »

LA SÉPARATION.

Il le faut, je renonce à toi ;
On le veut, je brise ta chaîne.
Je te rends tes serments, ta foi :
Sois heureux, quitte-moi sans peine.
Séparons-nous... attends, hélas !
Mon cœur encor ne se rend pas !

Toi qui fus mes seules amours,
Le charme unique de ma vie,
Une autre fera tes beaux jours,
Et je le verrai sans envie.
Séparons-nous... attends, hélas !
Mon cœur encor ne se rend pas.

Reprends-le ce portrait charmant
Où l'amour a caché ses armes ;
On n'y verra plus ton serment,
Il est effacé par mes larmes !
Séparons-nous... attends, hélas !
Mon cœur encor ne se rend pas.

C'EST MOI.

Si ta marche attristée
S'égare au fond d'un bois,
Dans la feuille agitée
Reconnais-tu ma voix?
Et dans la fontaine argentée,
Crois-tu me voir quand tu te vois?

Qu'une rose s'effeuille,
En roulant sur tes pas,
Si ta pitié la cueille,
Dis! ne me plains-tu pas?
Et de ton sein, qui la recueille,
Mon nom s'exhale-t-il tout bas?

Qu'un léger bruit t'éveille,
T'annonce-t-il mes vœux?
Et si la jeune abeille
Passe devant tes yeux,
N'entends-tu rien à ton oreille?
N'entends-tu pas ce que je veux?

La feuille frémissante,
L'eau qui parle en courant,
La rose languissante,
Qui te cherche en mourant;
Prends-y garde, ô ma vie absente!
C'est moi qui t'appelle en pleurant.

UN MOMENT.

Un moment suffira pour payer une année ;
Le regret plus longtemps ne peut nourrir mon sort.
Quoi ! l'Amour n'a-t-il pas une heure fortunée
Pour celle dont, peut-être, il avance la mort ?
Une heure, une heure, Amour ! une heure sans alarmes,
Avec lui, loin du monde ! après ce long tourment,
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes ;
Et si c'est trop d'une heure... un moment ! un moment !

Vois-tu ces fleurs, Amour ? c'est lui qui les envoie,
Brûlantes de son souffle, humides de ses pleurs ;
Sèche-les sur mon sein par un rayon de joie,
Et que je vive assez pour lui rendre ses fleurs !
Une heure, une heure, Amour ! une heure sans alarmes,
Avec lui, loin du monde ! après ce long tourment,
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes ;
Et si c'est trop d'une heure... un moment ! un moment !

Rends-moi le son chéri de cette voix fidèle :
Il m'aime, il souffre, il meurt, et tu peux le guérir !

Que je sente sa main, que je dise : « C'est elle ! »
Qu'il me dise : « Je meurs ! » Alors, fais-moi mourir.
Une heure, une heure, Amour ! une heure sans alarmes,
Avec lui, loin du monde ! après ce long tourment,
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes ;
Et si c'est trop d'une heure... un moment ! un moment !

LA RECONNAISSANCE.

Hélas ! que je dois à vos soins !
Vous m'apprenez qu'il est perfide,
Qu'il trompa mon amour timide :
C'est vous qui le jurez du moins...
Hélas ! que je dois à vos soins !

Pressez votre main sur mon cœur,
Et jouissez de votre ouvrage ;
Le malheur me rend le courage ;
Mais pour juger de sa rigueur,
Pressez votre main sur mon cœur !

Adieu donc ma félicité !
Adieu sa présence et ma vie !
Oh ! que vous m'avez bien servie,
En me disant la vérité !
Adieu donc ma félicité !

Vous avez voulu me guérir,
Cruelle !... Ah ! pardon ! je m'égare.
Non, non, vous n'êtes point barbare ;
Je le crois, dussé-je mourir...
Vous avez voulu me guérir !

S'IL L'AVAIT SU.

S'il avait su quelle âme il a blessée,
Larmes du cœur, s'il avait pu vous voir,
Ah ! si ce cœur, trop plein de sa pensée,
De l'exprimer eût gardé le pouvoir,
Changer ainsi n'eût pas été possible ;
Fier de nourrir l'espoir qu'il a déçu,
A tant d'amour il eût été sensible,
S'il l'avait su.

S'il avait su tout ce qu'on peut attendre
D'une âme simple, ardente et sans détour,
Il eût voulu la mienne pour l'entendre ;
Comme il l'inspire, il eût connu l'amour.
Mes yeux baissés recélaient cette flamme ;
Dans leur pudeur n'a-t-il rien aperçu ?
Un tel secret valait toute son âme,
S'il l'avait su.

Si j'avais su, moi-même, à quel empire
On s'abandonne en regardant ses yeux,



G. Gorvel sc. MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Crayon de Constant Desbordes vers 1820 *Gorvel, Sculp*

Sans le chercher comme l'air qu'on respire,
J'aurais porté mes jours sous d'autres cieux.
Il est trop tard pour renouer ma vie,
Ma vie était un doux espoir déçu.
Diras-tu pas, toi qui me l'as ravie :
Si j'avais su !

ON ME L'A DIT.

Désirer sans espoir,
Regarder sans rien voir,
Se nourrir de ses larmes,
S'en reprocher les charmes,
S'écrier à vingt ans :
« Que j'ai souffert longtemps ! »
Perdre jusqu'à l'envie
De poursuivre la vie :
On me l'a dit un jour,
C'est le vrai mal d'amour.

Dans ses songes secrets
Revoir les mêmes traits ;
Craindre la ressemblance
Qu'on appelle en silence ;
En frémissant d'aimer,
Apprendre à l'exprimer ;
Pleurer qu'un si doux songe
Soit toujours un mensonge !

On me l'a dit un jour,
C'est le vrai mal d'amour.

S'arracher aux accents,
Que l'on écoute absents ;
Mais, en fuyant l'orage,
Détester son courage ;
Trembler de se guérir,
Le promettre... et mourir ;
Voilà ce qu'on ignore,
Quand on espère encore :
On me l'a dit un jour,
C'est le vrai mal d'amour.

SANS L'OUBLIER.

Sans l'oublier, on peut fuir ce qu'on aime,
On peut bannir son nom de ses discours,
Et, de l'absence implorant le secours,
Se dérober à ce maître suprême,
Sans l'oublier !

Sans l'oublier, j'ai vu l'eau, dans sa course,
Porter au loin la vie à d'autres fleurs ;
Fuyant alors le gazon sans couleurs,
J'imitai l'eau fuyant loin de la source,
Sans l'oublier !

Sans oublier une voix triste et tendre,
Oh ! que de jours j'ai vu naître et finir !
Je la redoute encor dans l'avenir :
C'est une voix que l'on cesse d'entendre,
Sans l'oublier !

CELLE QUI NE RIT PAS.

Heureuses pastourelles,
Qui cherchez, sous l'ormeau,
Des lits de fleurs nouvelles
Et la fraîcheur de l'eau,
Par vos danses légères,
Appelez-vous mes pas ?
Faites rire, bergères,
Celle qui ne rit pas.

Ruisseaux, où mes compagnes
Brûlent de se revoir,
Coulez de nos montagnes,
Rendez-leur un miroir,
Votre onde qui soupire,
Attirera mes pas ;
Ruisseaux, faites sourire
Celle qui ne rit pas.

Comme les hirondelles,
J'ai chanté le printemps ;

Mais je n'aurai point d'ailes,
Quand fuira le beau temps...
Ah ! si ma douce aurore
Revenait sur ses pas,
Elle rirait encore,
Celle qui ne rit pas !

JE NE SAIS PLUS, JE NE VEUX PLUS.

Je ne sais plus d'où naissait ma colère ;
Il a parlé... ses torts sont disparus ;
Ses yeux priaient, sa bouche voulait plaire :
Où fuyais-tu, ma timide colère ?
Je ne sais plus.

Je ne veux plus regarder ce que j'aime ;
Dès qu'il sourit, tous mes pleurs sont perdus ;
En vain, par force ou par douceur suprême,
L'Amour et lui veulent encor que j'aime ;
Je ne veux plus.

Je ne sais plus le fuir en son absence ;
Tous mes serments alors sont superflus.
Sans me trahir, j'ai bravé sa présence ;
Mais sans mourir supporter son absence,
Je ne sais plus !

LA VEILLÉE DU NÈGRE.

Le soleil de la nuit[1] éclaire la montagne,
Sur le sable désert faut-il encor rester ?
Doucement dans mes bras laisse-moi t'emporter ;
Bon maître, éveille-toi ! marchons vers la campagne.
Tes yeux sont clos depuis trois jours ;
Maître ! dormiras-tu toujours ?

L'orage dans son vol a brisé les platanes ;
Le navire sans voile a disparu dans l'eau ;
De ton front tout sanglant, j'ai lavé le bandeau ;
Marchons, les pauvres noirs t'ouvriront leurs cabanes.
Tes yeux sont clos depuis trois jours,
Maître ! dormiras-tu toujours ?

Je voudrais deviner ton rêve que j'ignore.
Oh ! que ce rêve est long ! finira-t-il demain ?
Demain, en t'éveillant, presseras-tu ma main ?

1. *Soleil de la nuit,* expression des nègres.

Oui, je t'appellerai quand j'aurai vu l'aurore.
Tes yeux sont clos depuis trois jours,
Maître ! dormiras-tu toujours ?

Mais la lueur du jour s'étend sur le rivage,
Le flot porte sans bruit la barque du pêcheur ;
Viens !... que ton front est froid ! quelle triste blancheur !
Oh ! maître ! que ta voix me rendrait de courage !
Tes yeux sont clos depuis trois jours...
Maître ! dormiras-tu toujours ?

A M. DE BÉRANGER.

Bon captif, la fée Urgande
A-t-elle oublié vos chants ?
N'est-elle pas assez grande
Pour désarmer les méchants ?
Vers vous, quoique aussi petite,
Un peu tendre, un peu proscrite,
Et frêle comme un roseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !

Où se cache l'espérance,
Que vous attiriez des cieux ?
Longtemps elle a sur la France
Semé vos vers gracieux.
Pour la ramener au gîte
Où le puissant, qu'elle irrite,
Vous cache sous un réseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !

Que dit la belle maîtresse
Qu'on aime à vous voir aimer ?
Pour l'objet de sa tendresse,
Oh ! qu'elle doit s'alarmer !
Comme, au réduit qu'elle habite,
Votre image qui l'agite
Tourne autour de son fuseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !

CHANT D'UN JEUNE ESCLAVE.

IMITÉ DE MOORE.

Il est un bosquet sombre où se cache la rose,
Et le doux rossignol y va souvent gémir ;
Il est un fleuve pur dont le cristal l'arrose :
Ce fleuve, on l'a nommé le Calme Bendemir.

Dans ma rêveuse enfance, où mon cœur se replonge,
Lorsque je ressemblais au mobile roseau,
En glissant sous les fleurs comme au travers d'un songe,
J'écoutais l'eau fuyante et les chants de l'oiseau.

Je n'ai pas oublié cette musique tendre,
Qui remplissait les airs d'un murmure enchanté ;
Dans ma chaîne souvent il m'a semblé l'entendre.
J'ai dit : le rossignol là-bas a-t-il chanté ?

Penchent-elles encor leurs têtes couronnées,
Ces belles fleurs, dans l'eau que j'écoutais gémir ?
Non, elles étaient fleurs ; le temps les a fanées,
Et leur chute a troublé le Calme Bendemir.

Mais lorsqu'elles brillaient dans l'éclat de leurs charmes,
Avant de s'effeuiller sur l'humide tombeau,
On puisa dans leur sein ces odorantes larmes,
Qui rappellent l'été dont le règne est si beau !

Ainsi le souvenir rend à mes rêveries
Les chants du rossignol que j'écoutais gémir ;
Et ma chaîne s'étend jusqu'aux rives fleuries
Où je crois voir couler le Calme Bendemir.

UNE REINE.

Un Barde a vu sa reine fugitive ;
Il dit qu'un luth, exprimant sa douleur,
De son retour avertissait la rive
Où la rappelle un trône... ou le malheur.
Lorsque sa voix, et peut-être ses larmes,
Faisaient pleurer les tristes matelots,
Elle n'oppose à de perfides armes
Que ce murmure apporté par les flots :
« God save the King !

J'avais quitté les liens de l'enfance,
Pour me parer des chaînes de l'amour.
Aimer son maître est sans doute une offense,
Puisqu'à ma vie il n'a souri qu'un jour.
Lorsque des pleurs roulaient sous ma paupière
Et retombaient lentement sur mon cœur,
Mon cœur tout bas mêlait à sa prière
Cette prière encor pour mon vainqueur :
God save the King !

Seule souvent au berceau de sa fille,
Formant des vœux qui n'étaient plus pour moi,
Je lui disais : « A ma noble famille
Mon jeune hymen n'offrira-t-il que toi ? »
Cachant alors mes pleurs sous ma couronne,
D'un chant d'amour je berçais son sommeil ;
Et de ce chant dont la rive résonne,
Ma voix toujours salua son réveil :
God save the King !

Sur mon front triste, abattu, mais sans crainte,
On cherche en vain la trace d'un remord ;
Jamais mon front n'en recevra l'empreinte,
Et je la laisse à qui rêve ma mort.
Qu'au moins la mort m'attende à ton rivage,
O beau pays qui vit mes plus beaux jours !
En d'autres jours si tu vois mon naufrage,
Dis que ta reine au moins chanta toujours :
God save the King ! »

A M^ELLE MARS.

De Thalie,
Plus jolie,
Quand Mars enchante les jeux,
Cette Muse,
Qui s'amuse,
Semble rire dans ses yeux.

L'Amour même
D'un emblème
Entoure son front charmant ;
Pour couronne
Il lui donne
La perle et le diamant.

Sans rivale,
Sans égale,
Elle règne avec douceur.
Une grâce
Suit sa trace :
Elle croit suivre une sœur.

Comme Aurore
Est encore
Plus belle en versant des pleurs,
Quelques larmes
Sur ses charmes
Semblent couler sur des fleurs.

POÉSIES DIVERSES.

LE BERCEAU D'HÉLÈNE.

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh ! je le vois toujours ! j'y voudrais être encor !
Au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.
Peut-être qu'à cette heure il colore les roses,
Et que son doux reflet tremble dans le ruisseau ;
Viens couler à mes pieds, clair ruisseau qui l'arroses ;
Sous tes flots transparents montre-moi le berceau.
Viens, j'attends ta fraîcheur, j'appelle ton murmure ;
J'écoute, réponds-moi !
Sur tes bords, où les fleurs se fanent sans culture,
Les fleurs ont besoin d'eau, mon cœur sèche sans toi.
Viens, viens me rappeler, dans ta course limpide,
Mes jeux, mes premiers jeux, si chers, si décevants,
Des compagnes d'Hélène un souvenir rapide,
Et leurs rires lointains, faibles jouets des vents.
Si tu veux caresser mon oreille attentive,
N'as-tu pas quelquefois, en poursuivant ton cours,
Lorsqu'elles vont s'asseoir et causer sur ta rive,
N'as-tu pas entendu mon nom dans leurs discours?

Sur les roses peut-être une abeille s'élance :
Je voudrais être abeille et mourir dans les fleurs,
Ou le petit oiseau dont le nid s'y balance !
Il chante, elle est heureuse ; et j'ai connu les pleurs.
Je ne pleurais jamais sous sa voûte embaumée ;
Une jeune Espérance y dansait sur mes pas :
Elle venait du ciel, dont l'enfance est aimée ;
Je dansais avec elle. Oh ! je ne pleurais pas !
Elle m'avait donné son prisme, don fragile !
J'ai regardé la vie à travers ses couleurs.
Que la vie était belle ! et, dans son vol agile,
Que ma jeune Espérance y répandait de fleurs !
Qu'il était beau l'ombrage où j'entendais les Muses
Me révéler tout bas leurs promesses confuses,
Où j'osais leur répondre, et, de ma faible voix
Bégayer le serment de suivre un jour leurs lois !
D'un souvenir si doux l'erreur évanouie
Laisse au fond de mon âme un long étonnement.
C'est une belle aurore à peine épanouie
Qui meurt dans un nuage, et je dis tristement :

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance ?
Oh ! j'en parle toujours ! J'y voudrais être encor !
Au milieu des parfums, j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.

Mais au fond du tableau, cherchant des yeux sa proie,
J'ai vu... je vois encor s'avancer le Malheur.
Il errait comme une ombre, il attristait ma joie
Sous les traits d'un vieux oiseleur ;
Et le vieux oiseleur, patiemment avide,
Aux pièges, avant l'aube, attendait les oiseaux ;
Et le soir il comptait, avec un ris perfide,
Ses petits prisonniers tremblants sous les réseaux.
Est-il toujours bien cruel, bien barbare,
Bien sourd à la prière ? Et, dans sa main avare,
Plutôt que de l'ouvrir,
Presse-t-il sa victime à la faire mourir ?
Ah ! du moins, comme alors, puisse une jeune fille
Courir, en frappant l'air d'une tendre clameur,
Renvoyer dans les cieux la chantante famille,
Et tromper le méchant qui faisait le dormeur !
Dieu ! quand on le trompait, quelle était sa colère !
Il fallait fuir : des pleurs ne lui suffisaient pas ;
Ou, d'une pitié feinte exigeant le salaire,
Il pardonnait tout haut, il maudissait tout bas.
Au pied d'un vieux rempart, une antique chaumière
Lui servait de réduit ;
Il allait s'y cacher tout seul et sans lumière,
Comme l'oiseau de nuit.
Un soir, en traversant l'église abandonnée,

Sa voix nomma la Mort. Que sa voix me fit peur !
Je m'envolai tremblante au seuil où j'étais née,
Et j'entendis l'écho rire avec le trompeur.
« Dis ! qu'est-ce que la Mort? demandai-je à ma mère.
« — C'est un vieux oiseleur qui menace toujours.
Tout tombe dans ses rets, ma fille, et les beaux jours
S'éteignent sous ses doigts comme un souffle éphémère. »

Je demeurai pensive et triste sur son sein.
Depuis, j'allai m'asseoir aux tombes délaissées :
Leur tranquille silence éveillait mes pensées ;
Y cueillir une fleur me semblait un larcin.
L'aquilon m'effrayait de ses soupirs funèbres.
La voix, toujours la voix, m'annonçait le Malheur ;
Et quand je l'entendais passer dans les ténèbres,
Je disais : « C'est la Mort, ou le vieux oiseleur. »

Mais tout change : l'autan fait place aux vents propices,
La nuit fait place au jour,
La verdure, au printemps, couvre les précipices,
Et l'hirondelle heureuse y chante son retour.
Je revis le berceau, le soleil et les roses.
Ruisseau, tu m'appelais, je m'élançai vers toi.
Je t'appelle à mon tour, clair ruisseau qui l'arroses ;
J'écoute, réponds-moi !

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh! je le vois toujours! J'y voudrais être encor!
Au milieu des parfums, j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.

LES DEUX AMITIÉS.

A MON AMIE ALBERTINE GANTIER.

Il est deux Amitiés comme il est deux Amours.
L'une ressemble à l'imprudence ;
Faite pour l'âge heureux dont elle a l'ignorance,
C'est une enfant qui rit toujours.
Bruyante, naïve, légère,
Elle éclate en transports joyeux.
Aux préjugés du monde indocile, étrangère,
Elle confond les rangs et folâtre avec eux.
L'instinct du cœur est sa science,
Et son guide est la confiance.
L'enfance ne sait point haïr ;
Elle ignore qu'on peut trahir.
Si l'ennui dans ses yeux (on l'éprouve à tout âge)
Fait rouler quelques pleurs,
L'Amitié les arrête, et couvre ce nuage
D'un nuage de fleurs.
On la voit s'élancer près de l'enfant qu'elle aime,

Caresser la douleur sans la comprendre encor,
Lui jeter des bouquets moins riants qu'elle-même,
L'obliger à la fuite et reprendre l'essor.

C'est elle, ô ma première amie !
Dont la chaîne s'étend pour nous unir toujours.
Elle embellit par toi l'aurore de ma vie ;
Elle en doit embellir encor les derniers jours.
Oh ! que son empire est aimable !
Qu'il répand un charme ineffable
Sur la jeunesse et l'avenir,
Ce doux reflet du souvenir !
Ce rêve pur de notre enfance
En a prolongé l'innocence ;
L'Amour, le temps, l'absence, le malheur,
Semblent le respecter dans le fond de mon cœur.
Il traverse avec nous la saison des orages,
Comme un rayon du ciel qui nous guide et nous luit ;
C'est, ma chère, un jour sans nuages
Qui prépare une douce nuit.

L'autre Amitié, plus grave, plus austère,
Se donne avec lenteur, choisit avec mystère ;
Elle observe en silence et craint de s'avancer ;
Elle écarte les fleurs, de peur de s'y blesser.

Choisissant la raison pour conseil et pour guide,
Elle voit par ses yeux et marche sur ses pas :
Son abord est craintif, son regard est timide ;
Elle attend, et ne prévient pas.

L'HIRONDELLE ET LE ROSSIGNOL.

A M. ARNAUD.

Prête à s'élancer, joyeuse,
Aux libres plaines des cieux,
L'Hirondelle voyageuse
A la saison pluvieuse
Jetait un long cri d'adieu.

Sous un chêne solitaire
Elle entend le rossignol;
Sa voix lui fut toujours chère;
Et la jeune passagère
Écoute, et suspend son vol.

Elle recueille, attentive,
L'accent qui cherche le cœur;
Mais ce chant qui la captive,
Dans sa mesure moins vive,
N'exprime plus le bonheur!

« A quoi rêvez-vous, dit-elle ?
Les zéphyrs sont au beau temps ;
Sur la rive maternelle
Le doux printemps vous appelle ;
N'aimez-vous plus le printemps ?

— Sauvez-vous, pauvre petite,
Sans me demander pourquoi
J'ai choisi ce sombre gîte :
L'oiseleur, qu'en vain j'évite,
Vous l'apprendrait mieux que moi. »

Alors autour du grand chêne
Elle entrevoit des réseaux ;
Gémissante et hors d'haleine,
Elle veut briser la chaîne
Du roi des petits oiseaux.

« Vous n'êtes pas assez forte,
Dit-il ; mais consolez-vous.
Du monde il faut que tout sorte ;
Dieu n'y plaça qu'une porte,
Et la Mort l'ouvre pour tous.

Sur cette plage étrangère,
Égales à leur réveil,
Et la reine et la bergère,

Sous le marbre et la fougère,
Dorment du même sommeil.

Sous cette loi simple et juste
On voit passer tour à tour
L'oiseleur, l'oiseau, l'arbuste,
Les rois et leur race auguste :
J'y passerai donc un jour.
Mais des rois l'ombre incertaine
Demande grâce souvent
Au destin qui les entraîne :
L'oiseau blessé qui s'y traîne
Se repose en arrivant.

Là, de la flèche empennée
Tous les traits sont amortis ;
Et la mère infortunée,
Libre, et désemprisonnée,
Chante auprès de ses petits !

Si votre pitié naïve
Ne craint pas de nouveaux pleurs,
Cherchez, au bord de la rive,
Une feuille fugitive
Où sont gravés mes malheurs[1]. »

1. La Feuille de rose, de M. Arnault.

Sous l'ombre mystérieuse
La feuille alors murmura ;
Et, longtemps silencieuse,
Plus triste que curieuse,
L'Hirondelle soupira.

« Adieu donc, s'écria-t-elle,
Puisqu'il faut partir sans vous !
Puisse une feuille nouvelle,
Quelque jour, à l'Hirondelle
Révéler un sort plus doux ! »

L'ORPHELINE.

Un seigneur, d'aimable figure,
Brillant d'esprit et brillant de parure,
Prestiges tout-puissants sur la simplicité,
Voulut séduire une jeune beauté.
Sans appui dans le monde, elle était orpheline,
Et se nommait Pauline.
Pauline, hélas ! a perdu le repos,
De vifs regards, de séduisants propos
Troublent la paix de cette âme ingénue,
Elle aime enfin, et son heure est venue.
Pour un ingrat devait-elle sonner?
Mais pour craindre cette heure, il faut la deviner ;
Et l'Orpheline, en sa première flamme,
Rêve l'amour aussi pur que son âme.
Six mois ainsi coulent rapidement.
Tout est bonheur, ivresse, enchantement.
Un villageois qui soupirait pour elle,
Renferme alors sa tendresse fidèle ;
Edmond ne la suit plus, et cache à tous les yeux

Son humble hommage et ses timides vœux.
Sans le vouloir, Pauline a su lui plaire :
Edmond n'a plus qu'à l'aimer et se taire.
L'amour modeste est souvent méconnu ;
Pour éblouir il est trop ingénu.
Sans s'occuper d'un amant qu'elle ignore,
Pauline est tout à celui qu'elle adore ;
Elle ne voit encor dans l'avenir
Que le moment où l'ingrat doit venir ;
Et respectant le séducteur qu'elle aime,
Croit n'adorer que la sagesse même.
Pensive et seule, elle y rêvait un soir ;
Dans sa cabane il entre avec l'espoir.
L'amour, la nuit, la crainte, le silence,
Tout est d'accord pour perdre l'innocence.
Les yeux baissés, d'un air naïf et doux,
Elle pleure en voyant son seigneur à genoux.
Riant tout bas de ses tendres alarmes,
A peine il voit ses peines et ses larmes.
Sans deviner qu'on lui vole un plaisir,
Pauline, hélas ! en eut le repentir.
Le lendemain, dans sa simple demeure,
Avec l'Amour elle attendit en vain ;
Elle attendit encor le lendemain,
Le mois entier, chaque jour, à toute heure !

Par le remords lentement déchiré,
D'un sombre ennui son cœur est dévoré.
Elle offre à Dieu cet amour qui l'opprime ;
Puisqu'il fait tant de mal, il faut qu'il soit un crime.
Mais ne vivant que par le souvenir,
Le passé la poursuit jusque dans l'avenir.
Plus de sommeil ; Pauline en vain l'appelle ;
Pour le malheur il est sourd et rebelle.
Plus de vertu, plus d'amis, plus d'amant ;
Tout est perdu par l'erreur d'un moment.
C'est la fleur du vallon sur sa tige abattue
Par le frimas qui l'effeuille et la tue.

C'était l'hiver : la saison de l'Amour
Semblait avoir disparu sans retour.
Assise, un soir, au bord de sa chaumière,
Pleurant sa honte et fuyant la lumière,
Un bruit soudain fait tressaillir son cœur ;
Un char léger ramène son vainqueur...
Il a parlé... c'est la voix qu'elle adore :
« C'est lui, dit-elle, il vient, il m'aime encore ! »
Mais un regard fait tout évanouir ;
L'espoir s'enfuit... Pauline va mourir.
Oui, c'est l'ingrat qu'elle attend et qu'elle aime.
Mais peignez-vous son désespoir extrême !

Il n'est pas seul. Il entraîne, à son tour,
L'objet nouveau de son volage amour.
A cette vue, immobile et glacée,
Le cœur saisi d'une affreuse pensée,
Pauline au ciel jette un cri douloureux,
Tombe à genoux et détourne les yeux.
Le froid du soir circule dans ses veines ;
Son âme s'engourdit dans l'oubli de ses peines ;
Et, prenant par degrés le sommeil pour la mort,
En embrassant la terre, elle pleure et s'endort.

Dieu qui la plaint l'enveloppe d'un songe ;
Et la pitié descend sur l'aile du mensonge !
Elle croit voir un Ange protecteur
La ranimer doucement sur son cœur,
Presser sa main, l'observer en silence,
Les yeux mouillés des pleurs de l'indulgence.
« Dieu vous a donc envoyé près de moi,
Lui dit Pauline, et vous suivez sa loi ?
Si la vertu vient essuyer mes larmes,
Parlez ! sa voix aura pour moi des charmes.
Voyez mon sort ! voyez mon repentir ! »
On lui répond par un profond soupir.
Son œil mourant s'entr'ouvre à la lumière.
L'Ange est Edmond à genoux, sur la pierre,

Qui plein d'effroi, soutient d'un bras tremblant,
Ce corps glacé qu'il réchauffe en pleurant.
« Ne craignez rien, dit l'amant jeune et sage ;
Sans défiance appuyez-vous sur moi ;
Notre cabane est au bout du village ;
Un cri plaintif vient d'y porter l'effroi.
Ma mère attend, venez près de ma mère ;
Vous lui direz le sujet de vos pleurs ;
Ma mère est bonne, elle plaint vos douleurs ;
Soyez sa fille, et moi... je serai votre frère.
— Hélas ! dit-elle, avec même douceur,
Soyez mon frère, et sauvez votre sœur. »

UN BEAU JOUR.

Adieu, Muse ! on me marie.
Pour enchaîner les amours,
Une main tendre et chérie
M'offre de riants atours.

Adieu, lyre, dont les charmes
Se mêlèrent à mes pleurs ;
L'amour, qu'attristaient mes larmes,
T'ensevelit sous des fleurs.

Adieu, vague rêverie,
Songe de la volupté !
Mon âme plus attendrie
S'ouvre à la réalité

Vous dont je n'ai su que faire,
Adieu, mes sombres printemps !
Déjà l'horizon s'éclaire ;
L'amour paraît : quel beau temps !

LE PASTEUR.

IMITÉ DE GOUDELIN.

A l'heure où s'éteignait le chant de l'alouette,
A cette heure tranquille où, sous leurs frais abris,
Les oiseaux gazouillaient de moisson, d'amourette,
Que les ailes d'un songe enveloppaient Lyris ;
Quand la Nuit, pâle encor, d'étoiles couronnée,
Prenait timidement sa course dans les cieux;
Quand la rose d'un jour, languissante et fanée,
Exhalait en mourant ses parfums précieux ;
Quand d'une journée orageuse
La nature se reposait
Pour s'éveiller plus belle et plus heureuse,
Un beau pasteur disait :

« A cette heure où tout brûle, où je meurs, la cruelle
A fermé ses beaux yeux qui m'ont fait tant de mal.
Lorsque j'entends couler le limpide cristal
Du ruisseau qu'en hiver j'ai vu glacé comme elle,

Farouche avec l'Amour, elle rit au Sommeil ;
Il règne seul sur elle, il la berce, il l'embrasse.
Oh ! dans tes bras charmants si j'obtenais sa place,
Lyris, tu ne pourrais m'en chasser au réveil !
Un doux étonnement, une amoureuse flamme
Enchaînerait ta force et vaincrait ta rigueur,
Et mon âme, en passant pour aller à ton âme,
Échaufferait la neige où s'enferme ton cœur. »

LA MONTRE.

IMITATION LIBRE DE GOUDELIN.

Toi qui reçus par artifice
Et le mouvement et la voix,
Quand l'Heure vient frapper sur ton frêle édifice
Les moments qu'elle accorde et reprend à la fois ;
Confidente du Temps, ô toi qui toujours veilles,
Défends à Lyris de dormir !
Frappe de sons si doux ses mignonnes oreilles,
Que de son cœur distrait il s'échappe un soupir !

Si son œil languissant au hasard te regarde,
Apprends-lui qu'elle touche à la saison d'aimer.
Si pour tromper l'Amour, sa raison te retarde,
Dis-lui que le temps vole et qu'elle sait charmer.

Dis-lui que son nom seul, ce doux nom que j'adore,
Fait battre je ne sais quel ressort dans mon sein,
Qui tombe sur mon cœur bien plus souvent encore
Que ton léger marteau sur ton fragile airain.

Dis-lui que de ses yeux les vives étincelles
M'apprennent des secrets mille fois plus nombreux
Que toi-même tu n'en recèles,
Mais que j'ignore encor celui qui rend heureux.

Si jamais à l'Amour elle enlève une plume,
Pour m'annoncer, tremblante, un premier rendez-vous,
Romps alors ta lente coutume,
Avance ! avance ! et reste à ce moment si doux.

Mais, pour me consoler, cette belle inhumaine
N'a jamais de loisir.
Tu marcheras toujours pour prolonger ma peine ;
Elle y prend du plaisir.

Ah ! pour toi, qu'elle admet jusque dans sa parure,
Avec froideur, loin de te repousser,
Si sa main te rencontre en nouant sa ceinture,
Sa main semble te caresser.

Près d'un sein palpitant, où s'enferme une Grâce
Qui te balance, et te presse et t'embrasse,
Comment peux-tu demeurer, sans frémir,
Où l'Amour même aurait peur de mourir ?
Oui, caché par Lyris entre deux fleurs mi-closes,
L'Amour, ivre d'amour et du parfum des roses,

Aurait peine, accablé de sa félicité,
A retenir son immortalité.

Et quand son pied léger, que guide la cadence,
T'associe, en jouant, au plaisir de la danse,
Comment ne sens-tu point, par de tendres efforts,
Se rompre tes ressorts ?
Insensible ! Ah ! du moins apprends-moi, je te prie,
Quand l'heure d'Amour sonnera ;
Au doux bruit de ta sonnerie
Quand sa fierté s'endormira ;
Et quand viendra l'heure chérie,
A qui Lyris la donnera !

Le matin, dès qu'elle s'éveille,
Celle qui m'asservit se gouverne par toi.
Est-il tard ? dit Lyris, dont l'âme encor sommeille.
Et ta réponse est pour elle une loi.
Ah ! loin de t'imiter, si j'étais auprès d'elle,
Pour étouffer ton timbre importun aux Amours,
A force de baisers j'étourdirais ma belle,
Et la nuit durerait toujours !

Je rêve. Oh ! quelle est ma faiblesse !
Mais vois, en comparant ton sort avec le mien,
Si l'enfant qui brûle et qui blesse

M'en fit un différent du tien !
Une heure pour toi n'est qu'une heure,
Un moment n'est rien qu'un moment ;
Mais une heure, un moment, dans sa triste demeure,
Est un siècle pour un amant.
Si Lyris était moins farouche,
Les ans ne me seraient qu'un jour ;
Ils s'écouleraient sur sa bouche,
Et je rirais avec l'Amour.
Compagne de Lyris, toi que tout bas j'implore,
Si celle qui me trouble et n'aime pas encore,
Pour l'un de mes rivaux oubliait sa rigueur,
Dis-lui que sa mère l'appelle ;
Fais du bruit en tombant près d'elle,
Pour mieux effrayer sa pudeur.

UNE MÈRE.

IMITATION DE SHAKSPEARE.

On accourt, on veut voir la mère infortunée
D'Arthur ; et la Pitié muette, consternée,
Pleure, et n'ose répondre à ses profonds sanglots ;
Et la prison mobile emporte sur les flots
Arthur, le jeune Arthur, l'espoir de son veuvage,
Cet enfant-roi tombé dans l'esclavage.
Inconsolable, errante aux rivages déserts,
De longs gémissements elle frappe les airs,
Comme un aigle éperdu à son nid enlevée,
Quand le lâche vautour, usurpateur affreux,
Cherchant un festin ténébreux,
Dans l'ombre a dévoré la royale couvée.
Sur le sable où la nuit répand un voile obscur
L'Écho mourant répond : Arthur ! mon cher Arthur !...
Un heureux de la terre, un sage, un insensible,
Ne voit dans ses clameurs qu'un fol égarement ;
Pâle, elle ouvre les yeux, le regarde un moment,
Et repousse en ces mots cette voix inflexible :

« Il me parle ! et jamais il n'a connu mon fils ;
Il n'entend pas mon âme, il me croit insensée.
Eh ! que me rendra-t-il pour tous mes biens ravis ?
Que dit-il ?... Je ne sais, mais sa voix m'a blessée.
Oh ! tais-toi ! J'aime mieux écouter ma douleur ;
Elle parle d'Arthur, elle a ses jeunes charmes,
Elle a ses derniers cris, ses sanglots et ses larmes,
Ses suppliantes mains, son effroi, sa pâleur ;
Elle est... ce qu'il était ! Oui, cette ombre fidèle
Au milieu de la nuit me réveille, m'appelle,
M'embrasse et m'apparaît avec ses traits chéris.
Laisse-moi l'adorer, elle me rend mon fils ;
Elle me rend sa voix ! Je l'écoute, je pleure ;
Je la suis comme Arthur, au son triste de l'heure ;
Et sous son vêtement, quand je l'ai rencontré,
Elle m'en a fait voir le fantôme adoré.

« Toi, tu n'as pas de fils, je le vois, j'en suis sûre :
Effrayé pour toi-même et plaignant ma blessure,
Tu te fondrais en pleurs, tu ne pourrais parler.
Non ! tu n'as pas de fils !... peux-tu me consoler ?
Toi seul n'es pas ému de mes plaintes amères ;
Quand je parle d'Arthur, tout m'entend, tout frémit.
Les Anges attentifs pleurent aux cris des mères ;
Dieu même en les frappant les regarde et gémit ;

Il est père ! il est Dieu. Dans sa miséricorde,
Il forme de nos pleurs l'espoir qu'il nous accorde :
On m'a volé mon fils, et Dieu me le rendra.
Mais ici... plus jamais nous n'y serons ensemble.
On m'a volé mon fils, on l'emmène... il mourra...
Et je ne verrai plus d'enfant qui lui ressemble !

« Que ne suis-je insensée !... en mes rêves confus
Je serais, comme toi, froide, austère, farouche ;
Et le doux nom d'Arthur, exilé de ma bouche,
Fuirait de ma mémoire, et je n'aimerais plus !
Je préfère la mort à ce songe immobile ;
Je veux aimer toujours ce que j'ai tant aimé,
Arthur, mon cher Arthur, qu'en ta pitié stérile
Tu ne m'as pas nommé !

« Oh parle-moi d'Arthur !... Mais tu ne peux m'entendre.
Hélas ! ce que le ciel a formé de plus tendre,
Son miracle d'amour, est-il connu de toi ?
C'est le cœur d'une mère, et je le porte en moi,
Et je n'ai plus d'enfant ! et sa grâce enchaînée,
Et ses pas inégaux, que je guidais encore,
Loin de ma destinée,
Ont emporté son sort !
Et ce bel arbrisseau, dont la tige brisée

Promettait à ma vie un ombrage si beau,
Va languir sans amour, sans soleil, sans rosée,
Sans fleur pour mon tombeau !...
Va ! je ne suis pas insensée !

« Ma raison tout entière éclate dans mes pleurs ;
Elle approuve, elle ordonne, elle accroît mes douleurs,
Et c'est un crime à toi de la dire éclipsée.
Qui donc était sa mère ?... Oh ! moi !... c'était bien moi ;
Ces pleurs... ce sont mes pleurs qui tombent devant toi ;
Peux-tu les démentir ? Sans joie et sans parure
Comme un saule mourant traîne sa chevelure,
Vois mon front se courber : sous ce voile de deuil,
C'est la mère d'Arthur qui se traîne au cercueil.
Suis-je insensée ? Eh bien ! à ce nom qu'on lui donne,
C'est la mère d'Arthur qui meurt et qui pardonne ;
Et si tu n'es ému, si ton cœur est glacé,
Va, c'est toi qu'il faut plaindre et nommer insensé !

« Et vous qui me disiez, dans vos leçons pieuses,
Qu'au delà du tombeau Dieu nous rend nos amours,
Ma mère, ouvrez les cieux, vos mains religieuses
Vont recevoir mon fils ; gardez-le moi toujours !
J'irai bientôt, bientôt... Mais si l'affreuse envie
Veut le faire périr,

Souffrant, décoloré, détruit, il va mourir ;
Je méconnaîtrai donc mon sang, ma propre vie !
Arrachez-moi le cœur, ou cet horrible effroi ;
Vous tous qui m'écoutez, sauvez-le, sauvez-moi !
Otez-moi ces bandeaux qui pèsent sur ma tête ;
Je veux m'enfuir... Laissez... Non, que rien ne m'arrête,
Laissez-moi l'appeler, n'étouffez pas mes cris ;
Mon Arthur ! mon enfant ! mon univers ! mon fils !...»

LE PETIT ARTHUR DE BRETAGNE
A LA TOUR DE ROUEN.

Par mon baptême, ô ma mère,
Je voudrais être l'enfant
Qui bondit sur la bruyère
Avec l'agneau qu'il défend.
J'ai soif de l'eau qui murmure
Et fuit là-bas dans les fleurs :
L'eau de la tour est moins pure,
Je la trouble avec mes pleurs.

Si le rayon d'une étoile
Glisse au fond de ma prison,
Les barreaux forment un voile
Qui tourmente ma raison.
Quand le fer qui se colore
M'annonce que le jour luit,
Le petit Arthur encore
Est triste comme la nuit.

Pour bercer ma jeune enfance
Vous saviez des airs touchants ;
Et j'ai reçu la défense
De me rappeler vos chants !
Mais que la flûte lointaine
M'apporte un réveil plus doux,
Je tressaille dans ma chaîne ;
Ma mère, je pense à vous.

Ce vieux gardien dont l'œil sombre
Un soir me remplit d'effroi,
Qui, sur mes pas, comme une ombre,
Fit peur au pauvre enfant-roi,
J'ai vu son front, moins austère,
Vers ses enfants se baisser :
Hélas ! que n'est-il mon père !
Il daignerait m'embrasser.

Lorsque la fièvre brûlante
Sur lui fit planer la mort,
Sa bouche, pâle et tremblante,
Dit qu'il avait un remord.
De cette affreuse démence
Cherchant à le secourir,
J'ai chanté votre romance
Pour l'empêcher de souffrir.

Aux sons de la vieille harpe
Il s'endormit sur mon sein,
Enveloppé de l'écharpe
Dont me para votre main.
Une reine l'a brodée :
Mon geôlier la garde encor...
Je ne l'ai plus demandée ;
Et c'était mon seul trésor.

Peut-être ce sacrifice
En secret l'attendrira
Et qu'à vos larmes, propice,
Un moment il me rendra.
Mes biens, mes jours, ma couronne,
Tout ce qu'ils brûlent d'avoir,
Oh ! ma mère, je le donne ;
Mais avant je veux vous voir.

Malgré leur veille farouche,
J'appris seul à retracer
Le premier nom que ma bouche
Essaya de prononcer.
Ne pouvant briser la pierre
Où j'ai nommé leur vainqueur,
Ils ont brûlé ma paupière ;
Mais la mémoire est au cœur.

En vain leurs bandeaux funèbres
Ont puni mes faibles yeux ;
A genoux, dans les ténèbres,
Ma prière monte aux cieux ;
L'épée y dort suspendue ;
Comme vous en ce séjour,
Mon père, on la croit perdue :
Mais si je l'atteins un jour !...

LA NYMPHE TOULOUSAINE.

IMITATION DE GOUDELIN.

Sous les arbres touffus, naïves pastourelles,
Cherchez de frais abris contre l'ardeur du jour.
Et vous, petits oiseaux, sous leurs voûtes nouvelles,
Enflez votre gosier pour saluer l'Amour.
Toi dont les flots d'argent, dont l'eau vive et brillante
Offre un miroir mobile à la beauté riante,
Cristal limpide et pur, qui rafraîchis les fleurs,
Tu ne rafraîchis pas mes yeux brûlés de pleurs.
Vallons, où le plaisir vient former des guirlandes
Quand la jeune saison vous charge de rameaux,
Où l'abeille bourdonne à l'entour des offrandes
Que le Printemps attache aux branches des ormeaux,
Écoutez ! écoutez la nymphe Toulousaine ;
Elle pleure, elle fuit des cieux la pourpre et l'or.
Ne l'entendez-vous pas gémir, gémir encor,
Appelant un écho triste comme sa peine ?
Écoutez ! écoutez ! Le voile du malheur

Intercepte l'éclat de l'astre de la France,
Et la douce Espérance,
En retournant aux cieux, jette un cri de terreur.

De ronces, de cyprès à jamais couronnée,
Aux regrets condamnée,
Ma lyre en sons confus révèle mes douleurs,
Et le Temps me promet des pleurs, toujours des pleurs.

Henri, le grand Henri !... Quel douloureux murmure
S'élève autour de moi ?
Henri ! ton nom m'échappe, et toute la nature
A tressailli d'effroi.
Orgueil du sol français, la noble fleur tombée
N'y renaîtra jamais !
Sous la faux de la mort sa tête est courbée ;
Le monde pleure ; il pleure... Henri seul est en paix.
Aux régions du ciel sa grande âme envolée
De son dernier soupir a rempli l'univers ;
Et l'univers n'est plus qu'une triste vallée
Que le ciel abandonne au souffle des pervers.

Henri ! toi qui régnas pour la gloire du monde,
Le trône, en te portant, s'ennoblissait encor.
Telle est du diamant la richesse féconde,
En lui prêtant ses feux il enorgueillit l'or.

La terre, en frémissant au bruit de tes armées,
Te reconnut pour maître et nomma son vainqueur.
Les Vertus t'attendaient ; elles étaient formées
Pour habiter ton cœur.

Soutiens ma lyre, ô Vérité charmante !
Henri, le grand Henri ne craint pas ton miroir ;
De ce roi, tout amour, tu fus la noble amante.
Oh ! dans le cœur des rois qu'il est beau de te voir !
Tu ne le suivras plus au milieu des batailles ;
Mais viens, comme une veuve au tombeau de son roi :
Suspends par tes récits l'horreur des funérailles,
Je ne veux chanter qu'après toi.

Quand le ciel, irrité de leur plainte importune,
De la guerre aux humains imposa le fardeau,
Henri, que fatiguaient les yeux de la Fortune,
En poursuivant l'ingrate arracha son bandeau.
Ses ennemis tombaient comme atteints de la foudre :
Ainsi le verre éclate et se réduit en poudre.
Il désarma le Ciel, il étonna le Sort,
Il enchaîna la Mort.
L'implacable arbalétrière,
Assise et menaçante au milieu des débris,
Agitait dans ses mains sa flèche meurtrière,

Et la Peur en porta la nouvelle à Paris.
Elle dit : « Je l'ai vu ! Tel un lion s'élance,
Épouvante les loups, les soumet, les retient.
De mille bras ligués il fait tomber la lance ;
C'est l'Hercule qui brise, et l'Atlas qui soutient ;
C'est Henri, fuyez tous ! » On vole à son passage,
On l'implore ; il sourit, et le ciel se dégage,
Et la France respire, et le roi troubadour
Chante, sous des lauriers, Gabrielle et l'Amour.

Mais quel monstre se glisse et s'avance dans l'ombre ?
Échappé de l'enfer, il brûle d'un feu sombre ;
Il siffle, il roule, il rampe aux pieds de la vertu.
Henri se penche, et meurt sans avoir combattu !

Vérité ! pour accents tu n'as plus que des larmes ;
L'avenir te répond par un long cri d'alarmes.
D'un roi clément, d'un père, on prépare le deuil,
Et ma lyre se brise au pied de son cercueil.

CONTE

IMITÉ DE L'ARABE.

C'ÉTAIT jadis. Pour un peu d'or,
Un fou quitta ses amours, sa patrie.
(De nos jours cette soif ne paraît point tarie ;
J'en connais qu'elle brûle encor.)
Courageux, il s'embarque ; et, surpris par l'orage,
Demi-mort de frayeur, il échappe au naufrage.
La fatigue d'abord lui donna le sommeil ;
Puis enfin l'appétit provoqua son réveil.

Au rivage, où jamais n'aborda l'Espérance,
Il cherche, mais en vain, quelque fruit savoureux ;
Du sable, un rocher nu, s'offrent seuls à ses yeux ;
Sur la vague en fureur il voit fuir l'existence.
L'âme en deuil, le cœur froid, le corps appesanti,
L'œil fixé sur les flots qui mugissent encore,
Sentant croître et crier la faim qui le dévore,
Dans un morne silence il reste anéanti.

La mer, qui par degrés se calme et se retire,
Laisse au pied du rocher les débris du vaisseau ;
L'infortuné vers lui lentement les attire,
S'y couche, se résigne, et s'apprête un tombeau.
Tout à coup il tressaille, il se lève, il s'élance ;
Il croit voir un prodige, il se jette à genoux.
D'un secours imprévu bénir la Providence
Est de tous les besoins le plus grand, le plus doux !
Puis, en tremblant, ses mains avides
Touchent un lin mouillé, rempli de grains humides ;
Il presse, il interroge et la forme et le poids,
Y sent rouler des fruits,... des noisettes,... des noix...
« Des noix ! dit-il, des noix ! quel trésor plein de charmes ! »
Il déchire la toile. O surprise ! ô tourments !
« Hélas ! dit-il, en versant quelques larmes,
Ce ne sont que des diamants ! »

LA MOUCHE BLEUE.

Humble fille de l'air, mouche bleue et gentille,
Qui rafraîchis ton vol sur d'humides roseaux,
N'es-tu pas le nain des oiseaux ?
Non ! tu ne chantes pas, légère volatile,
Tu n'as point de plumage, et ton rapide essor
M'en fait mieux admirer l'invisible ressort.
Tu ris de l'oiseleur, tu fais sauver sa joie,
Ton piquant aiguillon le distrait de sa proie,
Et ton bourdonnement moqueur
Lui nomme impunément son agile vainqueur.
Tu montes jusqu'aux cieux, les ailes étendues ;
Un rayon de soleil te guide et te soutient ;
Ta famille dansante et s'y joue et s'y tient,
Comme un essaim de fleurs dans les airs répandues.
Qu'il est gai de te voir t'y balancer longtemps,
Descendre vers la terre, et remonter encore,
Y chercher, renaissante au souffle du printemps,
Sur ta robe de gaze un reflet de l'aurore !
Violette vivante ! à ce peu qu'il t'a fait,

Le Ciel donna le monde, imprima la pensée,
Le sentiment, l'amour ! et, sans remords blessée,
Pour toi, du moins, l'amour n'est qu'un bienfait !

Je m'amuse à rêver sur ton frêle édifice
Soutenu de frêles piliers,
Si polis et si réguliers,
Qu'on les croirait mouvants par artifice.
Hélas ! dans l'âge le plus fort,
Comme toi l'homme tombe ; et ce maître du monde
N'a plus d'ami qui le seconde
Dans son duel avec la Mort.

O mouche ! que ton être occupa mon enfance !
Combien, lorsqu'attristant mon paisible loisir
Quelque enfant sous mes yeux accourait te saisir,
Mes larmes prenaient ta défense !

Petite philosophe, on a médit de toi :
J'en veux à la fourmi qui t'a cherché querelle.
Un printemps fait ta vie, en jouir est ta loi ;
Es-tu moins prévoyante, es-tu moins riche qu'elle ?
Esclave de la terre, elle y rampe toujours ;
Ses trésors souterrains sont clos à l'indigence ;
Et, quand il a rempli son avare exigence,

Du ciron malheureux elle abrège les jours.
Pour toi, souvent rêveuse et souvent endormie,
Je t'observe partout avec des yeux d'amie :
Quand la nature est triste, il ne te faut plus rien,
Et tu romps avec elle un fragile lien.

Oh ! puisse l'âpre hiver épargner ta faiblesse !
Que l'aquilon jamais ne te soit rigoureux !
Que ton corps délicat, qu'un rien détruit ou blesse,
Trouve contre la brume un foyer généreux !
Atome voyageur ! en passant les montagnes,
Les ruisseaux, les chemins, les cités, les campagnes,
Que Dieu te sauve, hélas ! et du bec d'un oiseau,
Et de l'insecte au fin réseau !

L'ÉCOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : « Allez !... » Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une Abeille qui vole.

« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire :
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?
— Non, dit-elle ; j'arrive et je suis très pressée.
J'avais froid ; l'Aquilon m'a longtemps oppressée :
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;

Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une Hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

« Oh ! bonjour ! dit l'enfant, qui se souvenait d'elle ;
Je t'ai vue à l'automne. Oh ! bonjour, hirondelle !
Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?
Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis ;
L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve... A demain ! »

L'enfant reste muet ; et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du seuil de sa demeure ;
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre ;
Voyez ! ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit ; et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
J'en suis très mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.

— Écolier ! voyez-vous ce laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très vigilant ; je le suis plus, peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille ; et, grâce à vos brebis,

Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.

Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude ;
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux ;
Les chiens vous serviront. » L'enfant l'écouta dire ;
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

CONTE D'ENFANT.

Il ne faut plus courir à travers les bruyères,
Enfant, ni sans congé vous hasarder au loin.
Vous êtes très petit, et vous avez besoin
Que l'on vous aide encore à dire vos prières.
Que feriez-vous aux champs, si vous étiez perdu ?
Si vous ne trouviez plus le sentier du village ?
On dirait : « Quoi ! si jeune, il est mort ? c'est dommage ! »
Vous crieriez... De si loin seriez-vous entendu ?
Vos petits compagnons, à l'heure accoutumée,
Danseraient à la porte et chanteraient tout bas ;
Il faudrait leur répondre, en la tenant fermée :
« Une mère est malade, enfants, ne chantez pas ! »
Et vos cris rediraient : « O ma mère ! ô ma mère ! »
L'écho vous répondrait, l'écho vous ferait peur.
L'herbe humide et la nuit vous transiraient le cœur.
Vous n'auriez à manger que quelque plante amère ;
Point de lait, point de lit !... Il faudrait donc mourir ?
J'en frissonne ! et vraiment ce tableau fait frémir.
Embrassons-nous, je vais vous conter une histoire ;
Ma tendresse pour vous éveille ma mémoire.

« Il était un berger, veillant avec amour
Sur des agneaux chéris, qui l'aimaient à leur tour.
Il les désaltérait dans une eau claire et saine,
Les baignait à la source, et blanchissait leur laine ;
De serpolet, de thym, parfumait leurs repas ;
Des plus faibles encor guidait les premiers pas ;
D'un ruisseau quelquefois permettait l'escalade.
Si l'un d'eux, au retour, traînait un pied malade,
Il était dans ses bras tout doucement porté,
Et, la nuit, sur son lit, dormait à son côté ;
Réveillés le matin par l'aurore vermeille,
Il leur jouait des airs à captiver l'oreille ;
Plus tard, quand ils broutaient leur souper sous ses yeux,
Aux sons de sa musette il les rendait joyeux.
Enfin il renfermait sa famille chérie
Dedans la bergerie.
Quand l'ombre sur les champs jetait son manteau noir,
Il leur disait : « Bonsoir,
Chers agneaux ! sans danger reposez tous ensemble ;
L'un par l'autre pressés, demeurez chaudement ;
Jusqu'à ce qu'un beau jour se lève et nous rassemble,
Sous la garde des chiens dormez tranquillement. »

Les chiens rôdaient alors, et le pasteur sensible
Les revoyait heureux dans un rêve paisible.

Eh ! ne l'étaient-ils pas ? Tous bénissaient leur sort,
Excepté le plus jeune ; hardi, malin, folâtre,
Des fleurs, du miel, des blés et des bois idolâtre,
Seul il jugeait tout bas que son maître avait tort.

Un jour, riant d'avance, et roulant sa chimère,
Ce petit fou d'agneau s'en vint droit à sa mère,
Sage et vieille brebis, soumise à son pasteur.
« Mère ! écoutez, dit-il ; d'où vient qu'on nous enferme ?
Les chiens ne le sont pas, et j'en prends de l'humeur.
Cette loi m'est trop dure, et j'y veux mettre un terme.
Je vais courir partout, j'y suis très résolu.
Le bois doit être beau pendant le clair de lune.
Oui, mère, dès ce soir je veux tenter fortune :
Tant pis pour le pasteur, c'est lui qui l'a voulu.

— Demeurez, mon agneau, dit la mère attendrie ;
Vous n'êtes qu'un enfant, bon pour la bergerie ;
Restez-y près de moi ! Si vous voulez partir,
Hélas ! j'ose pour vous prévoir un repentir.

— J'ose vous dire non, cria le volontaire... »
Un chien les obligea tous les deux à se taire.

Quand le soleil couchant au parc les rappela
Et que par flots joyeux le troupeau s'écoula,

L'agneau sous une haie établit sa cachette ;
Il avait finement détaché sa clochette.
Dès que le parc fut clos, il courut à l'entour.
Il jouait, gambadait, sautait à perdre haleine.
« Je voyage, dit-il, je suis libre à mon tour !
Je ris, je n'ai pas peur ; la lune est claire et pleine :
Allons au bois, dansons, broutons ! » Mais, par malheur,
Des loups pour leurs enfants cherchaient alors curée :
Un peu de laine, hélas ! sanglante et déchirée,
Fut tout ce que le vent daigna rendre au pasteur.
Jugez comme il fut triste, à l'aube renaissante !
Jugez comme on plaignit la mère gémissante !
« Quoi ! ce soir, cria-t-elle, on nous appellera,
Et ce soir... et jamais l'agneau ne répondra ! »
En l'appelant en vain elle affligea l'Aurore ;
Le soir elle mourut en l'appelant encore.

LE BILLET D'UNE AMIE.

Oh ! qu'il ne fût, m'écrivait une amie,
Entre nous deux qu'un fleuve à traverser !
J'irais sans peur cette nuit t'embrasser,
Et doucement te surprendre endormie ;

Je braverais le terrible élément ;
Et quelque flot, ému de mon courage,
Me pousserait jusques à ton rivage,
Où l'amitié serait mon seul aimant.

De l'eau qui fuit dans cette nuit obscure
J'affronterais le roulement grondeur ;
Car de cette eau, froide, limpide et pure,
L'embrassement rafraîchirait mon cœur.

Ce cœur blessé, qui ne bat plus qu'à peine,
Respirerait pour s'élancer vers toi.
Il est si doux de soulever sa chaîne,
Et de se dire : on la porte avec moi !

Des flots amers et du bruit de la vie
J'irais sauver ou distraire mon sort,
Et, je le sens, tenter un vain effort,
Pour retourner à mes fers asservie.

J'irais pleurer à ta porte, où ma voix
T'attirerait courageuse et timide ;
En saisissant ma main encore humide,
Tu me plaindrais : je t'ai plainte une fois !

Quand tu partis, oui, j'ai plaint ton courage :
J'avais tout lu dans tes yeux qui parlaient ;
De ta pudeur j'imitais le langage,
J'étais muette, et mes larmes coulaient.

Tes vœux brisés, ta blessure profonde,
Tous tes ennuis répandus sur mes jours,
Ces maux affreux qui font haïr le monde,
En les fuyant, s'en souvient-on toujours ?

Me rendrais-tu ma paix évanouie ?
Si, dans ton sein, gémissante aujourd'hui,
Je m'écriais : « Ma chère, il m'a trahie ! »
Répondrais-tu : « Pleure, et pardonne-lui ? »

Comme elle aimait ! quelle âme tendre et pure
M'a révélé ce douloureux transport !
Ah ! si l'Amour lui fut vraiment parjure,
Je hais l'Amour... Eh quoi ! l'aimais-je encor ?

LE PÉLICAN.

OU LES DEUX MÈRES.

Tout perdu dans le soin de sa jeune famille,
Sur la vague qui passe, et qui roule, et qui brille,
Un Pélican s'incline, et saisit les poissons
Qu'il offre en espérance à ses chers nourrissons.

Sans affaire, et livrée à l'amour d'elle-même,
L'Autruche, en digérant, vient le long du rocher.
Son repas est fini, qu'aurait-elle à chercher?
Elle porte tout ce qu'elle aime.
« Grand dieu! d'où venez-vous? » dit-elle au tendre oiseau
Dont la poitrine est ouverte et sanglante.
« Sortez-vous d'un combat, d'un piège, d'un réseau?
Le coup est-il mortel? j'en suis presque tremblante.
Parlez donc! quelle flèche ou quel ongle assassin
Vous déchira le sein?
Vous faites peur. — C'est moi, c'est un peu de ma vie,
Répond le Pélican à sa pêche assidu.

Vous allez me porter envie :
Mes petits avaient faim ; mon sang n'est pas perdu,
Je l'ai versé pour eux. — Quoi ! dit l'autre irritée,
Votre sang !... taisez-vous ! on ne peut sans horreur
Supporter dans l'amour cet excès de fureur ;
Il soulève, il repousse, et j'en suis révoltée.
Vous perdez le bon sens, vos petits vous tueront,
Et les oiseaux riront.
Laissez ces préjugés aux tendres tourterelles.
L'amour est un besoin qu'il est doux d'éprouver,
Mais je n'aurais point d'œufs s'il fallait les couver.
Quel emploi, quel ennui d'étendre ainsi les ailes,
De garder la maison, d'y mourir de chaleur !
L'hymen n'est donc pour vous qu'un travail, un malheur ?
Se torturer le flanc, s'appauvrir l'existence,
Mourir, pour satisfaire à l'importune instance
De petits jeunes dévorants,
Dont les cris déchirants
Troublent et le somme et la veille !
D'en parler seulement je me blesse l'oreille.
Ce fanatisme fait pitié ;
Toutefois, s'il est temps, écoutez l'amitié.

Mon exemple peut vous instruire.
Loin de couver, de me détruire,

Au hasard je laisse mes œufs :
Le ciel veille sur moi, le ciel veille sur eux.
Je ne me charge pas de ce soin haïssable.
Je suis mère pourtant, je les couvre de sable.
Si la pluie et l'orage, et les vents tour à tour,
Ne les écrasent pas avant de naître au jour,
Si le Milan ne les dévore,
La chaleur du soleil enfin les fait éclore ;
La nature en prend soin, et tous les éléments
Composent mieux que moi leurs premiers aliments.
Ils s'envolent alors et vont chercher fortune.
Je n'ai pas supporté leur enfance importune.
Ce qu'ils deviennent, je ne sais ;
Je me porte bien, c'est assez.

— Méchante ! ah ! méchante endurcie !
De quel aveuglement ton âme est obscurcie !
Tu n'as donc d'une mère obtenu que le nom ?
Va ! tu glaces mon cœur, tu blesses ma raison.
Quoi ! te déshériter des larmes d'une mère,
De ses tourments délicieux,
De ses plaisirs silencieux,
Où tout est volupté bien que parfois amère !
Quand je sens mes petits s'agiter sous mon sein,
Quand leurs cris me disent : « J'ai faim ! »

Oh ! quel bonheur j'éprouve à leur donner ma vie !
Mais ma douce blessure est promptement guérie.
On dirait que l'extrême amour
Renaît sans cesse de lui-même :
On le prodigue en vain, comme le feu du jour,
Il se ranime encor pour nourrir ce qu'il aime.
Va chercher tes enfants ; tu me remercîras,
Si tu peux les trouver et devenir sensible :
Ton sort, au milieu d'eux, s'écoulera paisible.
Va ! ne crains plus la mort : sois mère, tu vivras ! »

LE PETIT MENTEUR.

Venez bien près, plus près, qu'on ne puisse m'entendre :
Un bruit vole sur vous, mais qu'il est peu flatteur !
Votre mère en est triste ; elle vous est si tendre !
On dit, mon cher amour, que vous êtes menteur.

Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
Vous faites le plaintif, vous traînez votre voix,
Et vous criez très haut : « Hé ! ma bonne ! ma bonne ! »
L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
Vous avez effrayé cette bonne attentive,
Et, pour vous secourir,
Près de vous, toute pâle, on l'a vue accourir.
Hélas ! vous avez ri de sa bonté craintive,
Enfant ! vous avez ri ! quelle douleur pour nous !
On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes !
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes,
J'irais... Ne pleurez pas ; causons avant d'agir ;
Écoutez une histoire, et jugez-la vous-même :

Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime ;
Je rougis de vous voir rougir.

« Au loup ! au loup ! à moi ! » criait un jeune pâtre ;
Et les bergers entr'eux suspendaient leurs discours.
Trompé par les clameurs du rustique folâtre,
Tout venait, jusqu'aux chiens, tout volait au secours.
Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil, et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire, il se croyait bien fin :
« Je suis loup » disait-il. Mais attendez la fin.

Un jour que les bergers, au fond d'une vallée,
Appelant la gaîté sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds, joyeux, pressaient l'herbe foulée :
« Au loup ! au loup ! à moi ! » dit le jeune garçon ;
« Au loup ! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
Pas un n'abandonna la danse ni la table :
« Il est loup, dirent-ils, à d'autres la leçon ! »

Et toutefois le loup dévorait la plus belle
De ses belles brebis ;
Et, pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
Il lui montrait les dents, et rompait ses habits ;

Et le pauvre menteur, élevant ses prières,
N'attristait que l'écho ; ses cris n'amenaient rien.
Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères.
« Eh quoi ! pas un ami, dit-il, pas même un chien ! »
On ajoute, et vraiment, c'est pitié de le croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants ;
Et, quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ses deux bras étaient nus et sanglants.
« Il ne ment pas, dit-on, il tremble ! il saigne ! il pleure !
Quoi ! c'est donc vrai, Colas ? » Il s'appelait Colas.
« Nous avons bien ri tout-à-l'heure ;
Et la brebis est morte ! elle est mangée... hélas ! »
On le plaignit. Un rustre, insensible à ses larmes,
Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi :
Or, s'il m'avait trompé, le menteur, fût-il roi,
Me crierait vainement aux armes. »

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez !
Ici, pas un flatteur dont la voix vous abuse ;
Vous n'avez point d'excuse.
Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,
Car on ne ment pas à sa mère.
Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas ;
Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie.

Que ferons-nous alors ? Oh ! ne vous cachez pas !
Prenez un peu courage, enfant, que je vous voie !
Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon ;
Allez, petit chéri, ne trompez plus personne,
Soyez sage, aimez Dieu, je crois qu'il vous pardonne ;
Il est père, il est bon !

LES DEUX ABEILLES.

A MON ONCLE.

Au fond d'une vallée où s'éveillaient les fleurs,
On vit légèrement descendre deux abeilles ;
Elles cherchaient des yeux ces fleurs, tendres merveilles,
Où l'aurore en passant avait laissé des pleurs.
L'herbe brillait de perles arrosée ;
L'horizon bleu, les gouttes de rosée,
Sur la colline une ardente clarté,
Tout annonçait un jour brûlant d'été,
Tout l'attestait ; car un jardin rustique
Répandait à l'entour des deux errantes sœurs
De frais parfums, d'attrayantes douceurs,
Et d'un souffle embaumé la langueur sympathique.
Toutes deux ont franchi l'enclos vert du jardin :
« Voyez ! » dit la plus vive, elle était frêle et blonde,
« Voyez que de trésors ! ce n'est rien que jasmin,
Lilas, rose, et je crois toutes les fleurs du monde. »
Cette folle suivait son volage désir,

Aux suaves bouquets se suspendait à peine,
Prodiguant ses baisers jusqu'à manquer d'haleine,
Disant : « Demain le miel, aujourd'hui le plaisir ! »

L'autre, plus posément, savourait les délices
Du banquet préparé pour les filles de l'air,
Et, prévoyante aux besoins de l'hiver,
Pour la ruche épuisée en gardait les prémices.
Leurs ailes en tremblaient ; mais un globe fatal,
Suspendu dans les fleurs sous la méridienne,
Semble de l'ambroisie offrir le doux régal
A la jeune épicurienne.
Sous ce cristal frappé de tous les feux du ciel,
S'échauffe et fermente le miel,
Innocente liqueur pour l'homme préparée,
Mais qui donne la mort à la mouche dorée ;
Sa force s'y consume, et sa raison s'y perd.
L'abîme transparent par malheur est ouvert ;
L'imprudente n'y voit qu'un don de la fortune ;
Sa sœur, qui l'en détourne, est presqu'une importune,
Et, malgré ses conseils, elle court s'y plonger :
Quand on veut le bonheur, en voit-on le danger ?
« Par quel charme imposteur vous êtes asservie,
Dit l'autre en soupirant ; vous me faites pitié ;
Quittez ce doux breuvage, au nom de l'amitié,

Peut-être, hélas ! au nom de votre vie !
Vous ne m'écoutez pas. Je reviendrai ce soir.
O ma sœur ! le travail est utile à notre âge.
Puissé-je ne pas voir bientôt, chère volage,
Ce que je tremble de prévoir. »

Elle retourne aux fleurs avec inquiétude.
Ce beau jour lui paraît plus lent qu'un autre jour ;
Tout suc lui semble amer, et sa sollicitude
Implore, et croit du soir avancer le retour.

Enfin à l'horizon le soleil va s'éteindre ;
Elle vole à sa sœur, et, tout près de l'atteindre,
L'appelle en la grondant d'un ton craintif et doux :
« Allons, il se fait tard ; me voici, venez-vous ?

— Il n'est plus temps, ma sœur, je suis trop accablée ;
Je ne puis plus me sauver de ce lieu.
Je vous regarde encor, mais ma vue est troublée ;
Mon corps brûle et languit ; venez me dire adieu,
Je ne puis me mouvoir. Un grand feu me dévore :
Mes ailes, je le sens, ne peuvent m'emporter ;
Voyez comme je suis ! mais soyez bonne encore ;
Si mon crime (il est grand !) ne peut se racheter,
Ne me haïssez pas, je n'étais pas méchante :

La volupté trompeuse égarait ma raison ;
Ce breuvage mortel dont l'ardeur nous enchante,
Que je l'aimais, ma sœur ! et c'était un poison !
Je me repens, et je succombe.
Sous une fleur creusez ma tombe.
Adieu ! Pourquoi le ciel créa-t-il le désir,
S'il a caché la mort dans le plaisir ? »
Elle ne parle plus. Ses ailes s'étendirent,
Ses petits pieds doucement se raidirent ;
Et sa sœur gémissante eut peine à s'envoler.
Ce tableau d'un long deuil accabla sa mémoire ;
Elle fut toujours triste, et jamais, dit l'histoire,
Même au sein du travail ne put se consoler.

LA SOURIS CHEZ UN JUGE.

Tremblante, prise au piège et respirant à peine,
Sortie imprudemment du maternel séjour,
Rêvant sa dernière heure au seul bruit de sa chaîne,
Une jeune souris voyait tomber le jour.
Dans le grillage étroit qui la tient prisonnière,
A passé d'un flambeau l'éclatante lumière ;
Elle tressaille, écoute : un silence de paix
Succède au mouvement qui la glaçait de crainte ;
Et d'un vieux mur caché sous des lambris épais
On entend murmurer cette humble et douce plainte :
« Dans ta belle maison, toi qui rentres content,
Quand je me sens mourir de la mort qui m'attend,
Redoutable ennemi de tout ce qui respire,
Oh ! n'étends pas sur moi ton oppressif empire !
Laisse ton cœur s'ouvrir au cri du malheureux :
Hélas ! est-on moins grand pour être généreux ?
Laisse-moi boire encor l'air, la douce rosée,
Ce bienfait de la nuit, ce céleste présent,
Dont, par un souffle humide et bienfaisant,

Chaque matin la terre est arrosée.
Juge, sois juste et rends-moi mes trésors,
Un ciel à contempler, ma liberté native :
Dieu me fit de la vie un plaisir sans remords,
Toi, tu la rends sombre et captive.

« Je suis une souris née au dernier printemps ;
L'été commence. Hélas ! c'est vivre peu de temps !
Viens voir, je porte encor la robe de l'enfance.
Le blé nouveau, le riz friand, les noix,
Disait ma mère, allaient avant deux mois
Enrichir mon adolescence.
Peu m'est assez pourtant ; facile à me nourrir,
Je ne suis pas gourmande et tout sert au ménage ;
Un grain d'orge suffit aux souris de mon âge,
Pour les empêcher de mourir.

« Ne me fais pas mourir ! Suis l'exemple d'un sage :
Les souris sans danger visitaient son séjour ;
Car ce sage disait : « De nos âmes un jour
« Le sein des animaux peut être le passage.
« Tout est possible à Dieu, l'impossible est son bien ;
« Si par lui l'homme est tout, par lui l'homme n'est rien.
« Grâce donc ! criait-il aux hommes en colère,
« Muets pour la clémence et sourds à la prière ;

« Grâce ! oubliez un peu les mots : glaive, trépas ;
« Régnez sur le plus faible et ne le tuez pas !
« La colombe au cœur tendre, à la plume argentée,
« Peut-être est une amante aux forêts arrêtée
« Par le doux souvenir d'un amour malheureux ;
« On croit le deviner à son chant douloureux.
« Qui sait si la souris n'est pas la jeune fille
« Frappée en folâtrant au sein de sa famille,
« Et qui tombe immobile en courant dans les fleurs :
« Car, pour un peu de miel, que d'absinthe et de pleurs ! »

« Si le sage a dit vrai, tremble d'être inflexible,
Tremble de tourmenter l'âme errante et sensible
D'une sœur qui t'aima, d'une jeune beauté
Qui se plaisait, enfant, sur ton sein agité.

« Enfin, si ma part de la vie
N'est que le rayon passager
Du jour que mon cachot me dérobe et m'envie,
Ce don si fugitif, daigne le ménager !
Vivre, c'est vivre enfin, et le néant m'alarme ;
Cette crainte au méchant coûte au moins une larme ;
Juge de son horreur pour un cœur tout amour,
Et si loin de la nuit ne m'éteins pas le jour !
Faut-il te dire tout ? je veux devenir mère.

Laisse-moi donc revoir, dans ma douleur amère,
Un ami de mon âge, imprudent comme moi,
Qui pour me délivrer s'élancerait vers toi.
S'il avait de mon sort la triste confidence,
Je lui dirais en vain : Sauvez-vous ! il viendrait :
L'amour au désespoir connaît-il la prudence ?
Il rongerait mes fers, ou bien il me suivrait.

« J'ai dit l'amour : tu le connais peut-être ?
Béni soit Dieu ! car l'amour est humain.
Oui, je retrouverai la moitié de mon être,
Et je serai libre demain !
Oui, tu sais que l'amour console la nature,
Qu'il jette au prisonnier des rêves gracieux,
Qu'il souffle à son oreille un chant délicieux,
Et que même au coupable il sauve la torture.
Et je suis à genoux... et je tremble... et j'attends...
Homme, pour te fléchir qu'il faut parler longtemps !

« Un jour, que cet aveu m'en obtienne la grâce,
J'avais salué l'aube et ton premier repas,
Lorsqu'un bruit, plus léger que le bruit de mes pas,
M'avertit qu'en secret quelqu'un cherchait ta trace.
Ta voix devint alors plus douce de moitié.
Celle qui répondait me parut suppliante,

Et, si je ne m'abuse, à la tendre pitié
Tu donnas plus d'une heure, ou l'heure était bien lente !
Le bruit cessa, j'entrai ; les débris d'un festin
M'invitaient à la table enfin abandonnée ;
Et sur ma vie un moment infortunée
Je vis pleuvoir les bienfaits du destin.
Dans ces lieux trop aimés qu'à présent je déteste,
J'ai vu, j'ai respecté la boucle de cheveux,
Tombés d'un front charmant pour enchaîner tes vœux ;
Ils ne sont pas les tiens, leur couleur me l'atteste.
Ces liens souples et dorés,
Ces doux aveux, ces feuillets roses,
Les rubans embaumés dont ces lettres sont closes,
N'ont pas séduit mes sens de langueur enivrés.
J'ai respiré de loin la cire parfumée
Qui scella, j'en suis sûre, un secret qui t'est cher :
Le hasard me l'apprit sans m'en être informée ;
Je courais, j'étais libre... hélas ! c'était hier !

« Tu sommeillais peut-être, et plus vive que sage,
Au pied de ces rideaux, que je baigne de pleurs,
J'aperçus, ne crains pas que je le dise ailleurs,
Un soulier trop petit pour être à ton usage :
Je m'y blottis joyeuse et je le fis courir ;
Je traînais en riant cette maison mobile,

Dont les dehors, ornés par quelque main habile,
M'enflaient d'un peu d'orgueil, et l'orgueil fait mourir :
Car, depuis ce moment, éveillé par la haine,
Tu m'élevas dans l'ombre une affreuse prison.
Innocente souris, pour m'écraser sans peine,
Un homme est descendu jusqu'à la trahison !
Non ! ne m'écrase pas ! et si ma peur te touche,
Que l'accent du pardon s'échappe de ta bouche !
Il est dieu, leur dirai-je, il m'a donné des jours !
Ton toit sera béni, ton nom vivra toujours,
Et toujours de beaux yeux aimeront à le lire.

« Et si jamais ton cœur, brûlé d'un saint délire,
A langui pour la liberté,
Qu'elle se donne à toi dans toute sa beauté !
Que sur ta sereine carrière
Elle épanche à flots purs sa tranquille lumière :
Qu'elle trace à ta vie un facile sentier
Et te sème de fleurs un siècle tout entier ! »

Elle se tut. Le juge alors : « Hé vite !
« Elle est au piège, hâtez-vous d'accourir :
« Étouffez-la, cette pauvre petite ;
« Je n'aime pas à voir souffrir. »

FABLE

IMITÉE DU RUSSE.

D'une sourde blessure encor faible et malade,
Sa liberté trahie, hélas ! son seul amour,
Des bords désenchantés de sa belle Cyclade,
A la sombre lueur d'une humide pléiade,
Un jeune Grec ailé s'envolait sans retour.
En vain il voit au ciel s'assembler les nuages,
Il emporte sa chaîne, il veut changer son sort,
Et l'oiseau sans bonheur, qui ne craint plus la mort,
Livre son aile au vent et sa vie aux orages.
Il s'essaie, il retombe, il disparaît enfin.
Un zéphyr le soulève et le prend dans son sein,
Sur un bord moins fatal le souffle et le dépose,
Comme il fit de Psyché dans un jour de terreur,
Comme il fait de l'amour, d'un serment, d'une erreur,
Et comme il ferait d'une rose.

Il est libre, il respire, il regarde les cieux.
Mais quoi ? sauvé tout seul il est silencieux.
Un fardeau pèse encor sur son aile blessée,

Sa liberté naissante en rougit offensée.
Un collier ! vainement il est d'ambre et d'or pur ;
L'opale aux rayons blancs, la turquoise d'azur,
Vainement de la chaîne ont enrichi l'ouvrage :
Toute chaîne sent l'esclavage ;
Et d'un sérail doré les feux et l'appareil
Plaisent moins aux oiseaux qu'un rayon du soleil.
On l'a vu. D'arbre en arbre un curieux ramage
S'appelle, se répond, s'interroge à la fois :
Toutes les voix ne font plus qu'une voix ;
Tous ont dit : « Qu'il est beau ! quel collier ! quel plumage !
Est-ce une fleur qui vole ? il en a les appas. »
« Il est beau ! je veux le voir », dit la jeune hirondelle ;
Son époux doucement la punit d'un coup d'aile,
En murmurant : « Couvez ! les mères n'iront pas. »
Un sansonnet hardi, perroquet sans parure,
Dit : « S'il est mélomane, il va me recevoir,
« Il va m'entendre, il va me voir.
« Du vif chardonneret je n'ai pas la figure ;
« Mais je le sais par cœur ; je l'imite si bien ;
« Que sa maîtresse un soir prit mon chant pour le sien.
« On ne sait plus des deux quel est l'écho fidèle :
« Avec lui, l'autre jour, je chantais ; mon modèle,
« Qui reprenait haleine et voulait respirer,
« Se tut, croyant encor s'entendre et s'admirer. »

« Moi j'y cours, dit l'oiseau qui charme la souffrance :
« Le voyageur est triste, il faut chanter pour lui.
« Si ma voix peut encore éveiller l'espérance,
« Ah ! je n'aurai jamais chanté mieux qu'aujourd'hui ! »

Il vole, son cœur bat, son aile tremble, il chante,
Plaint et fait tressaillir l'étranger qu'il enchante,
Le plonge en des pensers profonds, délicieux,
L'étonne, le ravit, l'égare dans les cieux.
Par sa molle cadence il attendrit son âme ;
Puis, par un trait brillant qu'il prolonge à son tour,
Il semble de l'espoir tracer l'errante flamme,
Et fait croire au bonheur, même en chantant l'amour !

Mais, Dieu ! de quelle ardeur sa poitrine est remplie !
Que cette voix puissante est encore ennoblie,
Quels flots harmonieux en doublent la beauté,
Quand, par des sons plus purs, il peint la liberté !
Il l'adore, il l'exprime, il en ressent l'ivresse.
A sa joie on devine, on voit l'enchanteresse,
Espoir, amante, amour, idole des humains,
Charmante, comme au jour où, déployant son aile,
Dieu l'offrit à la terre en sortant de ses mains,
Dans le plus grand excès de son amour pour elle.

« Grâce ! dit le blessé, tu me ferais mourir.
« Laisse-moi respirer, laisse-moi te connaître :
« Tu n'es donc pas esclave ? Oh ! non, tu ne peux l'être,
« Tu dois chanter libre ou périr.
« O mon ami... ! pardonne et rends-moi ce nom tendre ;
« Celui qui fut esclave est pressé de l'entendre !
« Pour épancher mon âme en de si doux accents,
« Trop de mélancolie a coulé dans mes sens.
« A peine j'ai brisé ma coquille légère
« A peine pour voler mon aile eut du ressort ;
« J'ai senti, sous le poids d'une force étrangère,
« Qu'une grille et des fers avaient borné mon sort.
« Vois ma chaîne, elle est belle ; eh bien ! ce don funeste,
« Je n'en veux plus, je le déteste.
« Imposé par un maître, il a dû m'opprimer ;
« Offert par un ami, toi, tu pourras l'aimer ;
« Prends-le, j'ai trop porté ce bien que l'on m'envie ;
« Il dut orner ma mort, qu'il brille sur ta vie.
« Mais cet art qui console, et que j'admire en toi,
« Cette lyre cachée, ami, donne-la moi ! »

« Ta bonté me séduit, dit la Muse emplumée.
« Dieu versa dans mon sein cette flamme animée,
« Je chante, j'obéis, je ne sais rien de plus.
« Ne perdons pas nos biens en efforts superflus ;

« Ton collier ferait honte à mon simple plumage,
« Et jamais les oiseaux ne vendent leur ramage.
« Toi, que l'on dit si beau, quand le jour brillera,
« Ton règne va renaître et le mien s'éteindra ;
« La lune est de mes chants la seule confidente ;
« J'aime à suivre des yeux son pâle et doux flambeau ;
« Il suffit aux amours, à la paix, au tombeau ;
« Et l'on ne m'entend pas, d'une voix imprudente,
« Défier au grand jour l'envie et les flatteurs ;
« Dès qu'ils dorment, je veille en ces bois enchanteurs ;
« Dans l'onde, par le feu des étoiles blanchie,
« Mon image un peu sombre est assez réfléchie ;
« Une gloire me suit, sans orgueil, sans effroi ;
« Mais délicieuse et cachée
« De l'ambition détachée
« Elle est entre le ciel et moi ! »

« Bon, dit le sansonnet, la chaîne m'est acquise.
« Qu'on fait bien d'écouter au lieu d'aller dormir !
« Pour les imiter tous ma méthode est exquise ;
« Le rossignol gémit ; eh bien ! je vais gémir ;
« Il cadence à merveille, on verra ma cadence.
« J'ai son secret ; demain j'en ferai confidence
« A ce jeune rêveur qu'afflige sa beauté ;
« Je me fais rossignol, le prix est remporté. »

Préludant sa victoire, au lever de l'aurore,
Il éveille l'écho, qui se taisait encore,
Au Grec, en triomphant, il porte ses leçons,
Et veut du rossignol lui traduire les sons ;
Mais il brise, il détruit, il corrompt l'harmonie,
En croyant imiter les écarts du génie.
Sa plume se hérisse, il s'enroue ; à ses cris
Les Zéphyrs sous les fleurs se retirent surpris ;
Il semble condamné, par un firman suprême,
A s'étrangler lui-même.
Les oiseaux en désordre, à ces accents affreux,
Volent, quittent leurs nids, se rassemblent entre eux,
Croyant que des hibous ont subi la lumière,
Que la railleuse aurore inonde leur paupière
De ses rayons charmants, pour eux seuls odieux,
Et qu'ils vont se venger d'avoir ouvert les yeux.

On reconnaît l'erreur, on rit. Le faux Linée
Dit : « Le prix est à moi, la leçon est donnée. »
« M'oses-tu bien parler, vain et stupide oiseau,
« Répond le Grec ; va-t'en... Mais non, je fuis moi-même ;
« Je suis sourd, je suis mort : par ton orgueil extrême,
« Tu m'as fait regretter les Turcs et mon réseau. »

Tout s'envole, et la Muse avait fui la première.
Sous un palais de feuille elle attend son ami :

Il la trouve cachée au fond de la bruyère.
Alors, et d'une voix qu'il entend à demi :
« De colliers et d'encens, vois comme ils sont avides !
« Loin de nos sansonnets, loin des sultans perfides,
« Quand la nuit répandra ses flots assoupissants,
« Viens ! je te calmerai par mes plus doux accents.
« Qui veut garder une âme à la fois libre et tendre,
« Ne la révèle pas à qui ne peut l'entendre :
« Cachons-nous dans l'espoir. Un jour, jour fortuné !
« Un jour te verra libre où tu fus enchaîné ;
« Car la fille des cieux, la Liberté féconde,
« En versant ses bienfaits, fera le tour du monde ;
« Et quand le monde en paix n'aura plus d'autre amour,
« Alors je chanterai mon idole au grand jour. »

LE BAL DES CHAMPS
OU
LA CONVALESCENCE.

Un bruit de fête agitait mes compagnes ;
Sous leurs plus frais atours je les vis accourir,
Elles criaient : « Viens, le bal va s'ouvrir ;
Viens, nous allons au bal, et tu nous accompagnes. »

« Quoi ! dans les champs ? Quoi ! dans ce beau jardin,
Plus beau, plus vert, plus bruyant à cette heure,
Si gai le soir, si triste le matin ?
Car le matin je sais que l'on y pleure !
Quoi ! vous voulez que je suive vos pas,
Si faible encore ? Oh ! je ne danse pas !
Non, dis-je, non. » Mais elles m'entourèrent ;
De fleurs, de nœuds en riant me parèrent ;
Et rendue en espoir à l'air pur des vallons,
Riante aussi, je répondis : « Allons ! »

Oui, cette fête avait pour moi des charmes ;
Oui, j'appelais des champs les suaves couleurs ;

Car le zéphyr errant parmi les fleurs
Est salutaire aux yeux où se cachent des larmes.
Mais je dis mal, non, je ne pleurais plus ;
J'étais de mille maux, de mille biens perdus,
Trop lentement mais à jamais guérie.
Hélas ! on meurt longtemps lorsque l'on fut trahie !
Je renaissais, j'osais vivre pour moi,
Pour l'amitié de ces beautés aimantes ;
A me parer, j'aidais leurs mains charmantes ;
J'étais mieux. Oui, ma sœur, je le voyais en toi.
Dans tes regards émus qu'il m'était doux de lire,
Quand tu revis des fleurs couronner mes cheveux !
Tes tristes souvenirs, ton vague espoir, tes vœux,
Ma sœur, je voyais tout à travers ton sourire !
« Regardez-la, disais-tu, qu'elle est bien !
Que manque-t-il à son teint ? Quelques roses ;
Et le grand air, le bruit, qui sait ? un rien
Peut tout à coup les y répandre écloses. »
Je t'écoutais, je ne sais quel pouvoir
M'aidait à fuir ma retraite profonde ;
Je devançais l'instant qui me rendait au monde,
A ce monde entrevu, que je voulais revoir.

Et l'heure frappe, et par elle entraînées,
Nous avançons deux à deux enchaînées.

D'harmonieux échos promènent dans les airs
L'enchantement des nocturnes concerts ;
Le jour fuyait, mais mille autres lumières
Sur mes yeux éblouis font baisser mes paupières.
Il me semblait, — oh ! quel doux sentiment !
Ciel ! pardonnez à l'orgueil d'un moment ! —
Il me semblait, dans ma reconnaissance,
Que tout daignait sourire à ma convalescence.
Les yeux fermés j'accueillis cette erreur ;
Tout caressait mon innocente ivresse ;
Autour de moi, je sentais le bonheur,
Et le bonheur ressemble à la tendresse.

Mais on nous suit... mais j'entends une voix,
Que dans mon cœur j'entendis autrefois :
Je crois rêver, je l'espère... et ma vue
Passe en tremblant sur l'image imprévue.
Aimable sœur, ce fut encor ta main,
Qui, prompte à me sauver, me montra le chemin !
De ta frayeur, de ta grâce attendrie,
J'ai murmuré : « Ne suis-je pas guérie ? »
Et lui, peut-être, ému quelques instants
De me revoir languissante et penchée,
Comme une fleur que l'orage a touchée,
Dans ma pâleur il m'observa longtemps,

Mais ma fierté n'en fut point consternée ;
Nul changement n'a paru dans mes traits ;
D'un air indifférent, je me suis détournée...
Hélas ! j'ai cru que je mourais !

NOTES.

NOTES.

Les poésies de Marceline Desbordes-Valmore ont été recueillies pour la première fois chez François Louis en 1819, in-12. Une seconde édition, in-8, parut l'année suivante chez le même éditeur, augmentée de 25 poésies nouvelles. Deux ans après, le libraire Grandin publiait une troisième édition dans le format in-16, augmentée de 16 nouvelles poésies (1822). C'est là qu'apparaît l'ordre qui fut adopté pour l'édition de 1830.

En 1825, Ladvocat mettait en vente, dans le format in-16, un recueil entièrement original : *Elégies et Poésies diverses*, contenant 56 poésies. Toutes ces éditions ont été refondues dans l'édition Boulland de 1830, qui parut simultanément en 2 vol. in-8 et 3 vol. in-12 : les pièces des quatre éditions précédentes y étaient suivies de 64 pièces inédites. Marceline Desbordes-Valmore, aidée des conseils de H. de Latouche, a revu le texte de cette belle édition et établi l'ordre des pièces. Les seules modifications qu'on y puisse noter ne concernent que la forme ; heureuses pour la plupart, elles ne voilent jamais les confidences que nous livraient les premiers recueils. Aussi ce texte de 1830 nous a-t-il paru préférable à tout autre.

P. 1. L'Arbrisseau. A paru pour la première fois dans l'édition de 1819, puis dans celles de 1820, 1822 et 1830. Un fragment de cette poésie a été publié dans les *Poésies de l'enfance* de 1873.

Né en 1768 à Villefranche-de-Rouergue, Jean-Louis Alibert étudia la médecine et fut nommé en 1802 médecin de l'hôpital Saint-Louis. Professeur à la faculté de médecine, médecin de Louis XVIII et de Charles X qui le fit baron, il se rendit célèbre par un traité de thérapeutique, d'importants ouvrages sur les maladies de la peau et une *Physiologie des passions ou nouvelle doctrine des sentiments nouveaux* que l'on réimprimait encore en 1861. Le docteur Alibert était aussi un homme d'esprit ; il réunissait, le dimanche, en des matinées fort brillantes, des actrices et des femmes de lettres, et il lui arrivait de faire des vers. Avant d'étudier la dermatologie, il avait été médecin de l'Opéra-Comique, et c'est là, sans doute, qu'en 1805 il avait connu Marceline Desbordes. Il eut à la soigner d' « un mal horrible qui la renversait fréquemment.

Ce bon monsieur Alibert, ajoute-t-elle dans une lettre à Pauline Duchambge du 15 avril 1850, a été toute une nuit agenouillé sur mon lit pour épier mes tortures qu'il croyait les dernières... » « M. Alibert, qui soignait ma santé devenue fort frêle, dit-elle dans une note à Sainte-Beuve, me conseilla d'écrire comme moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre. » Marceline finit par s'éprendre de son médecin ; mais celui-ci ne lui témoigna jamais qu'une « affection clairvoyante et courageuse ». Ce fut un « amour tout blanc » (L. Descaves, *La Vie amoureuse de M. D.-V.*)... Plus tard, quand elle faisait partie de la troupe de l'Odéon (1813-1815), Marceline tomba sur les genoux, au cours d'une représentation ; elle tenait, ce soir-là, le rôle de Clary dans le *Déserteur* de Mercier. On l'emporta après le spectacle chez M. Alibert, et elle dut garder la chambre huit jours (Lettre à Valmore, 20 déc. 1840)... C'est Alibert qui, en prêtant à Marceline 300 francs, lui donna « le moyen de quitter l'Odéon où elle languissait de misère » (Lettre au libraire Louis, 16 avril 1818). C'est encore Alibert qui procurera un éditeur à Marceline pour son premier recueil et qui surveillera l'impression du volume. N'était-il pas juste que la pièce liminaire lui fût dédiée ?

A des observations du libraire Louis, relatives à la poésie l'*Arbrisseau*, Mme Desbordes-Valmore répondait de Bruxelles (9 déc. 1818) par la lettre suivante : « ... Je crois que vous êtes trop rigoureux pour le mot *arbuste*. J'ai bien regardé aussi ce que c'était qu'un arbuste. Au dictionnaire de Boiste, il dit : « Arbuste, petit arbrisseau ». Voilà l'autorité. Après cela, il sauve une répétition fatigante du mot *arbrisseau*, qui reviendrait quatre ou cinq fois. Voilà pour l'oreille.

Au bruit des roseaux balancés, etc...

Il faudrait, je crois, pour que ce fût bien, avoir dit :

Au bruit de cette eau qui se promène,

et cela ne se peut. Il me semble que le vers vaut mieux ainsi :

Je rêve au bruit de l'eau qui se promène,
Au bruit du saule agité par le vent.

Le mot « balancés par... » m'avait séduite, car voilà ce qui m'avait fait renoncer au vers du saule, qui est presque toujours près de l'eau comme le roseau est dedans.

La parure ne se cache point, je crois que c'est vrai ; mais le mot *fleurs*

encore répété ne me sourit pas. Mettez, si vous voulez : « Timide, elle s'incline au pied... », ou bien :

> Offre au dieu du vallon sa première parure
> Enlacée aux lauriers qui couvrent ses autels, [1]

mais je ne l'aime guère. L'autre vers, s'il n'est pas bon, est plus franc. Je voudrais aussi un mot de plus au vers 56e :

> L'air qu'il respire *alors* est un bienfait nouveau. » [2]

IDYLLES

P. 7. Les Roses. Paru pour la première fois en 1820, puis en 1822, 1830, et repris dans le *Choix de poésies* de Mme Desbordes-Valmore fait par Sainte-Beuve pour Charpentier en 1842.

1. Ces deux vers qui figuraient dans l'édition de 1819 ont été modifiés en 1820, puis supprimés dans les éditions de 1822 et de 1830.

2. Pour ne pas alourdir un texte dejà compact, nous n'avons cité que rarement nos sources. Le lecteur voudra bien nous en excuser et trouver ici la liste des ouvrages auxquels nous avons fait le plus d'emprunts :

Sainte-Beuve. *Madame Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance* (Paris, Michel Lévy, 1870, in-16).

Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore, publiée par Benjamin Rivière, bibliothécaire de la ville de Douai (Paris, Lemerre, 1896, 2 vol. in-8).

Arthur Pougin. *La jeunesse de Mme Desbordes-Valmore* d'après des documents nouveaux, suivie de lettres inédites de Mme Desbordes-Valmore (Paris, Calmann-Lévy, 1898, in-16).

Spoelberch de Lovenjoul. *Sainte-Beuve inconnu* (Paris, Plon, 1901, in-16).

Lucien Descaves. *La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore* (Paris, Nilsson, 1910, in-16).

Lettres inédites de Marceline Desbordes-Valmore recueillies par Hippolyte Valmore (Paris, Michaud, 1911, in-16).

Paul Courteault. *Mme Desbordes-Valmore à Bordeaux* (Bordeaux, Mounastre-Picamilh, 1923, in-8).

Eugène Vial. *Marceline Desbordes-Valmore et ses amis lyonnais* (Paris, la Connaissance, 1923, in-16).

Lettres de Marceline Desbordes à Prosper Valmore, publiées par Boyer d'Agen (Paris, la Sirène, 1924, 2 vol. in-8).

Lucien Descaves. *La vie amoureuse de Marceline Desbordes-Valmore* (Paris, Flammarion, 1925, in-16).

Jacques Boulenger. *Marceline Desbordes-Valmore, sa vie et son secret* (Paris, Plon, 1926, in-16).

P. 10. La Journée perdue. 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1860 (2e édition du *Choix* de 1842).

P. 14. L'Adieu du Soir. 1819, 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 16. L'Orage. 1819, 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 19. La Nuit. 1822, 1830; Charpentier, 1860.

P. 22. L'Absence. 1822, 1830; Charpentier, 1860.

P. 26. Le Miroir. 1820, 1822, 1830.

P. 29. Le Retour aux champs. *Almanach des Muses* de 1816; éditions de 1819, 1820, 1822, 1830; *Almanach des Dames* de 1834; Charpentier, 1842.

P. 32. Les deux Bergères. 1820, 1822, 1830.

P. 37. La Jeune Epouse. 1820, 1822, 1830.

P. 39. Le Ruisseau. 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 44. Philis. 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 51. La Fontaine. 1825, 1830; Charpentier, 1842.

P. 53. Une Jeune Fille et sa Mère. 1825, 1830; Charpentier, 1842.

P. 58. La Visite au Hameau. 1825, 1830.

Cette poésie, écrite à Lyon en 1822, a été inspirée à Marceline par Betzi, la fille de Pierre Vinay, médecin du Grand-Théâtre.

P. 64. Le Soir d'Eté. 1825, 1830; *Album du Jeune Age*, 1830; *Contes en vers*, 1840; *Livre des Mères et des Enfants*, 1840; Charpentier, 1842; *Poésies de l'Enfance*, 1873.

ÉLÉGIES

P. 69. L'Inquiétude. 1819, 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 70. Le Concert. 1819, 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

On sait que M. Marius Boisson pense que l'amant de Marceline était un musicien du nom de Blangini : « Marceline parle souvent des fêtes où elle rencontre son ami, écrit M. Boisson. Nous avons dit qu'il donnait souvent chez lui des concerts (dans une maison de la rue Basse-du-Rempart, louée en 1799). L'une des élégies s'intitule audacieusement *le Concert*. Ses succès mondains rendaient jalouse la jeune femme ; elle en arrive à bénir l'éloignement, « rideau jeté sur ses conquêtes ». Quant aux déchirantes voix, ce sont celles de Garat, de Caroline Branchu, qui chantaient avec Blangini ses romances et ses nocturnes... A ces brillantes matinées, elle ne voit que son amant, elle n'attend et n'entend que sa voix, — elle nous le dit dans le *Concert* » (*Comœdia*, 5 avril 1927).

P. 73. Prière aux Muses. 1819, 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 76. Le Billet. 1819, 1820; *Guirlande des Dames* de 1821; 1822; *Les Femmes poëtes*, 1829; 1830; Charpentier, 1842.

Marceline écrivait à Lepeytre le 30 novembre 1838 : « C'est durant cette nuit de travail que j'ai lu votre lettre. Je l'avais gardée sur moi par une volonté intérieure de me donner du courage... » Hippolyte Valmore annote ainsi ce passage : « C'était son habitude quand elle recevait une lettre d'une personne chère. Quelques heures, quelques jours d'un mystère très doux. »

P. 78. L'Insomnie. 1819, 1820, 1822, 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 80. Son Image. 1819, 1820, 1822 ; *Almanach des Dames* de 1827 (éd. de Tubingue) ; 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 81. L'Imprudence. 1819, 1820, 1822, 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 82. La Prière perdue. 1820, 1822, 1830.

P. 84. A l'Amour. 1820, 1822, 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 87. Le Ruban. 1819, 1820, 1822, 1830.

P. 89. Les Lettres. 1820, 1822, 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 92. La Nuit d'hiver. 1819, 1820, 1822 ; *Almanach des Dames,* 1827 ; 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 96. L'Inconstance. 1819, 1820, 1822, 1830.

P. 99. Elégie. Cette poésie a été composée sans doute pendant l'été de 1817, après les fiançailles de Marceline et de Prosper Valmore. Donnée pour la première fois dans l'édition de 1830, elle n'a jamais été réimprimée.

P. 102. A Délie. 1819, 1820, 1822, 1830 ; Charpentier, 1842.

Le 15 novembre 1817, Mme Desbordes-Valmore envoyait à son frère un fragment de cette élégie. Elle l'accompagnait d'une lettre que M. Jacques Boulenger a retrouvée : « Ne songe jamais à prendre le théâtre. C'est le pire des métiers quand on n'y brille pas ; et encore quels dégoûts l'entourent et flétrissent la vraie gloire qu'il présente ! Talma, lui-même, ce colosse de talent, ce prodige qui fait l'admiration et l'envie de ceux qui le suivent dans son art, n'est-il pas en butte à mille soucis de toute espèce ? Voici un passage d'une élégie que j'ai faite sur quelques-uns de mes malheurs : *Le monde où vous régnez me repoussa toujours...* »

P. 106. A Délie. 1819, 1820, 1822, 1830 ; Charpentier, 1842.

A Sainte-Beuve qui lui demandait des renseignements sur Délie, Prosper Valmore fit répondre par Hippolyte que Délie avait joué à l'Odéon vers 1813 : « Talent passable, ajoutait-il, mais de grands yeux orientaux, un grand éclat, des traits réguliers, fort séduisante ; elle ne manquait pas d'esprit... » Née à Smyrne où son père, Joseph Amoreux, était consul sous Louis XVI, Délie arriva à Paris on ne sait comment : son père était mort au début de la Révolution et sa mère s'était réfugiée à Constantinople. En 1809 elle prenait des leçons de l'acteur Fleury. C'est alors que Marceline Desbordes rencontra chez elle celui qui devait être son amant (H. de Latouche ? Audibert ?). Délie débuta

à l'Odéon en mai 1812 et y tint avec succès des rôles de « grande coquette » (Marceline la retrouva à ce théâtre l'année suivante.) Nommée sociétaire en 1815, Délie prit sa retraite en 1822 et joua, pendant quelques années encore, sur les scènes de la Porte-Saint-Martin et du Vaudeville. Une *Petite Biographie dramatique*; datée de 1826, mentionne que la jeune amie de Marceline « s'est prise de passion pour les beefsteacks, les rosbeafs et les milords, avec lesquels elle banquette et passe joyeusement une partie de sa vie ». Hippolyte Valmore traduisait dans sa lettre à Sainte-Beuve : « Cœur excellent et facile. »

C'est sans doute à son amour non partagé pour Alibert que Marceline fait allusion quand elle parle, au cinquième vers de cette pièce, du mal « qu'Amour lui a fait ».

P. 108. A DÉLIE. 1819, 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 110. LE SOUVENIR. 1819, 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

M*** à qui est dédiée cette pièce, est le docteur Alibert.

P. 111. LA SÉPARATION. 1819, 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 113. ADIEU, MES AMOURS. 1819, 1820, 1822 et 1830.

P. 115. LA PROMENADE D'AUTOMNE. 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 118. ELÉGIE. 1830; Charpentier, 1842.

P. 119. LES REGRETS. 1820, 1822, 1830.

P. 121. A DÉLIE. 1820, 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 123. LA DOULEUR. 1819, 1820, 1822, 1830.

« Du onzième jour du mois d'avril, l'an dix huit cent seize, à onze heures, acte de décès de Marie-Eugène De Bonne, décédé le 10 de ce mois, à neuf heures de relevée, âgé de cinq ans neuf mois et seize jours, né à Paris (Seine), demeurant rue de l'Evêque, 5e section, nº 1377, fils de M. Jean-Eugène De Bonne, négociant, et de dame Marceline Desbordes, conjointe... » Tel est l'acte de décès du fils que Marceline avait eu de son amant et dont M. De Bonne, ancien caissier du théâtre de la Monnaie, se prétendait le père pour la circonstance. Cet enfant était « beau comme le jour », si l'on en croit ce qu'écrivait Marceline à son frère Félix, le 3 mars 1813. Dans l'*Almanach dédié aux dames pour l'année 1822*, H. de Latouche lui a consacré une poésie où l'on peut lire ces vers (la pièce est dédiée à Mme Desbordes-Valmore) :

> ...Soit que tes vers trempés de larmes maternelles
> De ton fils qui n'est plus consolent le tombeau,
> Ton fils, ange du ciel, et si jeune et si beau... !

P. 125. LES DEUX MÈRES. 1819, 1820, 1822, 1830; *Album du Jeune Age*, 1830; *Almanach des Dames*, 1836.

P. 129. Le Pressentiment. *Almanach des Muses,* 1818; éd. de 1819, 1820; *Hommage aux Demoiselles,* 1820; *Guirlande des Dames,* 1820; éd. de 1822; *Tribut des Muses,* 1825; *Les Femmes poëtes,* 1829; éd. de 1830; *Album du Jeune Age,* 1830; *La Perle,* s. d.; Charpentier, 1842.

Mme Desbordes écrivait en 1833 à Sainte-Beuve, qui lui avait demandé des souvenirs : « A vingt ans des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant parce que ma voix me faisait pleurer ; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de ma réflexion. Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frappement fiévreux, et l'on me dit que c'était une élégie (le *Pressentiment*).

« M. Alibert, qui soignait ma santé devenue fort frêle, me conseilla d'écrire, comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre. J'ai essayé sans avoir rien lu ni rien appris, ce qui me causait une fatigue pénible pour trouver des mots à mes pensées. Voilà sans doute la cause de l'embarras et de l'obscurité qu'on me reproche, mais que je ne pourrais pas corriger moi-même. Je déferais sans pouvoir réparer... »

Marceline précise qu'elle « essaie ses vers sur des airs qu'elle adore et qui la forcent à son insu à plus de rectitude sans distraction ».

Cependant une lettre adressée « A mademoiselle Desbordes, artiste du Théâtre-Italien » (c'est-à-dire de l'Opéra-Comique, ce qui date la lettre de 1805 ou de 1806) prouve que Marceline faisait des vers à l'âge de treize ans. Cette lettre, que l'on va lire, fut écrite par l'acteur Monvel, père de mademoiselle Mars :

« Ma belle dame,

« Vous ne pouvez pas douter du plaisir que j'aurai à vous voir. Vous m'avez négligé, vous vous ressouvenez de moi, vous revenez et vous serez reçue avec tout le plaisir et toute l'amitié que vous devez inspirer.

« A demain dans la matinée. Je suis à vos ordres et serai bien flatté de revoir l'aimable personne qui, à Tarbes, je crois, fit pour moi l'essai de son talent poétique.

« Amitié pour la vie,
« Monvel. »

P. 131. Elégie. 1822, 1830; *Almanach des Dames,* 1831; Charpentier, 1842.

P. 133. Elégie. 1819, 1820; *Hommage aux Dames,* 1820, sous le titre *Les deux amours*; *Guirlande des Dames,* 1821, sous le titre précédent; éd. de 1822; *Les Femmes poëtes,* 1829; éd. de 1830; Charpentier, 1842.

C'est à Douai en 1802 ou plutôt à Rouen en 1803, où elle jouait au théâtre

des Arts, que Marceline dut connaître l'enfant « plus folâtre que tendre, qui offrait le plaisir sans parler de bonheur ».

P. 134. ELÉGIE. *Annales de la littérature et des arts,* 1820; *Almanach des Muses,* 1821; éd. de 1822; *Almanach des Dames* (Tubingue), 1823; *Album des Poètes contemporains,* 1824; éd. de 1830; Charpentier, 1842.

Ce n'est pas à sa sœur Cécile, ainsi que le prétend Hippolyte Valmore, mais bien à Eugénie, la cadette, que Marceline s'adresse dans ses Elégies. La correspondance de Marceline, les lettres contenues dans l'*Atelier d'un Peintre* prouvent sans nul doute qu'Eugénie était la sœur préférée, celle qui recevait toutes les confidences. On a remarqué que le fils naturel de Marceline s'appelait Eugène, et il est fort vraisemblable que Marceline passa chez Eugénie, « sur des rives sans fleurs », les trois étés qu'elle vécut loin de Paris (1810-1812). Née à Douai le 17 novembre 1780, Eugénie-Marie-Anne Desbordes épousa en 1809 Désiré Drapier, contremaître dans une filature aux Andelys. Elle mourut à Paris le 7 septembre 1850.

P. 137. ELÉGIE. 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 140. ELÉGIE. 1822, 1830; Charpentier, 1842.

P. 142. ELÉGIE. 1830.

P. 144. ELÉGIE. 1822; *Almanach des Dames* (Tubingue), 1828; 1830; Charpentier, 1842.

P. 147. PRIÈRE POUR LUI. 1830; Charpentier, 1842.

P. 149. LE PRINTEMPS. 1825, 1830.

P. 152. L'ATTENTE. 1825, 1830; Charpentier, 1842.

P. 155. L'IMPATIENCE. 1825, 1830.

P. 158. ELÉGIE. 1830.

P. 160. L'INDISCRET. 1825, 1830.

P. 163. LA FÊTE. 1825, 1830.

P. 166. L'ISOLEMENT. 1825, 1830; Charpentier, 1842.

P. 168. L'ACCABLEMENT. 1825, 1830.

P. 170. SOUVENIR. 1825; *Chansonnier des Grâces,* 1826; 1830; Charpentier, 1842.

P. 171. A MADEMOISELLE GEORGINA NAIRAC. 1825, 1830; Charpentier, 1860.

Au mois d'avril 1823, Sophie Gay écrivait à Mme Desbordes-Valmore qui se préparait à quitter Lyon pour Bordeaux : « ... Je vous adresse une petite lettre pour mon ancienne amie Mme de Nairac. C'est la meilleure, la plus fidèle qui soit au monde et le malheur ne l'a pas épargnée plus que nous. Un fils de vingt ans est mort dans ses bras, il y a dix-huit mois. C'était son enfant chéri. Vous comprenez sa douleur ! Il lui reste une fille excellente, quoique d'une couleur un peu exagérée ; mais c'est celle du pays et, d'ailleurs, cette couleur ne ternit

aucune de ses qualités. C'est la folie d'une jeunesse malheureuse, car cette bonne fille est née avec cent mille livres de rente, et elle ne se marie pas, aujourd'hui, parce qu'elle n'a pas de dot. »

Marceline rencontra chez les Nairac le poète Edmond Géraud et Alfred de Vigny qui appelait Mme Desbordes-Valmore « le plus grand esprit féminin de ce temps » (C'est Vigny qui conseilla en 1833 à Sainte-Beuve d'écrire un article sur l'auteur des *Pleurs*).

Marceline avait une affection profonde pour Georgina, la fille de madame Nairac ; elle n'oublia jamais les tendres entretiens qu'elle avait eus avec sa jeune amie sous les ombrages de Lormont, cette propriété que les Nairac possédaient sur les bords de la Garonne. Georgina mourut le 6 janvier 1825. Outre cette poésie, Marceline lui en consacra deux autres : *Regret* et les *Danses de Lormont.*

P. 175. Souvenir. 1825, 1830.

P. 176. A ma sœur. 1825 ; *Almanach des Dames* (Tubingue), 1826 ; 1830 ; *Almanach des Dames* (Tubingue), 1837 ; Charpentier, 1860.

Le 25 décembre 1822, Sophie Gay écrivait de Paris à Marceline : « M. de Vigny me relisait, l'autre soir, votre charmante élégie « *Que veux-tu ? je l'aimais...* » Il en était, comme nous, dans l'enchantement. Je répète souvent : « Que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné ! »

P. 181. A ma sœur. 1825, 1830.

P. 185. Point d'adieu. 1825, 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 187. Souvenir. 1825, 1830.

P. 188. Le Rêve de mon enfant. A Madame Pauline Duchambge. 1825, 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830.

On lit dans l'ouvrage que Sainte-Beuve a consacré à Mme Desbordes-Valmore (p. 174) : « Elle était fort attentive à ses rêves. Elle en avait souvent et de fort distincts, dont elle se souvenait au réveil et qu'elle se plaisait à raconter. »

Née à la Martinique vers 1778, Pauline du Montet était créole. Elle épousa en 1796 Désiré Duchambge, baron d'Elbecq et trésorier général de la Martinique, qu'elle quitta bientôt, par amour pour le compositeur Auber. Mais Auber était incapable de s'attacher longtemps à une femme, fût-elle aussi belle que sa maîtresse ; celle-ci, meurtrie par cet abandon, n'en continua pas moins à être l'amie et la confidente du musicien. Mme Desbordes-Valmore a écrit que « son jeune âge a fait deux amies » : Albertine Gantier et Pauline. D'après M. Lucien Descaves, Pauline et Marceline se seraient connues entre 1817 et 1820 ; d'après M. Jacques Boulenger, elles se connaissaient « au temps de la liaison de Mlle Desbordes ». Marceline aimait tendrement Pauline, elle « n'aimait

qu'elle complètement ». « Nous sommes nées peupliers, écrit Marceline ; nous sommes les deux tomes d'un même ouvrage ; le nom de Pauline est le vin de ma pauvre âme... » Toutes deux notaient sur des cahiers que l'on conserve les vers qu'elles préféraient... et leurs pensées communes. Mme Duchambge mit en musique les romances de Marceline ; mais quand ses compositions, que l'on considérait comme des « vieilleries », ne se vendirent plus, elle vécut misérablement de leçons de piano et de secours du roi. Elle était entourée de poètes qui l'estimaient et lui offraient leurs ouvrages, mais jamais leur appui, car ils ne soupçonnaient pas sa détresse. Pauline eut pour Brizeux une amitié amoureuse. C'est à un autre poète, à Ulric Guttinguer, qu'elle confia en 1838 que l'amant de Marceline avait été le « Loup de la Vallée », Hyacinthe de Latouche. Pauline Duchambge mourut le 29 avril 1858 ; on cacha sa mort à Marceline, que la maladie empêchait depuis longtemps de rendre visite à sa meilleure amie.

Le 23 juin 1839, Marceline écrivait à Prosper Valmore en réponse à une lettre qui laisse percer la jalousie : « Je t'ai dit cent fois, je te le répète ici, que j'ai fait beaucoup d'élégies et de romances de *commande* sur des sujets donnés, dont quelques-unes n'étaient pas destinées à voir le jour. Notre misère en a ordonné autrement. Bien des pleurs et des plaintes de Pauline se sont traduits dans ces vers que tu aimes, et dont elle est en effet le premier auteur. Après quoi, notre vie a été si grave, si isolée, si indépendante et si à la hâte tout ensemble, que je n'ai pas, je te l'avoue, donné une attention bien profonde à la confection de ces livres que notre sort nous a fait une obligation de vendre... »

Le 18 mai 1846, elle lui écrivait encore : « Pourquoi lis-tu les mièvretés que j'ai écrites ? Ce n'est ni fort, ni sain, dans l'ennui dont je voudrais te guérir. Non, je n'ai pas souffert tout ce que ces pages racontent. Je peux te montrer des lettres de notre pauvre Pauline, qui ont servi de texte aux élégies dont j'avais, il est vrai, les éléments dans mon organisation. Les orages qu'elle me racontait, je les mettais en vers. J'en ai eu aussi, mais ne me plains pas de tous ceux que tu lis avec attendrissement. Et puis, mon cher et bien-aimé, tous ces tristes oiseaux ont fait place au doux repos de l'âme. Des infortunes plus austères ont fait, de toi et de moi, une proie moins harmonieuse. A présent, notre réunion, exemptée de l'effroi de la misère que nous avons soufferte depuis un an, et je me sentirai la plus heureuse des femmes... »

P. 192. Albertine. 1825, 1830 ; Charpentier, 1860. Un fragment de cette pièce, daté de Lyon (écrit par conséquent entre mai 1821 et avril 1823) se retrouve dans les Albums de Pauline.

Cette Albertine Gantier, pour qui l'affection de Marceline était si profonde,

était d'un an plus jeune qu'elle. Fille d'un petit commerçant de Douai qui fut plus tard receveur de l'octroi de Bruxelles, elle était née à Douai le 14 mars 1787. Ayant suivi sa famille à Bruxelles, elle se maria en cette ville le 7 novembre 1810, avec François-Joseph Gantier (son cousin, je crois), garde du corps impérial du génie, né à Béthune le 1er avril 1775, qui devint par la suite architecte-adjoint de la ville de Bruxelles. Albertine mourut à Bruxelles, à peine âgée de trente-deux ans, le 7 avril 1819, et son mari, qui quelques années après avait épousé en secondes noces sa belle-sœur, Héloïse Gantier, mourut lui-même en cette ville, le 30 juillet 1835. Albertine était un peu musicienne et mit en musique des vers de son amie Marceline, ce que prouve cette annonce du *Journal des Dames* (Bruxelles, du 22 février 1818) : « *Trois romances,* paroles de Madame Desbordes-Valmore, musique et accompagnement de guitare, composées et dédiées à Mme Vanderfosse, née Gouban d'Hoogvorst, par Mme Alb. Gantier, amateur. Prix du cahier 2 francs. » (Note d'Arthur Pougin, la Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore, p. 22.)

Le 1er août 1844, Marceline écrivait à son mari : « ...Une chose qui touchera plus ton cœur que toutes ces vagues nouvelles, parce que tu comprendras l'émotion profonde du mien, c'est l'envoi d'un petit portrait d'Albertine dont sa mère, qui vit encore, me fait le sacrifice, grâce à la persistance de Mme Saudeur. Ce portrait n'est pas ressemblant, mais c'est toute une époque pour moi retracée, et puis il est fait d'après elle. La couleur du shall qu'elle portait alors, la couleur de ses cheveux, et le sacrifice que m'en fait sa vieille mère, tout cela me pénètre. On n'oublie pas. On reste jeune en dedans. Je suis prise quelquefois de transports que je n'ose pas te montrer. Va, l'âme est impérissable et tout ce qui est gravé dessus l'accompagne à l'éternité. »

Voici enfin, en écho à la poésie de Marceline, une petite lettre naïve, mais combien émouvante ! qu'Albertine Gantier écrivait à son amie :

« Ma Marceline,

« J'apprends que tu arrives et je ne puis contenir ma joie. Ah ! ma chère petite, que nous allons nous retrouver ! Crois-tu que je n'y peux penser sans aussitôt sentir mes larmes couler de bonheur ? Ne tarde pas, chère amie, à venir me voir. Ma maison, ma table, tout est à toi. Avec quel bonheur je te serrerai dans mes bras.

« Mon époux ignore que je t'écris. Il me tourmente, lui. Il me dit que peut-être tu as changé pour moi, qu'il ne veut pas que j'aille te voir, avant que tu ne viennes chez nous. Il ne te connaît pas, ma Marceline, mais il saura apprécier tout ton mérite, toute ton amitié pour Albertine. Mande-moi au même instant ton arrivée, si tu es fatiguée, mande-le-moi, je t'en supplie, que

je ne perde pas un seul instant. Oh ! mon amie, on n'aime pas comme nous ! Je dis nous... n'est-ce pas, ma Marceline, que tu partages ma joie ?

« Au revoir, chère petite, je suis à moitié folle de bonheur.

« Ton amie, ALB. GANTIER.

« Notre adresse : aux Chartreux, rue Notre-Dame-du-Sommeil. »

P. 197. LA GUIRLANDE DE ROSE MARIE. *La Muse française*, 1823 (Sous les arbres vieillis du rempart solitaire...) ; éd. de 1825 ; *Almanach des Dames* (Tubingue), 1826 ; *Couronne des Poëtes vivants*, 1827 (avec le même incipit que le poème de *La Muse française*) ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; *Almanach des Dames* (Tubingue), 1838.

Elle s'appelait Rose Dassonville et habitait à Douai, rue de la Maison-de-Ville, ainsi que nous l'apprend la *Rose flamande* publiée dans le recueil de 1860. Marceline avait douze ans quand elle la vit pour la dernière fois, avant son départ pour la Guadeloupe.

P. 201. A MADAME SOPHIE GAY. 1825, 1830.

Mme Sophie Gay (1776-1823) était plutôt une femme du monde qu'une femme de lettres. Elle fut de la pléiade des grâces du Directoire et trôna dix ans à Aix-la-Chapelle où son mari était receveur général de l'Empire. Revenue à Paris, Sophie Gay ouvrit un salon qui connut une grande vogue sous le règne de Louis-Philippe.

C'est en 1822, à Lyon, qu'elle rencontra pour la première fois Mme Desbordes-Valmore ; le 24 octobre 1822, peu après son retour à Paris, elle lui écrivait : « Et moi aussi, je suis triste. Je regrette et j'ai la férocité de me plaire à vous savoir de même, ma chère Marceline (car votre *Madame* m'est odieux et je vous prie de le garder pour vos connaissances). Oui, le souvenir de notre dernier entretien dans ce petit salon où il y avait tant de gens et personne, je le conserverai éternellement. Il m'a semblé que je vous entendais même dans ce que vous ne disiez pas et que je vous laissais voir ce que je ne m'étais pas avoué à moi-même. Jamais je ne me suis trouvée sous l'empire d'un charme pareil, et je ne voudrais pas, pour rien au monde, m'exposer à vous voir le jour où j'aurais un secret à cacher. La moindre flatterie de votre cœur vous ouvrirait le mien, et l'imbécile laisserait tomber sa proie... En voilà bien long ! C'est pour vous encourager à me dire tout ce qui vous passera par la tête et le cœur, comme sur ce petit canapé où les vers, les larmes, le *crêpe rose*, tout fournissait à notre causerie... »

Les ouvrages de Mme Gay sont *Laure d'Esteil*, *Anatole*, quelques romans plus mondains que littéraires, une comédie et de jolis contes. Mme Gay, musicienne gracieuse, écrivait aussi des partitions et des romances. Sa fille, dont

le talent devait l'effacer, Mlle Delphine Gay, épousa Emile de Girardin, le fondateur de *la Presse*.

Voici la lettre par laquelle Sophie Gay remercia Marceline de lui avoir dédié des vers; elle est datée de Paris, 2 février 1823 : « Quels vers divins, chère Marceline! Qu'ils vous ressemblent et que je suis fière de les avoir inspirés! Jamais émotion plus douce n'a pénétré mon cœur. Car c'est à mon amitié pour vous que je les dois ; c'est à ce sentiment que je voulais fuir, qui m'a tant blessée et dont je ne médisais si vivement avec vous que parce que je le sentais s'emparer de moi. Mais je n'en médis plus, et le bonheur que j'en recueille, aujourd'hui, m'ôte jusqu'au souvenir de ce bienfait et dites-vous : « Je console un cœur malheureux. »

P. 204. Le Vieux Crieur du Rhône. A M. Jars. *Le Réveil*, octobre 1822 ; *Tablettes historiques et littéraires de la ville de Lyon*, 23 nov. 1822 ; *Almanach des Muses de Lyon et du Midi de la France*, 1823 ; *Almanach des Muses*, 1823, sous le titre *L'Aveugle, ou le vieux Crieur du Rhône* ; *Tablettes romantiques*, 1823 ; *Album des Poètes contemporains*, 1824 ; éd. de 1825 ; *Guirlande des Dames*, 1826 ; *Choix de poésies contemporaines*, 1829 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; Charpentier, 1842 ; *Poésies de l'Enfance*, 1873.

Antoine-Gabriel Jars qui fut un ami très dévoué de Mme Desbordes-Valmore, avait déjà fait représenter à l'Opéra-Comique *les Confidences*, comédie mêlée de chants (1803), quand il écrivit *Julie ou le Pot de fleurs*, comédie en un acte et en prose donnée sur la même scène, le 12 mars 1805, avec des airs de Fay et Spontini. Marceline créa le rôle principal de cette pièce et c'est ainsi qu'elle connut Gabriel Jars. Nommé maire de Lyon pendant les Cent-Jours, Jars fut élu député du Rhône en 1827. C'est lui qui fut chargé en 1830 du rapport sur l'indemnisation des victimes de la révolution. En 1842, il ne fut pas réélu et il abandonna définitivement la politique. Revenu aux lettres sur la fin de sa vie, il fit imprimer coup sur coup des opéras-comiques dont aucun directeur n'avait voulu (*Zamire ou la belle esclave*, 1854 ; *Le Rival supposé*, 1857) et des vers qui n'avaient pas trouvé d'éditeur (*Mes derniers vers et mes dernières pensées*, 1855 ; *Mélanges et Romances*, 1856 ; *Poésies, extrait d'un petit portefeuille*, 1856). Il mourut en 1857.

P. 206. La Suite du Vieux Crieur du Rhône. A M. Jars. *La Muse française*, 1823-24 ; éd. de 1825 ; *Almanach des Dames*, 1826 ; *Choix de poësies contemporaines*, 1829 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; Charpentier, 1842 ; *Poésies de l'Enfance*, 1873.

P. 213. La Fleur du sol natal. A Monsieur D***. Ed. de 1830 ; Charpentier, 1842.

M. D*** est Duthillœul, juge de paix, puis bibliothécaire de la ville de Douai.

Il fut le protecteur infatigable de Félix, ce lamentable frère de Marceline, qui s'engagea en 1800, fit campagne en Italie et en Espagne, subit sept années de captivité en Angleterre, reprit du service sous la Restauration, fut réformé en 1820 et finit ses jours à l'hospice de Douai où il mourut en 1851 (Marceline lui envoyait vingt francs tous les mois).

Arthur Pougin a publié une note d'Hippolyte Valmore ainsi conçue : « En mai 1824, ma mère, alors à Bordeaux, reçut de Douai un petit panier rempli de mousse fraîche où s'étaient conservées des fleurs des champs cueillies sur les remparts de la ville, à l'entrée de la porte Notre-Dame. Il était envoyé par M. Duthillœul. »

En 1833 Marceline n'avait pas encore perdu le souvenir de cet envoi et elle écrivait à Duthillœul, en le remerciant d'un article sur les *Pleurs* : « J'ai reçu les émotions que m'ont apportées à Bordeaux les fleurs de Douai (que j'ai toujours), et qui m'ont fait du bien jusqu'à m'en faire du mal, car j'en étais demeurée stupide de joie... » (Lettre inédite publ. par J. Boulenger).

P. 216. A MES ENFANTS. *Le Kaléidoscope*, 1827 sous le titre *Le Départ* ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age*. 1830 ; Charpentier, 1842.

En avril 1827, époque où cette pièce a été écrite, l'engagement de Prosper Valmore était arrivé à sa fin et les Valmore se préparaient à quitter Bordeaux pour Lyon où les appelait Singier, le directeur du Grand-Théâtre. Hippolyte, l'aîné des enfants, avait 7 ans, Ondine 5 ans et demi et Inès dix-sept mois : elle était née à Bordeaux.

ROMANCES

P. 225. LE SOMMEIL DE JULIEN. 1819, 1820, 1822, 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 227. LE SOIR. *Almanach des Muses*, 1815, signé Mlle Desbordes ; *Almanach des Muses*, 1816 (titre : *Romance*) avec musique de Th. Walch, signé Mlle Desbordes ; *Chansonnier des Grâces*, 1818 ; *Guirlande des Dames*, 1818 ; *Journal de lyre ou de guitare*, 12e année ; *Journal des Trouvères, s. d.* ; éd. de 1819, 1820, 1822, 1830 ; *Almanach des Dames*, 1837 ; Charpentier, 1842. — Paru avec la musique de Garat, de Fontvanne, de Joseph Granier, de Martainville, de Monier, de Lélu, sous le titre *J'attends le soir*.

P. 229. LE PORTRAIT. 1819, 1820, 1822, 1830.

P. 230. LE BOUQUET. 1819 (titre : *Mon bouquet*), 1820, 1822, 1830 ; Charpentier, 1842. — Paru avec la musique de Guérin et de Milliroux.

P. 232. LE CHIEN D'OLIVIER. *Souvenir des Ménestrels*, 1820, avec musique de Mazas ; 1820, 1822, 1830.

Olivier est le nom que Marceline donne à son mystérieux amant dans deux

billets qu'elle lui adresse en 1809 et 1810, les deux seuls billets qui nous soient parvenus de la correspondance qu'échangèrent les amants. C'est le nom qu'elle lui donne dans ses Romances. — Le héros de *Marie*, la nouvelle que Marceline joignit à son recueil de 1819, s'appelle aussi Olivier. — Dans ses élégies, postérieures aux romances, du moins dans leur rédaction définitive, l'amant n'est pas nommé.

P. 234. L'Aveu permis. *Chansonnier des Grâces*, 1818 ; éd. de 1819, 1820 ; *Almanach des Muses*, 1821 ; éd de 1822 ; *Guirlande des Dames*, 1823 ; *Les Femmes poëtes*, 1829 ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 235. Dors, ma mère. *Chansonnier des Grâces*, 1816 (titre : *L'Amante inquiète*) ; 1819 (titre : *A toi*) ; 1820 ; *Souvenir des Ménestrels*, 1820, avec musique de Lechallier ; *Souvenir des Ménestrels*, 1821, avec musique de Caroline Marlainville ; 1822 ; *Guirlande des Dames*, 1826 (titre : *Reviens vite*), avec musique de Lélu ; *Journal des Trouvères*, 13e vol. ; éd. de 1830. A paru avec la musique de Grégoire, de Lechallier, sous le titre *O ma mie*.

P. 237. Le Serment. 1819 (titre : *Je veux t'aimer toujours*), 1820, 1822 ; *Les Contemporaines*, 1825 (titre : *Je veux t'aimer toujours*) ; 1830. — Paru avec la musique de Fontvanne, de Blangini (signé Mlle Marceline Desbordes) sous le titre de 1819.

P. 239. Le Réveil. 1819 (titre : *Chanson créole*), 1820, 1822 ; *Hommage aux Dames*, 1822 (titre : *Romance*) ; *Guirlande des Dames*, 1824 (titre : *Romance*) ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 241. Le Billet. *Chansonnier des Grâces*, 1813 (titre : *Je vous écris*), avec musique de Lélu, signé Mlle Marceline D*** ; *Chansonnier des Grâces*, 1816 ; éd. de 1819, 1820 ; *Guirlande des Dames*, 1821 ; éd. de 1822 ; *Guirlande des Dames*, 1827 (titre : *Je vous écris*) ; *Souvenir des Ménestrels*, 1828 ; *Guirlande des Dames*, 1829 (titre : *Quand je t'écris*), avec musique de X. Desargus ; éd. de 1830. Paru avec la musique de Pauline Duchambge, Desargus, Garat, Lélu (titre : *Je vous écris à l'ombre du mystère*).

C'est la première poésie qui ait été publiée de Marceline Desbordes-Valmore.

P. 242. Le Souvenir. *Almanach des Muses*, 1815, signé Mlle Desbordes ; *Chansonnier des Grâces*, 1815, signé Mlle Desbordes ; 1819, 1820, 1822 ; *Chansonnier des Grâces*, 1826 ; *Guirlande des Dames*, 1829 ; éd. de 1830. Paru avec la musique de Garat.

P. 243. Il va parler. *Chansonnier des Grâces*, 1816 (titre : *Gage d'amour*) ; 1819, 1820, 1822 ; *La Lyre française*, 1822 (titre : *Gage d'amour*), avec musique de Lechallier ; *Guirlande des Dames*, 1825 ; éd. de 1830. Paru avec musique de Leméric, Fontvanne, Lechallier (titre : *Le gage d'amour*).

P. 244. A la Poésie. *Chansonnier des Grâces*, 1818 (titre : *La Rêverie*) ; 1819 ;

1820 ; *Offrande aux Muses*, 1820 ; éd. de 1822 ; *Almanach des Demoiselles*, 1822 (titre : *Stances à la poésie*), signé Mme Marceline Desbordes ; *Guirlande des Dames*, 1826 (titre : *Rêverie*) ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Pauline Duchambge (titre : *Le Souvenir*).

P. 246. Les Trois Heures du Jour. 1819, 1820, 1822, 1830. Paru avec musique de Lélu et de Paër.

P. 247. L'Espérance. *Chansonnier des Grâces*, 1816 (titre : *Erreur*), avec musique de Lélu ; 1819, 1820, 1822 ; *Lyre française*, 1822 (titre : *O douce chimère*), avec musique de Ed. Brugnière ; 1830 ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Michotte.

N. B. Le premier vers de cette pièce doit être lu :

Comme une *vaine* erreur.

P. 249. La Fleur renvoyée. *Chansonnier des Grâces*, 1818 (titre : *La Pensée, nouvelle tyrolienne*), avec musique de Meissonnier et signé Mlle Desbordes ; 1820, 1822 ; *Souvenir des Ménestrels*, 1829 ; *Journal des Trouvères*, 13e vol. ; 1830 ; *Couronne de Flore*, 1837 (titre : *La Pensée*). Paru avec musique de Castellacci, Mme Malibran, Michotte, Garat (titre : *La Pensée*).

P. 251. Je dormais. 1819 (titre : *Le Réveil*), 1820, 1822, 1830 ; *Journal des Trouvères*, 13e vol.

P. 252. Reprends ton bien. *Souvenir des Ménestrels*, 1814 (titre : *Plainte d'amour*), non signée, avec musique de Quinebaux ; *Almanach des Muses*, 1815 (titre : *Romance*), signé Mlle Desbordes ; *Guirlande des Dames*, 1818 (titre : *Romance*), avec la dédicace au Dr A*** ; éd. de 1819, 1820 ; *Guirlande des Dames*, 1821 (titre : *Romance*, dédiée « à Monsieur le Docteur Alibert »), avec air noté de Félix Dupierge ; éd. de 1822, 1830.

Cette pièce donne raison à M. Lucien Descaves qui nie que le docteur Alibert ait été l'amant de Marceline.

P. 254. Le premier Amour. *Chansonnier des Grâces*, 1815, signé Mlle Desbordes ; 1819, 1820, 1822 ; *Guirlande des Dames*, 1827 ; *Journal des Troubadours*, 19e vol. ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Carulli et de Fontvanne.

P. 255. L'Exilé. 1819, 1820, 1822, 1830 ; *Almanach des Dames*, 1836 et 1840 (titre : *Oui, je le sais voilà des fleurs*) ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Fontvanne.

P. 257. Garat a Bordeaux. *Chansonnier des Grâces*, 1819 ; éd. de 1819 (titre : *Le Troubadour en voyage*), 1820 ; *Hommage aux Dames*, 1820 ; éd. de 1822 ; *Guirlande des Dames*, 1824 ; *Almanach des Demoiselles*, 1829 ; éd. de 1830. Paru avec la musique de Fontvanne et Mocker (titre : *Le Troubadour en voyage*).

Dominique Garat, né à Ustaritz le 25 avril 1764, était le fils d'un avocat distingué. Il vint à Paris à l'âge de seize ans pour étudier le droit ; mais dès cette époque il négligeait ses études pour chanter dans les salons, et les compositeurs les plus célèbres le comblaient d'éloges. Son père lui ayant retiré sa pension, il trouva un protecteur dans la personne du comte d'Artois qui l'introduisit à la cour. Garat donna des leçons à Marie-Antoinette et chanta aux concerts de la reine. Pendant la révolution, il fit des tournées en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en Espagne. En 1796, peu de temps après la fondation du Conservatoire, il fut nommé professeur dans cet établissement. Il mourut à Paris le 1er mars 1823.

Célèbre par sa prodigalité et l'excentricité de ses costumes, Garat fut l'un des chefs des « Incroyables ». Il chantait Gluck avec une pureté de style admirable et déployait dans la musique italienne la virtuosité la plus étourdissante. Personne n'a mieux dit la romance, personne non plus n'a peut-être aussi bien chanté. Sacchini disait de lui : « Il est la musique. » Il a composé des romances dont il faut louer le sentiment et l'expression. Nous en avons retrouvé quelques-unes, dont les paroles sont de « Mlle Desbordes, artiste de l'Odéon », à qui il avait donné des leçons lors de son court passage à l'Opéra-Comique.

P. 260. A LA NUIT. 1819, 1820, 1822, 1830.

P. 262. A LA SEINE. *Chansonnier des Grâces,* 1816 (titre : *Romance*) ; *Souvenir des Ménestrels,* 1816 (titre : *Plainte d'Amour*) ; *Souvenir des Ménestrels,* 1818 (titre : *Adieu*) ; 1819, 1820, 1822, 1830. Paru avec musique de Michotte (titre : *Le chant du pêcheur*), de Fontvanne (titre : *Rive enchantée*), de Lélu (titre : *L'Adieu*).

P. 264. LA FIANCÉE. 1822, 1830.

P. 266. LA PÉLERINE. *Chansonnier des Grâces,* 1818 ; *Ménestrel français,* 1819 ; 1819, 1820, 1822 ; *Guirlande des Dames,* 1826 ; éd. de 1830. Paru avec musique de Paër.

P. 268. LE BAL. 1822, 1830.

P. 269 CLÉMENTINE, IMITATION DE RICHARDSON. *Chansonnier des Grâces,* 1820 ; éd. de 1820, 1822 ; *Guirlande des Dames,* 1824 (titre : *Clémentine*) ; *Album lyrique,* 1825, signé Dame Desbordes-Valmore ; éd. de 1830.

Samuel Richardson (1689-1769) est l'auteur de *Paméla* (1740) et de *Clarisse Harlowe* (1744), romans fort ennuyeux qui eurent un succès considérable au XVIIIe siècle et qui influencèrent le Jean-Jacques Rousseau de la *Nouvelle-Héloïse*. L'abbé Prévost les a traduits en français.

P. 271. LE REGARD. 1819, 1820, 1822, 1830 ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Mairesse et de Taxo.

P. 272. L'ÉTRANGÈRE. 1820 ; *Chansonnier des Grâces,* 1821, avec musique

de J.-B. Woëts ; *Lyre française*, 1822, avec la même musique ; 1822 ; *Almanach des Demoiselles*, 1826 ; *Guirlande des Dames*, 1826, avec la musique de Woëts ; éd. de 1830.

P. 274. L'Adieu. 1822, 1830. Paru avec musique de Michotte.

P. 276. Les Songes et les Fleurs, *imitation de Moore. Chansonnier des Grâces*, 1821, avec musique de Caroline Martainville et signé Mlle Marceline Desbordes ; 1822, 1830 ; *Couronne de Flore*, 1837.

Thomas Moore (1779-1852), ce poète irlandais dont Mme Desbordes-Valmore fit plusieurs imitations, est l'auteur de *Irish Melodies* (1807) que John Stevenson mit en musique, de *National Airs* (1815) et de *Sacred Songs* (1816). Ces œuvres valurent à leur auteur une grande popularité, que consacra en 1817 la publication de *Lalla Rookh*, poème oriental. C'est à Moore que lord Byron avait confié le manuscrit de ses mémoires ; Moore vendit le manuscrit à un libraire puis le racheta et le brûla pour qu'il ne fût pas imprimé.

P. 278. Le Secret. *Chansonnier des Grâces*, 1825 ; éd. de 1825 ; *Souvenir des Ménestrels*, 1826 ; *Guirlande des Dames*, 1826 et 1829 ; éd. de 1830. Paru avec musique de Pauline Duchambge (titre : *Prends garde*).

P. 279. La Jalousie, 1825 ; *Chansonnier des Grâces*, 1826 ; éd. de 1830.

P. 280. Le Rendez-vous. *Chansonnier des Grâces*, 1825 ; éd. de 1825 ; *Guirlande des Dames*, 1826 ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Mendeza, Andrade et Pauline Duchambge (titre : *Il m'attend*).

P. 282. Les Serments. 1825, 1830 ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Pauline Duchambge.

P. 284. Bonsoir. 1825, 1830 ; *Chansonnier des Grâces*, 1833, avec musique de Mlle Lecomte. Paru avec la musique de Pauline Duchambge (titre : *Il a demandé l'heure*).

P. 285. L'Orage. 1825, 1830.

P. 287. Que je te plains. 1830.

P. 289. La Séparation. 1825, 1830 ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Pauline Duchambge.

P. 290. C'est moi. 1825 ; *Souvenir des Ménestrels*, 1827 (titre : *Me vois-tu, m'entends-tu*) ; *La Psyché*, 1829 (titre : *Romance*) ; 1830 ; *Almanach des Demoiselles*, 1831 (titre : *Romance*) ; *Revue des Deux-Mondes*, 1832, avec musique de Mme Menessier-Nodier ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Lélu et Dausse.

P. 292. Un Moment. 1825, 1830. Paru avec musique de P. Duchambge.

P. 294. La Reconnaissance. *Collection de romances...*, 1824 (titre : *La pénible reconnaissance*) ; *Album lyrique*, 1825, avec musique de A. Romagnesi ; 1825 ; *Almanach des Demoiselles*, 1826 (titre : *La Pénible reconnaissance*) ; éd. de 1830.

P. 296. S'IL L'AVAIT SU. 1825, 1830. Paru avec musique de P. Duchambge.

P. 298. ON ME L'A DIT. 1825, 1830.

P. 300. SANS L'OUBLIER. 1825 ; *Souvenir des Ménestrels,* 1828 (titre : *Le Souvenir*) ; *Guirlande des Dames,* 1829 ; *Chansonnier des Grâces,* 1829 ; éd. de 1830. Paru avec musique de P. Duchambge et de Lemoine.

P. 301. CELLE QUI NE RIT PAS. 1825, 1830. Paru avec musique de P. Duchambge et de Gouin.

P. 303. JE NE SAIS PLUS, JE NE VEUX PLUS. 1825, 1830. Paru avec musique de P. Duchambge (titre : *Je ne veux plus*).

P. 304. LA VEILLÉE DU NÈGRE. *Souvenir des Ménestrels,* 1824 (titre : *Le Naufragé*) ; *Annales romantiques,* 1825 ; *Hommage aux Dames,* 1825 ; éd. de 1825 ; *Corbeille de Fleurs,* 1826, signé par erreur M^r^ le chevalier Lablée ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842. Paru avec musique de Darolle, Lélu, Andrade (titre : *Le Naufragé*), et d'Amédée de Carayon-Latour.

P. 306. A M. DE BÉRANGER. 1825 ; *Couronne poétique de Béranger,* 1829 (titre : *Si j'étais petit oiseau*) ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

Poursuivi devant la Cour d'Assises de la Seine pour les chansons anti-royalistes et anti-cléricales de son second recueil (*Chansons,* 1821, 2 vol. in-18), Bérenger avait été condamné le 8 décembre 1821 à 3 mois de prison et 500 francs d'amende. La reproduction des chansons incriminées et la réunion des débats en volume attirèrent à l'auteur un second procès au cours de sa détention. Mais le jury donna raison à l'avocat Dupin et à Berville qui plaidait pour l'imprimeur. La poésie dédiée par Mme Desbordes-Valmore au « bon captif » a été composée à cette époque.

P. 308. CHANT D'UNE JEUNE ESCLAVE imité de Moore. *Chansonnier des Grâces,* 1821 (titre : *Le Fleuve Bendemir*) ; *Hommage aux Demoiselles,* 1825 ; éd. de 1825, 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830. Paru avec musique de P. Duchambge et de C. Martainville (titre : *Le Fleuve Bendemir*).

P. 310. UNE REINE. 1825, 1830.

P. 312. A Mlle MARS. *Souvenir des Ménestrels,* 1821, avec musique de F. Paër ; 1825 ; *Chansonnier des Grâces,* 1826 ; *Corbeille des Muses,* 1827, non signé ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

Anne-Françoise-Hippolyte Boutet, dite Mlle Mars, était la fille de l'acteur Monvel et de Jeanne-Marie Salvetat, actrice de province très médiocre mais très belle. Née à Rouen le 20 décembre 1778, elle débuta à l'âge de quinze ans au théâtre Feydeau et entra aux Français en 1799. A partir de 1809, elle tint les rôles de « grande coquette ». Elle interprétait de façon inimitable Molière, Beaumarchais et Marivaux ; aussi l'avait-on surnommée le « Diamant ».

Mlle Mars prêta son appui aux romantiques et triompha avec eux. En 1841, elle se retira du théâtre sur les conseils de Mme Desbordes-Valmore, dont elle fut l'amie très intime et très dévouée, et mourut à Paris, le 20 mars 1847.

De Lyon, Marceline écrivait à Mlle Mars, le 5 mai 1831 : « Que vos belles mains s'élèvent en ma faveur ! Si vous êtes aussi puissante qu'adorable, vous obtiendrez *une seconde fois* cet engagement qui semblerait aujourd'hui si précieux à Valmore. » En 1838 Mlle Mars joue à Milan au bénéfice des Valmore, pour les aider à se rapatrier (Sainte-Beuve, p. 54). En 1841, elle fait des démarches pour qu'Hippolyte Valmore soit exempté du service militaire.

PIÈCES DIVERSES

P. 317. Le Berceau d'Hélène. 1820, 1822, 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842.

Le 30 juin 1823, Mme Desbordes-Valmore écrivait à Duthillœul : « J'ai un souvenir très clair de mes premières années. Notre maison tenait au cimetière Notre-Dame. Il y avait un calvaire, des tombeaux, la vue d'un rempart, une tour avec beaucoup de prisonniers. Je courais partout ; partout je trouvais des clochettes, des fleurs de carême et des petites compagnes dont les figures sont encore toutes peintes dans mon souvenir. Je l'ai dit faiblement dans le *Berceau d'Hélène.* Il n'y a pas de mots aussi doux que les rêves de l'âme. »

P. 322. Les Deux Amitiés, *A mon amie Albertine Gantier.* 1819, 1820, 1822, 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 325. L'Hirondelle et le Rossignol. *A M. Arnaud.* 1820, 1822, 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842.

Vincent-Antoine Arnault (1766-1834) écrivit des tragédies, une comédie et des *Fables* qui eurent beaucoup de succès sous l'Empire. Son bonapartisme intransigeant lui valut d'être exilé sous Louis XVIII ; il ne revint en France qu'en 1819. Élu à l'Académie en 1829, il en devint secrétaire perpétuel.

P. 329. L'Orpheline. 1819, 1820, 1822, 1830.

P. 334. Un beau jour. 1820 ; *Almanach des Muses,* 1821 ; éd. de 1822, 1830.

P. 335. Le Pasteur, *imité de Goudelin.* 1822, 1830.

Pierre Goudelin ou Goudouli, né à Toulouse en 1580, mort dans la même ville en 1649. Cet avocat spirituel qui ne plaida pas, écrivit dans le patois languedocien des stances, des noëls et de gracieuses épigrammes, et jouit pendant sa vie d'une réputation immense, analogue à celle de Jasmin et de Mistral deux siècles plus tard. Le premier recueil de ses poésies parut à Toulouse

en 1617 sous le titre *Ramelet moundi*. Cette édition fut suivie de réimpressions nombreuses parmi lesquelles nous noterons celle de 1811 à Toulouse. Comment Mme Desbordes-Valmore eut-elle l'idée de lire ce poète ? Sans doute les œuvres de Goudelin lui furent-elles offertes vers 1800 quand elle jouait à Pau, à Tarbes et à Toulouse, à moins qu'Antoine de Latour ne les lui ait recommandées. Latour s'intéressait beaucoup aux patois languedocien et provençal, et il en possédait une belle collection. Mais Marceline le connaissait-elle quand elle écrivit ses pièces imitées de Goudelin ?

P. 337. La Montre, *imitée de Goudelin*. 1820, 1822, 1830.

P. 341. Une Mère, *imitation de Shakespeare*. 1822 ; *Almanach des Muses*, 1823 ; *Hommage aux Dames*, 1823 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830.

P. 346. Le Petit Arthur de Bretagne a la Tour de Rouen. 1822 ; *Almanach des Muses*, 1822 ; *Almanach des Muses de Lyon*, 1822 (en sous-titre : *Imitation de Shakespeare*) ; *Almanach des Dames*, 1822 et 1823 ; *Almanach des Demoiselles*, 1823 (le titre porte en outre : *Imitation de Shakespeare*) ; *Les Femmes poëtes*, 1829 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830.

P. 350. La Nymphe toulousaine, *imitation de Goudelin*. 1820, 1822, 1830.

P. 354. Conte imité de l'arabe. 1819, 1820 ; *Almanach des Muses*, 1821 ; 1822, 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; Charpentier, 1860.

P. 356. La Mouche bleue. 1822 (titre : *La Mouche*), 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 359. L'Écolier. *Almanach des Muses de Lyon*, 1822 ; éd. de 1822 ; *Hommage aux Dames*, 1823 ; *Almanach des Dames*, 1827 ; 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; *Contes en vers*, 1840 ; *Livre des mères et des enfants*, 1840 ; Charpentier, 1842 ; paru séparément sur un feuillet à 2 colonnes en 1858.

P. 363. Conte d'enfant. 1820, 1822, 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; *Contes en vers*, 1840 ; *Livre des mères et des enfants*, 1840 ; *Trésor littéraire des jeunes personnes*, 1842.

P. 367. Le Billet d'une Amie. 1825, 1830.

Mme Desbordes-Valmore a envoyé cette poésie à Pauline Duchambge le 3 novembre 1824 ; la lettre d'envoi faisait partie de la collection Montesquiou (n° 164 du catalogue), elle est restée inédite. M. Boyer d'Agen a reproduit le *Billet d'une amie* d'après le manuscrit de Montesquiou, dans la *Correspondance* qu'il a publiée aux éditions de la Sirène ; le poème de Mme Desbordes-Valmore y est précédé de la note que voici : « La première pièce, écrite à la manière des premières élégies de Marceline, n'est pas connue et ne sera lue ici que plus agréablement. »

P. 370. Le Pélican ou les Deux Mères. 1825 (titre : *L'Autruche et le*

Pélican); 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; *Contes en vers*, 1840 ; *Livre des Mères et des Enfants*, 1840.

P. 374. Le Petit Menteur. *La Muse française*, 1823 ; *Hommage aux Demoiselles*, 1824 ; *L'Abeille du Parnasse, s. d.* ; éd. de 1825 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; *Journal des Enfants*, 1832 ; *Contes en vers*, 1840 ; *Livre des Mères et des Enfants*, 1840 ; Charpentier, 1842.

Sophie Gay écrivait à Mme Desbordes-Valmore le 14 octobre 1823 : « Croyez, chère amie, que je n'aurais pas livré le *Petit Menteur*, si l'on ne m'avait dit avoir reçu votre assentiment par M. Delprat... »

P. 378. Les deux abeilles. *A mon oncle. Hommage aux Demoiselles*, 1825 (variantes) ; éd. de 1825, 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830 ; *Contes en vers*, 1840 ; *Livre des Mères et des Enfants*, 1840 ; Charpentier, 1842.

Constant Desbordes, frère puîné de Félix (le père de Marceline) naquit à Douai le 1er février 1761. Il vint à Paris, à l'âge de seize ans, pour étudier la peinture, et entra dans l'atelier de Nicolas Brenet, qui fut le maître de Gérard. Il habitait une cellule de l'ancien couvent des Capucines, non loin de l'actuelle rue de la Paix ; le peintre Girodet était son voisin. Marceline, qui « aimait profondément » son oncle Constant, fréquenta le couvent des Capucines de 1808 à 1810 ; il se peut même qu'elle y ait demeuré. Elle en a laissé une description charmante dans son roman l'*Atelier d'un peintre*, où son oncle est représenté sous le nom de Léonard. Constant tint longtemps rigueur à sa nièce de son faux-pas : bien qu'il « dût aller la voir » en Normandie en décembre 1811 (lettre de Marceline à son frère, 24 déc. 1811), il ne lui avait pas encore pardonné en 1826. Cette même année, Marceline lui offrait la pension qu'elle venait d'obtenir du roi par l'entremise de Mme Récamier. Constant Desbordes avait quitté le couvent des Capucines pour loger à la « Childebert », phalanstère inconfortable, édifié sur les ruines de l'ancienne abbaye de Saint-Germain-des-Prés ; il y vivait misérablement de portraits et de copies. C'est là qu'il mourut au mois d'avril 1828. Le soir qu'elle apprit sa mort, Marceline *lui* écrivit une lettre étrange et des plus émouvantes : « Mon oncle ! — Adieu, mon oncle ! — Il y a une heure que je le sais. — Tout espoir est fini. — Adieu !... Et j'ouvrais cette lettre sans défiance, car celle d'avant-hier m'avait tranquillisée. Vous étiez mieux, mon oncle. Je ne craignais rien en rompant ce cachet. Je cherchais une nouvelle certitude à votre convalescence. Hélas ! mon Dieu, à la seconde ligne j'ai reçu un coup dans le cœur, je l'ai reconnu !... J'ai cru sentir des fils se casser dans ma tête, et un nuage a passé sur moi. — Adieu, mon oncle ! — Mais regardez-moi maintenant des yeux de votre âme qui m'a tant aimée !

« Vous êtes bien sûr que je vous l'ai bien rendu. — Quel lien se brise pour moi ! — Comme je sens qu'il a commencé avec la vie, mon oncle ! J'étouffe de

la douleur de ne vous avoir pas revu. Mais regardez-moi bien jusqu'au fond du cœur, ai-je assez souffert de vos peines ? Elles entraient dans les miennes, elles pèseront toujours sur ma mémoire et troubleront jusqu'à la douleur de votre souvenir. Vous avez été bien malheureux ! Mes enfants m'ont vue pâlir et chanceler, mais ils n'ont pleuré d'abord qu'à me voir pleurer ; je n'ai rien dit. Comment trouver le courage de frapper, même l'enfance, par un mot...

« Adieu, mon oncle ! Avez-vous revu votre mère ?... Embrassez aussi mon père pour moi. Vous êtes bien heureux, bien exaucé si vous les avez revus. Moi, je suis bien triste ! Je suis atteinte jusque dans l'avenir. Je demandais si ardemment à Dieu de vous y trouver ! de vous y payer du chagrin de mon absence ! Dieu ne m'aime pas... Qu'il vous reçoive dans son sein ! Adieu, mon oncle !...

« Quel désespoir ! Quoi ? je ne partirai pas pour courir vers vous ? — Non ! Il n'y a plus que votre ombre qui vient me tendre le bras... »

Le musée de Douai conserve quelques portraits de Constant Desbordes, ceux de son frère Félix, de Marceline, de Prosper Valmore, le sien, et l'*Invention de la vaccine,* grande toile qui lui avait été commandée en 1812 par un ministère et où l'on reconnaît Marceline.

P. 382. La Souris chez un juge. 1825, 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; *Contes en vers,* 1840 ; *Livre des Mères et des Enfants,* 1840 ; Charpentier, 1842.

Cette pièce est antérieure au mois d'octobre 1822.

P. 388. Fable imitée du russe. 1825, 1830.

Le 4 septembre 1822, Sophie Gay écrivait à Mme Desbordes-Valmore : « L'Académie a dû vous adresser la fable russe qu'elle vous prie de mettre en vers. J'ai déjà fait la mienne tant bien que mal. Delphine, très fière d'avoir été choisie par ces messieurs pour en traduire une à côté de vous, se dépêche de finir la sienne... » Mais en dépit de deux nouvelles lettres fort pressantes, Marceline ne termina sa fable qu'en avril 1823.

P. 395. Le Bal des Champs ou la Convalescence. 1825, 1830 ; *Almanach des Dames,* 1830 ; Charpentier, 1842.

B. G.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

L'Arbrisseau. 1

IDYLLES.

Les Roses. 7
La Journée perdue. 10
L'Adieu du soir. 14
L'Orage. 16
La Nuit. 19
L'Absence. 22
Le Miroir. 26
Le Retour aux champs. 29
Les Deux bergères. 32
La jeune Épouse. 37
Le Ruisseau. 39
Philis. 44
La Fontaine. 51
Une jeune Fille et sa Mère. 53
La Visite au hameau. 58
Le Soir d'été. 64

ÉLÉGIES.

L'Inquiétude. 69
Le Concert. 70
Prière aux Muses. 73

Le Billet. 76
L'Insomnie. 78
Son Image. 80
L'Imprudence. 81
La Prière perdue. 82
A l'Amour. 84
Le Ruban. 87
Les Lettres. 89
La Nuit d'hiver.. 92
L'Inconstance. 96
Élégie.. 99
A Délie. 102
A Délie. 106
A Délie. 108
Le Souvenir.. 110
La Séparation. 111
Adieu mes Amours. 113
La Promenade d'Automne. 115
Élégie.. 118
Les Regrets. 119
A Délie. 121
La Douleur. 123
Les deux Mères.. 125
Le Pressentiment. 129
Élégie.. 131
Élégie.. 133
Élégie.. 134
Élégie.. 137
Élégie.. 140
Élégie.. 142
Élégie.. 144
Prière pour lui. 147
Le Printemps 149
L'Attente.. 152
L'Impatience. 155
Élégie.. 158
L'Indiscret. 160
La Fête. 163
L'Isolement. 166

L'Accablement. 168
Souvenir. 170
A Mademoiselle Georgina Nairac. 171
Souvenir. 175
A ma sœur. 176
A ma sœur. 181
Point d'adieu. 185
Souvenir. 187
Le Rêve de mon enfant. 188
Albertine. 192
La Guirlande de Rose-Marie. 197
A Madame Sophie Gay. 201
Le Vieux Crieur du Rhône. 204
Suite du Vieux Crieur du Rhône. 206
La Fleur du sol natal. 213
A mes Enfants. 216

ROMANCES.

Le Sommeil de Julien. 225
Le Soir. 227
Le Portrait. 229
Le Bouquet. 230
Le Chien d'Olivier. 232
L'Aveu permis. 234
Dors, ma Mère. 235
Le Serment. 237
Le Réveil. 239
Le Billet. 241
Le Souvenir. 242
Il va parler. 243
A la Poésie. 244
Les trois Heures du Jour. 246
L'Espérance. 247
La Fleur renvoyée. 249
Je dormais. 251
Reprends ton bien. 252
Le premier Amour. 254

L'Exilé. 255
Garat à Bordeaux. 257
A la Nuit.. 260
A la Seine. 262
La Fiancée. 264
La Pèlerine. 266
Le Bal. 268
Clémentine. 269
Le Regard. 271
L'Étrangère. 272
L'Adieu. 274
Les Songes et les Fleurs. 276
Le Secret.. 278
La Jalousie. 279
Le Rendez-vous.. 280
Les Serments. 282
Bonsoir. 284
L'Orage. 285
Que je te plains ! 287
La Séparation. 289
C'est moi.. 290
Un Moment. 292
La Reconnaissance.. 294
S'il l'avait su ! 296
On me l'a dit. 298
Sans l'oublier. 300
Celle qui ne rit pas. 301
Je ne sais plus ! Je ne veux plus. 303
La Veillée du Nègre. 304
A M. de Béranger. 306
Chant d'une jeune Esclave. 308
Une Reine. 310
A Mademoiselle Mars. 312

POÉSIES DIVERSES.

Le Berceau d'Hélène. 317
Les Deux Amitiés. 322

L'Hirondelle et le Rossignol. 325
L'Orpheline. 329
Un beau Jour. 334
Le Pasteur. 335
La Montre. 337
Une Mère. 341
Le petit Arthur de Bretagne. 346
La Nymphe Toulousaine. 350
Conte imité de l'Arabe. 354
La Mouche bleue. 356
L'Écolier. 359
Conte d'Enfant. 363
Le Billet d'une amie. 367
Le Pélican, ou les deux Mères. 370
Le petit Menteur. 374
Les deux Abeilles. 378
La Souris chez un juge. 382
Fable imitée du russe. 388
Le Bal des champs. 395

Fin de la Table du Premier Volume.

Le présent volume, le premier des Poésies Complètes de Marceline Desbordes-Valmore, *a été achevé d'imprimer le 16 octobre 1931, sur les presses de l'imprimerie Durand, à Chartres. Les cuivres ont été tirés par J.-J. Taneur, taille-doucier à Paris.*

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier du Japon Impérial, numérotés de 1 à 10 ;

75 exemplaires sur papier à la main de Montval, numérotés de 11 à 85 ;

Et 1200 exemplaires sur vélin de fil du Marais, numérotés de 86 à 1285.

Il a été tiré, pour les amis des Éditions du Trianon, 75 exemplaires, sur différents papiers, numérotés de I à LXXV.

Cet exemplaire porte le Numéro : XXIII



EAUX-FORTES DE GEORGES GORVEL.